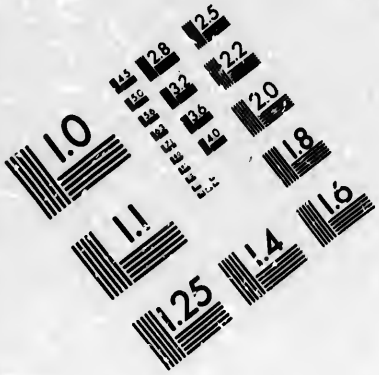


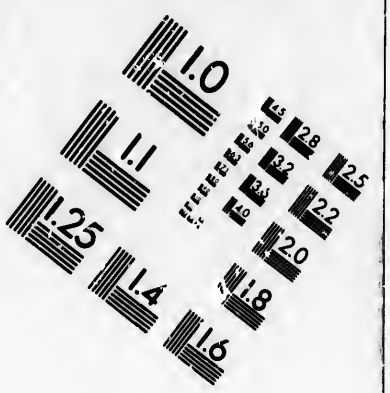
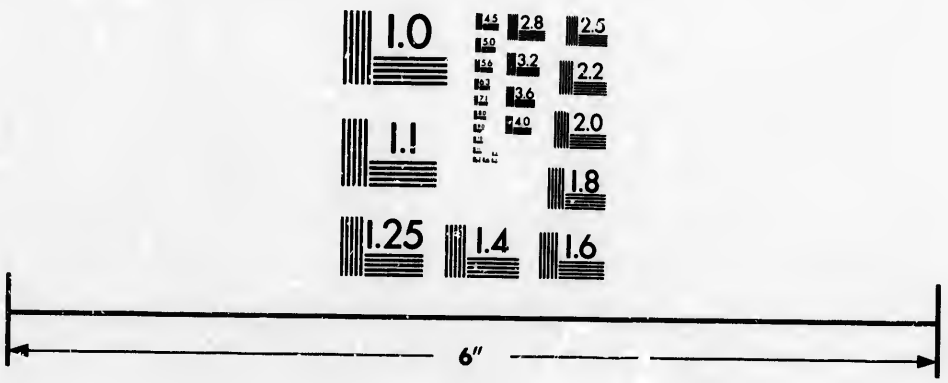
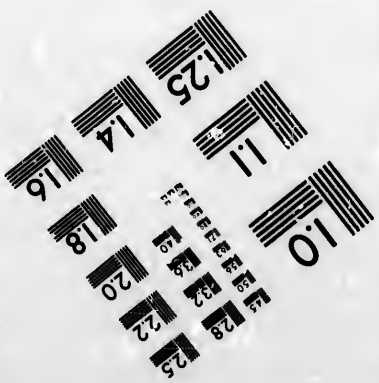


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

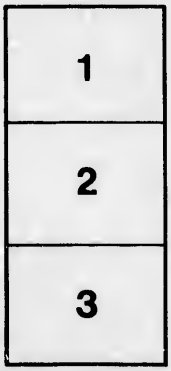
Bibliothèque nationale du Canada

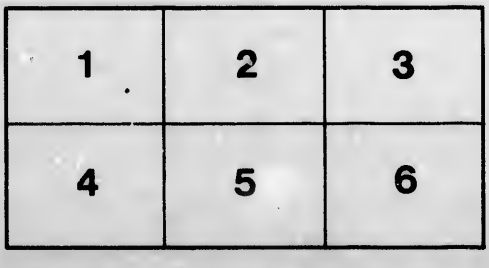
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de cheque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

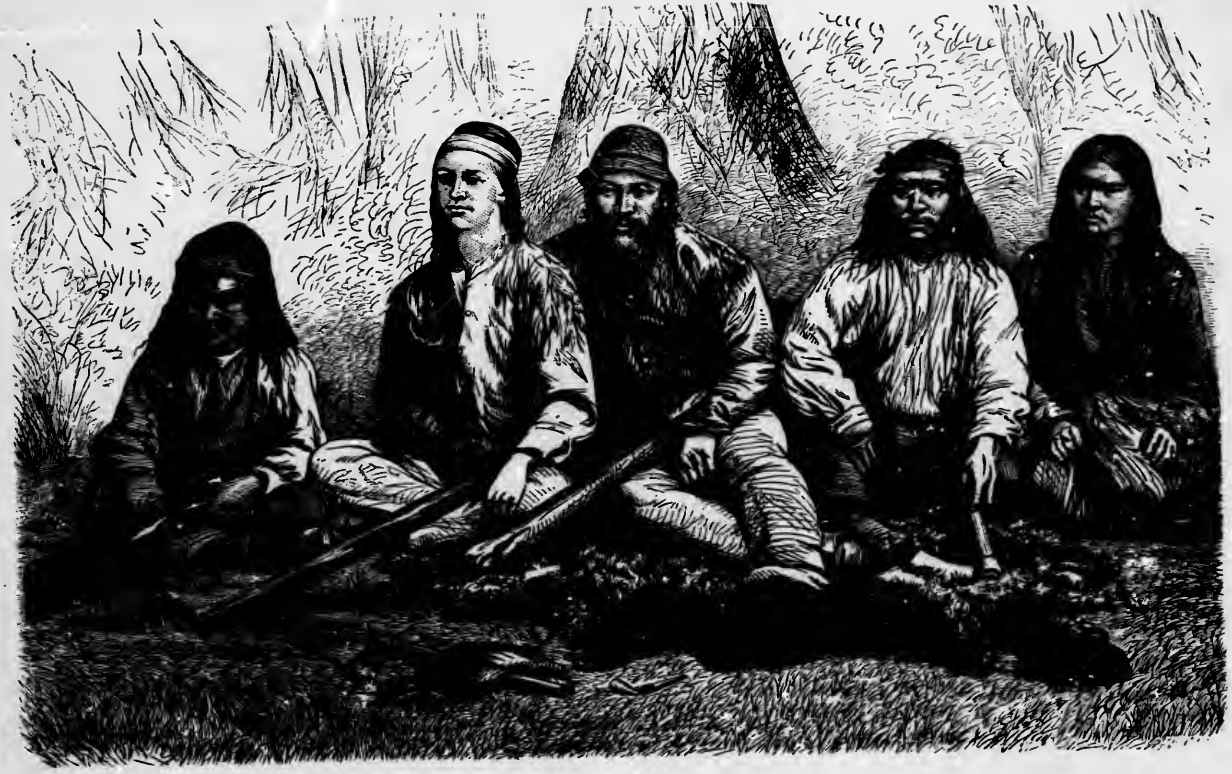




L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE

ET LES PEAUX-ROUGES



HALTE DES VOYAGEURS DANS LA MONTAGNE.

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
ET LES PEAUX-ROUGES

EXPLORATIONS
Impressions de voyage, scènes de mœurs indigènes

ABRÉGÉES PAR H. VATTEMARE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1881
Droits de propriété et de traduction réservés

HALTE DES VOYAGEURS DANS LA MONTAGNE.

FC.3205
.2
V38

L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE

ET LES PEAUX-ROUGES

AVANT-PROPOS

Les voyages dont nous donnons ici la relation embrassent, de l'est à l'ouest, un rayon considérable de la partie septentrionale du continent Nord-Américain et le bassin occidental du Mississipi. L'un a son point de départ au nord, sur l'océan Atlantique, l'autre à l'ouest, dans l'état d'Ohio; tous deux ont leur point d'arrivée sur l'océan Pacifique. L'Amérique du nord se trouve ainsi traversée dans ses régions les plus intéressantes, parce qu'elles sont les moins connues. Le but général de ces expéditions était de tracer une route *terrestre* qui conduisît, par la voie la plus courte, aux riches contrées de l'Orient.

On sait que, depuis trois siècles, les aspirations des géographes et les efforts des navigateurs n'ont cessé de tendre à la découverte d'un passage *maritime* par le nord-ouest, permettant de gagner le Pacifique sans doubler le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance[1]. Ce passage est actuellement

1. Le lecteur n'ignore pas que le cap Horn est la pointe la plus méridionale de l'Amérique du Sud, comme le cap de Bonne-Espérance est l'une des extrémités méridionales de l'Afrique.

trouvé et, tout récemment, un navire suédois a passé de l'Atlantique au Pacifique par la mer et le détroit de Behring. Mais les difficultés de la navigation parmi les glaces du pôle rendront toujours ce passage à peu près impraticable.

Ces difficultés, depuis longtemps reconnues, ont naturellement porté l'attention publique sur la création artificielle d'un passage à travers le continent américain; c'est toujours la voie du nord-ouest, mais la voie terrestre.

Aujourd'hui, cette traversée du continent est un fait accompli; une voie ferrée, continue, traversant d'immenses solitudes, escaladant les cimes, jusque-là réputées infranchissables, des montagnes Rocheuses, unit le port de New-York, sur l'Atlantique, au port de San-Francisco, sur le Pacifique. Les voyages entrepris par de hardis explorateurs n'ont pas été inutiles à l'accomplissement de cette œuvre merveilleuse, chef-d'œuvre du travail humain. Ils ont facilité les études des ingénieurs, en déblayant la voie, pour ainsi parler. C'est pour cette raison qu'il est intéressant de suivre de près ces aventureuses expéditions qui abondent en scènes pittoresques et en accidents imprévus.

L'un de ces voyages a été accompli par le vicomte Milton et le docteur Cheadle, tous deux membres de la Société royale de Géographie de Londres. Explorateurs par goût, chasseurs par tempérament, ils se sont rencontrés dans le désir de chercher, en Amérique, la route du nord-ouest par terre, d'étudier les hommes et la nature, et de détruire, en passant, autant de gibier que cela serait en leur pouvoir.

Leur objectif était de traverser les territoires de la Compagnie anglaise de la Baie d'Hudson et l'un des cols septentrionaux des montagnes Rocheuses[1] dans la Colombie britannique, de visiter les mines d'or de cette province (le

1. C'est en cherchant cette route de terre à travers l'Amérique que les anciens colons français du Canada ont découvert les montagnes Rocheuses.

Caribou) et d'étudier le pays inconnu qui s'étend au versant occidental des montagnes Rocheuses.

Grâce à leur courage et à leur persévérance, cet itinéraire a été, comme on le verra, presque complètement suivi.

La relation de l'autre voyage, de quelques années antérieur à celui de MM. Milton et Cheadle, est due à un ancien officier de l'armée prussienne, M. Balduin Möllhausen. Il n'avait que vingt-quatre ans, quand, après avoir payé sa dette militaire, entraîné par l'amour de la science, il se rendit dans l'ouest des États-Unis. Là il s'était joint à l'expédition organisée par le prince Paul de Wurtemberg pour explorer les montagnes Rocheuses. Cette expédition ayant échoué, Möllhausen poursuivit sa route en compagnie d'une troupe d'indigènes, chassa pendant trois mois sur le territoire indien et, redescendant le Mississipi, vint retrouver le prince avec une riche collection zoologique.

Ce fut alors qu'il apprit que le gouvernement des États-Unis avait organisé trois expéditions dans le but d'étudier, sur différents points, le tracé du grand chemin de fer du Pacifique dont il a été parlé plus haut. L'une d'elles, sous la direction du lieutenant Whipple, devait poursuivre sa route par le 35e degré de latitude nord, à travers les prairies de l'est et de l'ouest des montagnes Rocheuses, et utiliser autant que possible les affluents du Mississipi, du Rio-Grande et du grand Colorado occidental.

M. Möllhausen demanda à faire partie de cette expédition. Son activité bien connue, les connaissances acquises pendant le cours de ses récentes excursions, plaidaient assez hautement en sa faveur pour que le lieutenant Whipple accueillît avec empressement une proposition qui lui adjoignait un aussi utile auxiliaire.

C'est le récit de ce curieux voyage qui se trouve analysé dans le cours de cet ouvrage.

Pour ne pas ralentir la marche de cette relation, pour ne

pas la couper par des notes trop longues, je vais esquisser à grands traits l'histoire et la géographie des pays parcourus par les voyageurs.

Grande région du nord-est de l'Amérique, le Canada[1], situé entre 42° et 52° de latitude nord, 59°15′ et 93° de longitude ouest, a une largeur variant de 100 à 550 kilomètres, sur une longueur de 2300 à 3200 kilomètres. Il est borné au nord par la ligne de faîte nommée *Hauteur des Terres*, qui sépare les eaux de la vallée du Saint-Laurent de celles de la baie d'Hudson. Sa limite méridionale, du côté des États-Unis, est formée par la série des grands lacs : Supérieur, Huron, Saint-Clair, Érié, d'où sort le Niagara, Ontario, d'où sort le Saint-Laurent. A l'est, il s'arrête sur le golfe du Saint-Laurent. Quant à l'ouest, ses bornes ne sont pas encore officiellement arrêtées.

Le Canada fut découvert par le Vénitien Cabot, en 1497. Trente-sept ans plus tard (1534), Jacques Cartier prit possession de tout le pays, au nom de François Ier, et le nomma *Nouvelle-France*. En 1617, une compagnie française se forma pour l'exploitation de la colonie, qui nous resta jusqu'en 1763. Après une guerre sanglante de sept années, le Canada fut cédé à l'Angleterre par le traité de Paris (1763). Il fut tout d'abord partagé en deux grandes provinces, Haut et Bas-Canada, placées sous l'administration directe de la métropole. Depuis 1867, il a conquis son autonomie, c'est-à-dire le droit de se gouverner lui-même, mais toutefois sous le protectorat de l'Angleterre. C'est une Confédération qui a reçu le nom de *Dominion of Canada* (Puissance de Canada). Sur les 2 812 000 habitants formant la population totale en 1871, plus d'un million sont d'origine française ; ils habitent surtout le Bas-Canada, où ils constituent les 80 centièmes de la population.

Le Haut-Canada ne compte que 75 000 Français. « Mais, il ne faut pas oublier, dit avec raison M. Vivien de Saint-

1. Ce nom semble venir du mot des indigènes iroquois *Kanada*, qui signifie *Les cabanes*.

Martin, que la nationalité franco-canadienne se prolonge, malheureusement pour elle, au loin dans les États-Unis où il y a 600 000 Canadiens-Français, le grand tiers de toute la nation. C'est par les Canadiens-Français, beaucoup plus que par les Français de France, que notre nationalité s'affirme aux États-Unis par des assemblées, des sociétés de secours, des journaux, des églises. De New-York à San-Francisco, de Chicago à la Nouvelle-Orléans, on les trouve partout, notamment dans les États de l'ouest et dans les États qui constituaient autrefois la Nouvelle-Angleterre, surtout dans le Massachusetts, le New-Hampshire, le Vermont, le Connecticut, le Rhode-Island. »

Qu'adviendra-t-il de cette expansion française ? C'est le secret de l'avenir.

Le territoire jadis affermé par la Compagnie de la Baie d'Hudson, et qui s'étendait du sud de cette baie jusqu'à la Colombie britannique, à travers les immenses régions de l'ouest, fait aujourd'hui partie intégrante du Canada. Cette grande Compagnie, dont l'origine remonte à 1610, avait été fondée pour l'exploitation du commerce des fourrures.

La Colombie britannique, désignée jusqu'en 1858 sous le nom de Nouvelle-Calédonie, est une contrée maritime du nord-ouest, resserrée entre le Pacifique et les montagnes Rocheuses. Avec l'île Vancouver, elle fait partie de l'Amérique anglaise, aujourd'hui *Dominion of Canada*, comme je l'ai dit plus haut. Sa longueur est de 850 kilomètres, sa largeur d'environ 700 et sa superficie de 900 000 kilomètres carrés. Elle est sillonnée par de nombreux cours d'eau, dont les plus importants sont le Fraser, son affluent le Thompson et la Colombie. C'est sur les bords du Fraser, à 240 kilomètres de la côte, que se trouve le district aurifère du Caribou. La population est d'environ 48 000 habitants, dont 28 000 indigènes; le reste se compose de Blancs, de Chinois et de Nègres.

Cette province, nouvelle, pour ainsi dire, pour l'Europe, fut découverte par Cook, en 1778. Mackenzie est le premier qui y ait pénétré (1793); mais ce n'est qu'après la découverte, faite en 1858, des riches dépôts aurifères du bassin du Fraser, que les Européens commencèrent à s'y porter. Son annexion à la Confédération du Dominion date de 1871.

La chaîne des montagnes Rocheuses, qui est comme la prolongation des Andes du Mexique et de l'Amérique méridionale, s'étend dans la partie nord-ouest des États-Unis et du Dominion, sur une longueur de 3500 kilomètres. Ses sommets les plus élevés dépassent l'altitude de 4400 mètres (pic *Blanco*, dans le Colorado, 4410 mètres). Cette chaîne forme le partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique : du versant oriental sortent la Saskatchéouane, le Missouri, la Pierre Jaune (*Yellow Stone*), la Platte ; du versant occidental, l'Orégon, le Lewis, le Clarke, l'Arkansas, le Fraser.

Telles sont, en résumé, les contrées parcourues par MM. Milton et Cheadle. Quant au voyage de M. Möllhausen, je me contenterai de dire ici quelques mots du Mississipi, en priant le lecteur de se référer pour les autres points géographiques aux notes intercalées dans le courant de la narration.

Le Mississipi, l'un des plus grands fleuves du monde, avait reçu des indigènes riverains le nom de *Meschacébé*, qui signifie *Mère des Eaux*. Sortant du petit lac Itasca, il traverse les États-Unis dans toute leur longueur, arrose les États de Minnesota, Wisconsin, Iowa, Illinois, Missouri, Arkansas, Kentucky, Tennessee, Mississipi, Louisiane, et va se jeter dans le golfe du Mexique, près de la Nouvelle-Orléans, après un cours de 6000 kilomètres. Son plus considérable affluent est le Missouri, qu'il n'égale pas en longueur; on compte, en effet, 7000 kilomètres de la source de cette rivière à son confluent avec le Mississipi. Les autres grands affluents du fleuve sont, d'aval en amont ou en

remontant, la Rivière Rouge, l'Arkansas, l'Ohio, l'Illinois et le Wisconsin. A partir de son union avec le Missouri, la largeur du fleuve varie entre 1600 et 3000 mètres.

La découverte de l'embouchure du bras principal du Mississipi, dans le golfe du Mexique, est due à l'Espagnol Fernand de Soto (1541). En 1673, deux Canadiens-Français, Jolliet et Marquette, partis de Québec, descendirent le fleuve jusqu'à son confluent avec l'Arkansas. Un autre Français, Robert Cavelier de Lasalle, parti également du Canada, réussit, après mille périls et des obstacles sans nombre, à parcourir le fleuve dans toute son étendue et à trouver son embouchure dans le golfe du Mexique (1682). En l'honneur de Louis XIV, il donna au grand fleuve le nom de *Saint-Louis*, et celui de *Louisiane* à tout le pays qu'il arrosait. Il allait étendre plus loin ses explorations et ses annexions, lorsqu'il fut assassiné dans le Texas, en 1687, par trois de ses compagnons.

Quelques années plus tard (1698), Lemoyne d'Yberville, un intrépide corsaire, Normand d'origine, Canadien de naissance, qui fit une rude guerre aux Anglais, reconnut l'embouchure du Mississipi, dont une branche porte encore son nom. Son frère, Lemoyne de Bienville, gouverneur de la Louisiane, fonda la Nouvelle-Orléans (1717), ainsi nommée du duc d'Orléans, alors régent.

Je devais cette justice à nos compatriotes que les Anglo-Saxons semblent trop oublier dans leurs récits d'explorations du continent Nord-Américain.

HIPPOLYTE VATTEMARE.

DU CANADA A L'OCÉAN PACIFIQUE

CHAPITRE PREMIER

De Québec à la Rivière Rouge. — Descente de la rivière. — *Tempête-ruban*. Disette. — Arrivée au fort Garry.

Embarqués à Liverpool le 19 juin 1862, le vicomte Milton et le Dr Cheadle arrivèrent à Québec[1] le 2 juillet suivant. Après avoir visité ce qu'en leur qualité d'Anglais ils nomment les « glorieuses plaines d'Abraham[2] », ils remontèrent le Saint-Laurent, puis le lac Ontario, jusqu'à Toronto[3], et se dirigèrent vers la Rivière Rouge. Là ils prirent le chemin de fer, traversèrent Détroit et Chicago[4] et arrivèrent à la Crosse, dans l'État de Wisconsin, sur les bords du Mississipi.

« Durant ce parcours, dit la narration, les wagons à coucher nous parurent une merveilleuse invention et nous ne nous

1. Ancienne capitale de tout le Canada, aujourd'hui capitale du Bas-Canada, fondée par les Français en 1608. C'est une ville de 60 000 habitants, située sur la rive gauche du fleuve Saint-Laurent.

2. Glorieuses, oui, pour les Français. C'est dans ces plaines, sous les murs de Québec, que le marquis de Montcalm, qui n'avait que 5000 hommes à opposer aux 40 000 soldats du général Wolfe, fut mortellement blessé (1759).

3. Autrefois York, capitale du Haut-Canada, sur la côte nord-ouest du lac Ontario. Cette ville a été fondée en 1794; elle renferme 50 000 habitants.

4. Détroit, ville de l'État de Michigan, est située sur la rivière Détroit, entre les lacs Saint-Clair et Érié. Encore une ville fondée par les Français, en 1683, sous le nom de Fort-Ponchartrain. — Chicago, dans l'État d'Illinois, à l'extrémité sud-ouest du lac Michigan, est la ville la plus remarquable des États-Unis par son prodigieux développement. Sa population, qui n'était que de 1800 habitants

CARTE GENERALE
de la
NOUVELLE BRETAGNE
indiquant la route
de Lord MILTON et du Dr CHEADLE
en 1862-1863
Route de Lord Milton
et du Dr Cheadle.
OCEAN GLACIAL ARCTIQUE
OCEAN PACIFIQUE
CANADA OCCIDENTAL
COLOMBIE
BRITANNIQUE
TERRITOIRE DE L'ORÉGON
ETATS UNIS
Gravé chez Erhard, 8 Dupuy-Trouin 12

en servîmes guère que pour voyager de nuit. Un wagon à coucher ressemble aux wagons ordinaires des chemins de fer. Il a, suivant la coutume américaine, un passage au centre; mais chaque côté est occupé par deux rangs de cases semblables à celles qui sont à bord d'un navire. Vous allez « à bord », vous changez de vêtements, et vous vous mettez tranquillement à dormir. Le lendemain matin, vous êtes réveillé par le domestique nègre, à temps pour vous arrêter à votre destination. Vous avez joui d'une bonne nuit de repos, vos bottes sont bien cirées, le lavabo est à un des bouts du wagon, et vous avez la satisfaction d'avoir parcouru 4 ou 500 kilomètres d'une traversée ennuyeuse presque sans vous en être aperçu.

« Un rideau sépare la partie du wagon réservée aux dames du compartiment des hommes. Cependant il arriva une fois que, comme nous ne trouvions dans celui-ci que deux cases, Treemiss[1] eut la faveur toute particulière d'être admis dans le quartier des dames, où l'on ne reçoit ordinairement que des hommes mariés. Pour lui faire une place, deux dames et un monsieur eurent la bonté de se contenter d'une seule et même couche, assez grande il est vrai !

« Ce fut à l'une des stations inférieures du Wisconsin que nous eûmes la première occasion de rencontrer un Indien à peau rouge, dans son costume indigène. Il portait une chemise de cuir, des jambières et des mocassins (chaussures en cuir); une couverture était jetée sur ses épaules, et sa figure, aux traits hardis et beaux, était ornée de peintures. Adossé à un arbre, il fumait sa pipe avec majesté, sans daigner bouger ni montrer le plus mince intérêt au train qui filait devant lui. »

en 1834, s'élevait en 1875 à 410 000 âmes. Aussi fait-elle l'orgueil des Américains, qui lui donnent le sobriquet de *Standard City* (ville modèle). Le nom de Chicago vient de l'idiome indigène *Chikak-ouk*, le lieu des civettes.

1. Chasseur de bisons qui s'était joint aux voyageurs à Québec.

Un bateau à vapeur, remontant le Mississipi, conduisit les voyageurs à Saint-Paul, capitale de l'État de Minnesota. De là, par terre, ils gagnèrent le village de Saint-Antoine, tête du grand chemin de fer du Pacifique, puis le petit établissement de Sank-Centre.

« Il nous restait encore une demi-heure de jour, dit la narration. Pour en profiter, nous prîmes nos fusils et allâmes rôder auprès des marais des environs, en quête de canards; mais, n'ayant pas de chiens, nous rentrâmes les mains vides.

« De retour au gîte, notre hôte nous dit que, s'il avait connu notre intention, il nous aurait prêté son chien, qui rapportait admirablement. Alors il nous présenta le jeune Rover (corsaire), chien à l'œil alerte, au poil doux, dont l'intelligence et la docilité nous ravirent tellement que nous en offrîmes 25 dollars (125 francs). Le propriétaire hésita et demanda à consulter sa femme et sa sœur.

« Dès qu'elles furent prévenues de notre proposition, les deux femmes s'élancèrent dans la chambre. L'une prit Rover dans ses bras et toutes deux, fondant en larmes, déclarèrent que rien ne pourrait les séparer de leur cher ami.

« Parfaitement vaincus par une scène de ce genre, nous renonçâmes à notre acquisition, nous reprochant comme un crime d'avoir osé penser à priver ces pauvres femmes isolées d'une des peu nombreuses créatures sur lesquelles elles pouvaient répandre le trésor de leur affection féminine.

« Néanmoins, au moment de notre départ, l'homme vint nous trouver. Il menait en laisse Rover et nous pria de le prendre avec nous, car, étant à court d'argent, il avait fini par persuader les femmes de donner leur consentement. Mettant donc tous nos scrupules de côté, nous comptâmes la somme promise. L'homme fit alors au chien les plus tendres adieux et nous supplia à plusieurs reprises d'être bons pour le petit animal. Quinze jours après, ces braves gens furent, ainsi que presque tous les blancs de cette partie du Min-

nesota, horriblement massacrés par une bande de Sioux[1]. »

A mesure que les voyageurs avançaient vers l'Ouest, les prairies devenaient plus vastes, les bois de haute futaie moins fréquents et les habitations humaines plus rares. Arrivés à la Rivière Rouge[2], ils apprirent que, vu le peu de profondeur des eaux, ils ne pouvaient compter sur le bateau à vapeur qui faisait le service du fort Garry. Ils résolurent donc de s'y rendre en canot. C'était un voyage de plus de 800 kilomètres sur la rivière, à travers un pays sauvage et désert, n'ayant d'autres habitants que des tribus errantes de Peaux-Rouges.

Après avoir fait emplette de deux mauvais canots, s'être procuré quelques provisions, ils essayèrent vainement d'engager un guide et se virent forcés de partir seuls. Milton s'installa, avec le chien Rover, dans le plus petit des deux canots; Treemiss et Cheadle dirigeaient le plus grand.

La manœuvre, faute d'habitude, fut d'abord très difficile; un canot de bambou est si léger sur l'eau, qu'une simple bouffée de vent suffit pour le faire dériver comme une coquille de noix. Il fallut du temps pour que les voyageurs parvinssent à se familiariser avec ce genre de navigation.

Grâce à un courant paresseux, ils descendaient agréablement la rivière, recherchant l'ombre des arbres qui bordaient les deux rives. Le silence des bois n'était interrompu que par le bruit des rames, les sauts des poissons, les cris de quelques oiseaux, le frétillement de l'écureuil dans les branches, le tic-tac produit par le bec du pic moucheté sur les troncs creux et la voix discordante des aigles et des faucons perchés sur la cime la plus élevée d'un géant desséché de la forêt.

1. La nation indigène des Sioux est une des plus guerrières de l'Amérique du Nord et des plus réfractaires à la civilisation. Leurs principales tribus sont celles des Dakotas et des Assiniboines; la première habite le long du Missouri moyen, la seconde, l'ouest du lac Ouinipeg, entre le Missouri et la Saskatchéouane.

2. Il ne faut pas confondre cette Rivière Rouge du Nord avec la grande Rivière Rouge du Sud, affluent du Mississipi.

Aux approches de la nuit, au contraire, le vacarme devenait étourdissant; des centaines de hiboux huaient autour des embarcations, le *Whip-poor-will* (fouette le pauvre Guillaume) lançait ses fréquents et rapides appels, et d'un lac voisin partaient les lamentations du plus mélancolique de tous les oiseaux, le plongeon imbrin.

Au coucher du soleil on débarquait sur la rive pour prendre le repas du soir, dont les éléments étaient fournis par les canards tués sur la rivière. Les canots, tirés sur la berge, étaient dissimulés sous les cailloux qui la bordaient ; puis on campait. Le souper terminé, on prenait ses dispositions pour la nuit; mais chacun restait sous l'influence des récits relatifs aux continuelles maraudes des Sioux: on ne dormait que d'un œil et la main sur les armes.

« Il y avait plusieurs jours, dit la narration, que nous continuions notre descente lente et monotone; nous étions souvent obligés de nous arrêter pour réparer nos barques détraquées. Pour accélérer notre traversée, nous nous décidâmes à essayer un voyage nocturne.

« La nuit était belle, le firmament constellé d'étoiles. Une heure environ après notre départ, des nuages menaçants s'élevèrent à l'ouest, et les ténèbres se firent plus épaisses. Cependant nous marchions toujours, espérant qu'il n'y aurait pas de tempête.

« Tout à coup un éblouissant éclair illumina le paysage sauvage qui nous entourait, et presque immédiatement un épouvantable coup de tonnerre, semblable à l'explosion d'une poudrière, nous arrêta immobiles, silencieux, terrifiés. Un irrésistible coup de vent balaya la rivière, rompant les grands arbres et les éparpillant de tous côtés comme autant de brindilles.

« La pluie se mit à tomber par torrents. A partir de ce moment les éclairs furent incessants et toujours accompagnés des roulements du tonnerre. De temps en temps une lumière

obscure, vacillante, défaillante et bleuâtre, pareille à la flamme d'une lampe remplie d'esprit-de-vin ou à un feu follet, voltigeait au-dessus de l'eau, mais sans réussir à dissiper la profonde obscurité de la nuit. Il en sortait un sifflement fort comme celui d'une machine à vapeur et qui suivait le vent, tantôt retentissant à nos oreilles quand la flamme était voisine, tantôt s'éloignant avec elle.

« Nous nous trouvions dans le foyer même de la tempête. L'air était surchargé d'électricité, et selon le changement des vents le fluide électrique se jouait en passant dans nos cheveux et les hérissait. L'odeur de l'ozone[1] avait tant de force qu'elle nous faisait ronfler et qu'elle nous obligeait à remarquer ce phénomène, parmi les autres plus terribles qui signalaient la tempête.

« Nous essayâmes de prendre terre tout de suite ; mais les ténèbres avaient une telle intensité, qu'il nous fut impossible de parvenir à distinguer, pour les éviter, les saillies et les arbres abattus qui encombraient la rive, aussi glissante qu'escarpée. La force du courant nous lançait contre ces obstacles, de façon à nous faire comprendre qu'il nous fallait abandonner notre dessein, si nous ne voulions ni être coulés à fond ni voir déchirer les bordages de nos embarcations, presque aussi frêles que du papier. Nous n'aurions eu dans ce cas que bien peu de chances de salut, car la rivière était profonde ; et même en supposant que nous pussions, au milieu des ténèbres complètes qui nous environnaient, trouver le bord, il y avait peu d'apparence que nous fussions en état d'en gravir les talus glissants.

« Nous n'avions donc rien à faire que d'affronter la tempête jusqu'au lever du jour. En conséquence, après avoir amarré les canots l'un à l'autre, nous nous abandonnâmes à la fureur des éléments. Treemiss, couché sur l'avant, surveillait la

1. Variété de gaz oxygène caractérisée par une odeur très forte, celle qui se dégage sous l'influence des décharges électriques.

TEMPÊTE-RUBAN, SUR LA RIVIÈRE ROUGE.

marche, tandis que nous, assis à l'arrière, nous essayions de la diriger. Chaque fois qu'un éclair jetait sa lueur, il pouvait signaler les rochers et les saillies qui obstruaient notre marche, et par un vigoureux coup d'aviron nous les évitions pendant l'instant d'obscurité suivant. Après une courte période d'aveuglement, un autre éclair venait nous montrer que nous n'avions évité un brisant que pour nous avancer vers un autre, qui s'élevait à quelques mètres à l'avant.

« Les heures succédèrent ainsi aux heures. La tempête rugissait toujours avec la même fureur et la pluie ne cessait pas de tomber par torrents. En vain nous cherchions avec anxiété à découvrir la première lueur annonçant le jour. La nuit semblait ne vouloir pas finir. Les canots se remplissaient d'eau peu à peu, nous en avions presque jusqu'à la poitrine; à peine si les plats-bords s'élevaient au-dessus du fleuve. Bientôt nous doutâmes qu'ils pussent flotter jusqu'à l'aurore.

« L'air de cette nuit était froid et humide. Dans notre involontaire bain de siège, avec la pluie qui nous fouettait en tous sens, nous frissonnions de la tête aux pieds; nos dents claquaient, et c'est à peine si nos mains engourdies pouvaient tenir les rames. Cependant, malgré le sentiment de désespoir qui parfois nous portait à nous abandonner au hasard, nous n'osâmes pas nous reposer un seul instant de nos fatigues, ni cesser de surveiller notre course ou d'éviter les saillies et les rochers.

« Jamais aucun de nous n'oubliera les souffrances de cette nuit, ni l'immense sentiment de soulagement que nous fit éprouver, je ne dirai pas la première apparition du jour, mais la première diminution des ténèbres. Peu après la tempête s'apaisa sensiblement; mais la pluie continuait à tomber à flots lorsque nous nous hâtâmes de profiter de l'aube pour débarquer sur une rive fangeuse, la première place praticable que nous eussions découverte.

« Après avoir tiré à terre aussi haut que possible nos ca-

nots, pour que le courant qui montait ne pût les enlever, nous nous enveloppâmes dans nos couvertures toutes dégouttantes d'eau, et dans l'épuisement où nous jetait la fatigue, nous nous endormîmes d'un long et profond sommeil.

« Cette tempête avait été de celles qu'on appelle ici *tempêtes-*

FEMME CRIE (SANG-MÊLÉ).

rubans, c'est-à-dire tempêtes qui ont pour sillon le cours d'une rivière. Ces phénomènes n'occupent qu'une ligne fort étroite, mais ils y développent une énorme violence de destruction[1]. »

Le mauvais temps persévéra pendant trois jours. Enfin le temps devint radieux, et les voyageurs poursuivirent leur route.

1. Dans son *Histoire de l'établissement de la Rivière Rouge*, M. Ross décrit une tempête fort semblable à celle dont on vient de lire le récit. Dans cette occasion l'on campait au milieu des plaines. Le tonnerre abattit trois tentes et

Malheureusement toutes les provisions qu'ils avaient emportées se trouvaient épuisées, et dorénavant ils ne devaient compter pour vivre que sur les produits de leur pêche et de leur chasse. Le gibier à poil et à plume faisant absolument défaut, ils ne subsistaient que de pêche. Un brochet de trois à quatre kilos leur suffit pendant deux jours. De temps à autre ils prenaient des *yeux-d'or*, espèce de poissons semblables à la vaudoise. Ayant eu le malheur de briser leur dernier hameçon, ils pêchaient à l'aide de deux aiguilles par les trous desquelles ils faisaient passer la ligne et auxquelles ils attachaient l'amorce.

« Un soir, dit la narration, nous n'eûmes pour souper qu'une couple d'yeux-d'or. Le lendemain de très bonne heure les tiraillements de nos estomacs nous réveillèrent. Presque toute cette journée nous restâmes à ramer en plein soleil, sans force, sans courage et mourant de faim. Les canards ni les oies ne se montraient plus; aucun œil-d'or ne se laissait prendre à nos amorces. Cependant nous savions que nous avions encore au moins 240 kilomètres à faire. Notre seule espérance d'échapper à la famine était fondée sur la prompte arrivée du bateau à vapeur. Qu'on se rappelle, en effet, que dans toute la distance des 725 kilomètres qui séparent Georgetown de Pembina, à 95 kilomètres au-dessus du fort Garry, il n'y a pas de chance de rencontrer d'habitants. »

Enfin, les oies parurent et les voyageurs purent réparer leurs forces épuisées.

Après seize jours de souffrances ils rencontrèrent un bateau à vapeur qui les conduisit d'abord à Pembina, établissement de métis situé sur la frontière même qui sépare les États-Unis du Dominion, puis le lendemain au fort Garry.

tua cinq personnes, deux hommes, une femme et deux enfants, en même temps que plusieurs chevaux et chiens. La pluie était si furieuse, qu'en quelques minutes elle forma un torrent où des petits enfants faillirent se noyer. Au reste il y a peu d'étés, dans la vallée de la Rivière Rouge, où la foudre ne fasse quelques victimes.

CHAPITRE II

Le fort Garry. — Organisation de la caravane. — Départ. — Le fort Carlton. La Belle Prairie. — Construction d'une cabane pour l'hiver.

Le fort Garry (nous entendons ici le bâtiment lui-même et non l'ensemble de la colonie qu'on désigne ordinairement par ce nom) est situé sur la rive gauche ou septentrionale de l'Assiniboine, quelques mètres en amont de l'endroit où celle-ci tombe dans la Rivière Rouge. C'est un carré de murs élevés, en pierre, flanqué de tours à chaque angle. L'intérieur contient quelques bâtiments solides en bois, comme la demeure du gouverneur, la prison et les magasins où la Compagnie renferme ses fourrures et ses biens. Le comptoir, où l'on vend des articles de toute espèce, est du matin au soir encombré par une foule de colons et de métis qui s'y rencontrent pour cancaner et pour se payer les uns aux autres des petits verres de rhum et d'eau-de-vie, autant que pour faire des achats.

La colonie elle-même s'étend à environ 32 kilomètres vers le nord, au delà du fort Garry, le long de la Rivière Rouge, et à 80 kilomètres dans la direction de l'ouest, sur les rives de l'Assiniboine. Son établissement remonte à 1812. Le territoire qu'elle embrasse était alors la propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson et des Indiens Cries et Sauteux[1].

1. La tribu des Cries s'étend des montagnes Rocheuses à la baie d'Hudson et a pour centre le lac Rouge. Au sud-est de ce lac on trouve encore quelques restes de la tribu des Sauteux ou Sauteurs, venue des sources du Mississipi. — La colonie de Garry a passé en 1835 entre les mains de la Compagnie de la Baie

Lord Selkirk, en ayant fait l'acquisition, y établit un certain nombre de familles écossaises. Les Écossais se sont alliés à des Franco-Canadiens, dont la descendance, au moment du voyage de Milton et de Cheadle, formait en grande partie la population de la colonie.

Les voyageurs passèrent fort agréablement trois semaines au fort Garry. Mais cette existence d'oisiveté ne pouvait leur convenir, et ils avaient hâte de reprendre leurs pérégrinations. Malheureusement la saison était trop avancée pour qu'ils pussent essayer avant l'hiver le passage des montagnes Rocheuses. Ils résolurent donc de s'avancer vers l'ouest et d'attendre, sur un point convenable de la rivière Séskatchaouane, le moment propice pour franchir les montagnes.

« Le 22 août, dit la relation, nos préparatifs étaient terminés et nous étions prêts à partir. Nous avions engagé quatre hommes : Louis La Ronde, chef et guide de la caravane, Jean-Baptiste Vital, Toussaint Voudrie et Athanase Bruneau, tous quatre métis français. La Ronde était un beau et grand garçon, passant pour excellent trappeur et chasseur, et qui était très fier des voyages qu'il avait déjà accomplis en compagnie d'explorateurs européens.

« Je ne *boive* pas souvent, messieurs, nous dit-il en contractant son engagement; mais quand je boive, je boive comme il faut; c'est ma façon, voyez-vous. »

« Cet aveu naïf ne laissa pas que de nous inquiéter. Cependant, par la suite, nous reconnûmes qu'il s'était vanté. Il resta sobre... relativement, et nous n'eûmes presque rien à lui reprocher.

« Nous nous étions procuré d'excellents chevaux de selle. Celui de Cheadle était peut-être le plus extraordinaire de la cavalcade. Il se nommait Bucéphale. Sa hauteur était presque

d'Hudson, dont le territoire a lui-même été englobé plus tard dans le Dominion, (Voy. l'avant-propos.)

de 15 mains[1]; il avait les épaules droites, une des jambes informe et courbée, la tête très large et la queue fort longue. En route il choppait toujours. Quand Cheadle commença à s'en servir pour parcourir la colonie, Bucéphale le lançait sur presque toutes les portes et les clôtures, puis s'arrêtait soudain, immobile comme un roc. C'était une preuve irréfutable des habitudes de bavardage qui avaient distingué son maître précédent. Néanmoins, Bucéphale finit par réussir à porter nos bagages par-dessus les montagnes jusque dans la Colombie britannique.

« Nos provisions consistaient en pemmican, en viande séchée, farine, thé, sel, tabac, rhum, et en une bonne quantité de munitions; nous avions des couvertures et des robes de bison, enfin des couteaux et des colifichets pour faire ou des échanges ou des cadeaux. Tous ces effets, plus une tente de toile, remplissaient six des charrettes petites et grossières dont on se sert ici. Elles sont entièrement en bois. Sans doute elles se brisent plus aisément que si le fer y était employé; mais aussi elles peuvent être raccommodées, même quand on se trouve dans un endroit où il n'y a ni fer ni forgeron.

« En échange de nos bottes et de nos habits, nous nous procurâmes le costume du pays, c'est-à-dire des mocassins et des chemises de chasse faites en peau de daim ou de caribou. Quant aux armes, chacun de nous portait un fusil à deux coups, un couteau de chasse et un revolver; mais nous ne prenions cette dernière arme que dans les passages dangereux. »

La caravane se mit en route le 23 août et arriva sans encombre au fort Ellice, où les voyageurs eurent l'occasion de faire une visite aux Indiens Cries, Sauteux et Assiniboines, dont les loges s'élèvent en nombre considérable autour du fort.

1. Plus de 1m,50, la main équivalant à 0m,1016.

Les femmes travaillaient assidument à la préparation de la viande de conserve, le pemmican, qui se fait de la façon suivante : La viande, après avoir été séchée au soleil ou sur le feu, en tranches minces, est mise dans une peau de bison tannée ; puis on la frappe à coups de fléau jusqu'à ce qu'elle soit réduite en petits fragments et en poudre. Pendant ce temps on fait fondre la graisse de l'animal. La viande écrasée est ensuite tassée dans des sacs de cuir de bison, et sur elle on jette la graisse bouillante. Le tout est ensuite bien remué et mêlé de façon à ce qu'en se refroidissant il en résulte une espèce de gâteau aussi solide qu'un tourteau de lin.

« Il faut avouer, dit la relation, qu'au premier abord ce pemmican nous parut des plus désagréables; le goût en ressemblait fort à celui d'un mélange de chapelure et de suif; mais nous nous y sommes habitués peu à peu, au point de finir par en être très friands. On en fait aussi une espèce plus fine en n'employant pas le suif, mais seulement la meilleure graisse et la moelle; on y ajoute alors les baies de quelques arbustes et même du sucre. Ce pemmican à baies est fort estimé; on se le procure difficilement, et c'est réellement un mets excellent[1]. »

Le 25 septembre les voyageurs atteignirent la branche méridionale de la Saskatchéouane. Cette rivière, dont la largeur en cet endroit est d'environ 70 mètres, coule dans un lit qu'elle s'est creusé dans la plaine unie et qui est bordé de rives escarpées et boisées. La branche septentrionale de la Saskatchéouane n'est distante de la branche sud que d'une trentaine de kilomètres.

Aussi ne fallut-il aux voyageurs qu'une journée de mar-

1. Le pemmican dont on s'est servi dans les expéditions vers le pôle arctique avait été fabriqué en Angleterre avec du bœuf de première qualité, des raisins de Corinthe, des raisins ordinaires et du sucre. Il différait donc beaucoup du pemmican grossier qui sert de nourriture principale dans les territoires de la baie d'Hudson.

che pour arriver au fort Carlton. Ils avaient franchi déjà 800 kilomètres sur les 1900 ou 2000 qui séparent la rivière Rouge du pied des montagnes Rocheuses.

Comme toutes les autres constructions de défense de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le fort Carlton se compose de quelques bâtiments en bois garantis par une haute palissade carrée, flanquée à chaque angle par quatre petites tours carrées également. Il s'élève sur la rive gauche de la Saskatchéouane du nord, qui, sauf sa plus grande longueur, ressemble à la branche du sud. La diminution des animaux à fourrures et l'éloignement périodique des bisons ont réduit de beaucoup l'importance considérable qu'avait autrefois le fort Carlton.

Cependant les bisons n'étaient pas assez loin encore pour que des chasseurs aussi émérites ne parvinssent à les rencontrer.

Un matin, en effet, ils trouvèrent un troupeau d'une soixantaine d'individus. S'avançant en ligne, ayant La Ronde pour capitaine au centre, ils marchèrent d'abord au galop de chasse, puis se lancèrent à toute vitesse au milieu du troupeau. Chacun d'eux eut l'adresse ou le bonheur de tuer la bête qu'il avait choisie pour victime.

« La chasse au bison, dit la narration, est certainement entraînante. Cette charge affolée, qu'on fait tous ensemble sur le gros du troupeau; cette poursuite de l'animal qu'on a choisi parmi les autres et qu'un cheval bien dressé finit par couper comme un lévrier attrape un lièvre; le sentiment du danger que l'on court, si l'on est à son tour chargé par un bison blessé ou si l'on tombe dans un de ces trous trop nombreux dans les prairies : tout contribue à passionner ces exercices. Les bisons, avec leur galop pesant, présentent une apparence assez plaisante. Leur croupe mince, à peine revêtue d'un poil court, a l'air absolument disproportionné avec le lourd train d'avant, que déforment la bosse et la crinière hé-

rissée. Lorsqu'ils galopent, leur longue crinière et leur fanon épais volent de côté et d'autre, leurs petits yeux roulent férocement en lançant des éclairs, à travers la forêt de poils, sur l'ennemi qui les poursuit[1]. »

Le soir même de cette chasse émouvante, les métis de la station de Carlton donnèrent un bal en l'honneur des voyageurs. A cet effet, M. Lillie, le gouverneur du fort, leur livra sa meilleure chambre.

« Quant à nous, dit la narration, nous fournîmes les rafraîchissements sous l'espèce du rhum. Les hommes vinrent en tenue de fête; le sac à feu[2] orné de verroteries, la ceinture éclatante, les jambières bleues ou écarlates attachées sous le genou avec des jarretières à verroteries, et des mocassins soigneusement brodés. Les femmes avaient des jupes courtes à couleur brillante, découvrant des jambières richement brodées et des mocassins blancs en peau de caribou joliment ornée de bouquets en verroteries, en soie et en poil d'élan. Quelques-unes des jeunes filles étaient fort gentilles; mais pour la plupart elles étaient défigurées par ce goître qui affecte le plus grand nombre des métis, dans tous les postes fondés sur la Saskatchéouane, quoique les Indiens en soient préservés. La fête se prolongea jusqu'au lendemain matin. »

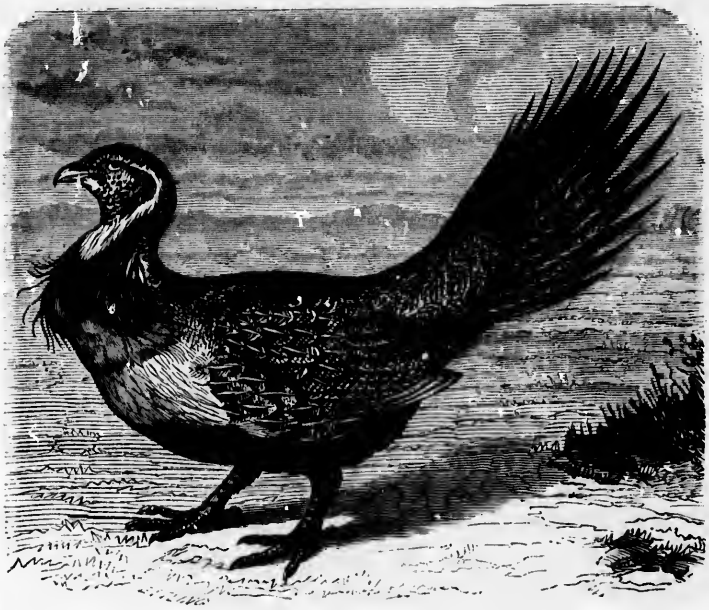
Les voyageurs avaient résolu d'aller passer l'hiver sur les bords du lac du Poisson-Blanc, situé à environ 120 kilomètres du fort Carlton, à la lisière des forêts interminables qui se prolongent vers le pôle arctique. Quant à Treemiss, le déter-

1. Le bison, qui appartient au genre bœuf, habite toutes les parties de l'Amérique septentrionale, et notamment le Missouri et les montagnes Rocheuses. Au printemps, des troupes de 20 000 bisons, marchant en bandes serrées, remontent du midi au nord de cette vaste région; en automne, ils émigrent en masse du nord au midi. Pendant l'été, ils se séparent par couples, ou par petites troupes conduites par deux ou trois vieux mâles, et se retirent au fond des forêts marécageuses.

2. Le sac à feu est une espèce de gibecière dans laquelle on tient le briquet, l'amadou et les allumettes à couvert de cette humidité qui jette le voyageur dans des embarras souvent très pénibles.

miné chasseur, il devait se rendre, pour y rester pendant toute la mauvaise saison, aux montagnes du Bois-Épais (Thickwood hills), à 80 kilomètres du fort. Cette localité, plus voisine des plaines, abonde en gros gibier.

La caravane partit le 10 octobre et recommença à circuler dans un pays mêlé de bois et de prairies. Le quatrième jour,



TÉTRAS DE LA PRAIRIE.

elle arriva à la rivière des Coquilles (Shell river), petit affluent de la rive gauche de la Saskatchéouane du nord.

La marche du lendemain la conduisit dans une ravissante localité : une petite prairie d'environ 80 hectares, entourée de belles collines boisées et baignées, d'un côté, par un lac qui envoyait beaucoup de bras parmi les collines et dans la plaine et où s'enfonçaient des petits promontoires portant jusqu'au milieu des eaux leur riche parure de pins et de

trembles. Les voyageurs peu civilisés qui seuls, à l'exception des Indiens, l'avaient jusqu'alors visitée, frappés de ses charmes, lui avaient déjà donné le nom de *Belle Prairie*.

Ce fut dans cette oasis que les voyageurs se décidèrent à se construire, sous la direction de La Ronde passé architecte, une hutte pour l'hiver.

« Nous commençâmes, dit la narration, par faire avec des troncs de peupliers non dégrossis, mais assemblés en mortaise aux angles de la hutte, un enclos de 4^{m},50 sur 4 mètres. Comme ces troncs étaient loin de se toucher en tous points, ils laissaient parfois entre eux des trous à y passer la main. D'ailleurs nous n'avions encore ni porte, ni fenêtre, ni toit, et les murs, élevés de 1,^{m}80 à l'extérieur, n'avaient que 1^{m},50 au dedans. Le génie de La Ronde remédia à ces défauts plus aisément que nous ne nous y attendions. Il fit scier dans l'épaisseur du mur les baies de la porte et de la fenêtre. La porte fut faite avec des planches prises aux charrettes, et un morceau de parchemin nous tint lieu de fenêtre vitrée.

« Le toit fut construit avec des perches droites que nous fournissaient les jeunes sapins desséchés; par-dessus on étendit un chaume de gazon de marais tenu en place par des mottes de terre. Le peu de hauteur extérieure du bâtiment fut corrigé au dedans en creusant le terrain à deux pieds de profondeur, ce qui rendait notre demeure beaucoup plus chaude. Les interstices que laissaient les troncs furent comblés avec de la boue mêlée de gazon battu pour lui donner de la solidité. Mais la cheminée fut l'occasion des méditations les plus longues et les plus pénibles. Nous n'avions pas découvert d'argile propre à cimenter les cailloux dont on fait les cheminées dans la forêt, et nous commencions à être très effrayés de la perspective de nous voir au milieu des fortes gelées sans que notre foyer eût été terminé.

« Enfin, après avoir enlevé plusieurs pieds de riche terre

glaise, nous découvrîmes un sol argileux dont nous nous accommodâmes, et la cheminée s'éleva rapidement. Quand elle fut sur le point d'être terminée, nous y allumâmes du feu, et déjà nous nous félicitions de notre pleine réussite, lorsque, patatras ! tout tomba par terre. Quelle fut notre consternation ! Pendant quelque temps nous ne sûmes que faire. Une discussion animée s'ouvrit sur l'art d'élever une construction plus solide. Ni La Ronde ni Bruneau ne pouvaient se consoler de leur incontestable échec. A les entendre, l'argile était mauvaise, et nous devions ne plus songer à nous en servir.

« Cependant il n'y avait pas de temps à perdre. Il nous fallait réparer le dommage ou nous résigner à rester sans foyer quand le thermomètre serait descendu au-dessous de zéro. Ce fut Milton qui se chargea de l'opération. D'abord il fit un cadre en bois vert pour supporter l'argile. Pendant ce temps, Cheadle, avec un cheval et une charrette, recueillait une provision des pierres les plus rectangulaires qu'il pouvait trouver. Grâce à ces matériaux, notre cheminée fut solidement bâtie et brava toutes les rigueurs de l'hiver. »

Cette tâche avait été accomplie à temps : le 23 octobre le lac était pris et la terre était couverte de cinq centimètres de neige. L'hiver commençait. Le 7 novembre la glace qui couvrait le lac avait déjà de huit à dix centimètres d'épaisseur, et La Ronde put s'y aventurer pour chercher dans la forêt du nord l'endroit le plus favorable pour établir des trappes.

Pendant ce temps, tout en s'occupant de leurs aménagements intérieurs, les voyageurs recevaient la visite d'Indiens amis, les Cries des bois, qui diffèrent beaucoup, par leurs habitudes et leur caractère, de leurs congénères les Cries des plaines, qui ne sont que des cavaliers pillards.

« Pendant six mois, dit la narration, nous avons vécu parmi eux sans avoir une seule occasion de nous plaindre d'un vol. Ils sont très habiles comme trappeurs et comme chasseurs

d'élans ; parfois ils poursuivent les bisons qui, lorsque l'hiver est rude, dépassent la lisière des forêts. Comme ils peuvent, en échange de fourrures, se procurer aux postes de commerce tout ce dont ils ont besoin, ils sont beaucoup mieux vêtus et mieux équipés que les Indiens des plaines. Mais l'élan devient rare, et parfois les Cries des bois ont beaucoup à souffrir de la faim.

« Ces Indiens, comme du reste presque tous ceux que nous avons rencontrés, gouvernaient leurs familles admirablement. Chez eux les disputes conjugales paraissent inconnues, et l'on n'entend presque jamais un enfant pleurer.

« Une des choses qui nous frappa le plus à mesure que nos relations avec eux se développèrent, c'était de ne trouver parmi eux ni chevelures grisonnantes, ni calvitie, ni difformité. Ce dernier avantage peut jusqu'à un certain point être expliqué par la liberté du choix dans le mariage ; peut-être aussi par le soin que les mères ont de bien ranger les membres des enfants dans le *sac à mousse* ou berceau indien, composé d'une planchette ayant des deux côtés un morceau de toile qui se lace au centre. L'enfant est posé le dos sur la planchette, empaqueté avec de la mousse bien choisie, et les bras serrés le long du corps. »

La Ronde revint le 9 ; il n'avait trouvé que peu de traces de gibier, mais il avait tendu quelques trappes.

Le 10 il gela très fort, et la neige était tombée à flocons si pressés, qu'elle recouvrait le sol d'une couche de douze centimètres d'épaisseur. Deux traîneaux furent construits, au moyen desquels La Ronde alla visiter ses trappes et en rapporta plusieurs martres.

De leur côté, Milton et Cheadle se mettaient en chasse et ne manquaient pas, chaque jour, de fournir le garde-manger de tétras de prairie, de perdrix et de lapins.

CHAPITRE III

Chasse aux trappes. — Animaux à fourrure. — Le wolverène.
Vie des trappeurs.

Ayant assez de viande pour quelque temps, les voyageurs l'emmagasinèrent sur la plate-forme extérieure de leur cabane, où la gelée devait la conserver, et tournèrent leur attention vers la chasse aux trappes.

Les animaux dont la fourrure est le plus estimée au Canada sont le renard argenté, le renard croisé, le pékan, la martre, le foutereau et le lynx; on attache moins de prix à celle du wolverène, du castor, de l'hermine et du rat musqué.

Les castors étaient jadis très nombreux et leur peau se vendait cher. Mais on les a chassés avec tant d'assiduité qu'ils sont devenus rares. D'ailleurs la substitution de la soie au castor dans la fabrication des chapeaux a enlevé à peu près toute sa valeur à cette pelleterie.

Excepté celle de la loutre marine qui habite les côtes du Pacifique, il n'y a pas de fourrure qui égale en prix celle du renard argenté[1]. Elle est d'un beau gris; les poils blancs y dominent, mais ils ont l'extrémité noire et sont mêlés de poils tout à fait noirs. Une paire bien assortie de peaux de renard argenté se vend de 2000 à 2500 francs. Les renards croisés, qui tirent leur nom d'une bande noire courant le long du dos

1. Le pelage de l'isatis, très long, très abondant, très moelleux, est tantôt blanc, tantôt d'un gris ardoisé tirant sur le bleuâtre. Ses mœurs diffèrent un peu de celles du renard; il ne craint pas l'eau, et souvent traverse des bras de rivière pour aller surprendre les oiseaux aquatiques ou dévorer leurs œufs.

avec une croix sur les épaules comme celle de l'âne, présentent toute espèce de variétés entre le renard d'hiver argenté et le renard commun rouge, et la valeur de leurs peaux diffère en proportion de ces variétés.

Après les meilleurs renards croisés, viennent le pékan, la martre et le foutereau. Ces trois animaux font partie de la famille des putois et peuvent, quant à la taille et à la valeur,

LOUTRE.

rester dans l'ordre où nous les avons nommés. La peau d'un pékan monte de 20 à 38 francs; celle d'une martre, de 19 à 29, et celle d'un foutereau de 12 à 18. La loutre, moins commune que les deux dernières espèces, est évaluée à 1 fr. 25 le pouce (2 centimètres et demi), en la mesurant de la tête à l'extrémité de la queue.

L'hermine, excessivement commune dans les forêts du nord-ouest, est d'une grande incommodité pour le trappeur, dont elle détruit les amorces destinées à la martre et au

âne, présen-
iver argenté
peaux diffère

le pékan, la
partie de la
à la valeur,

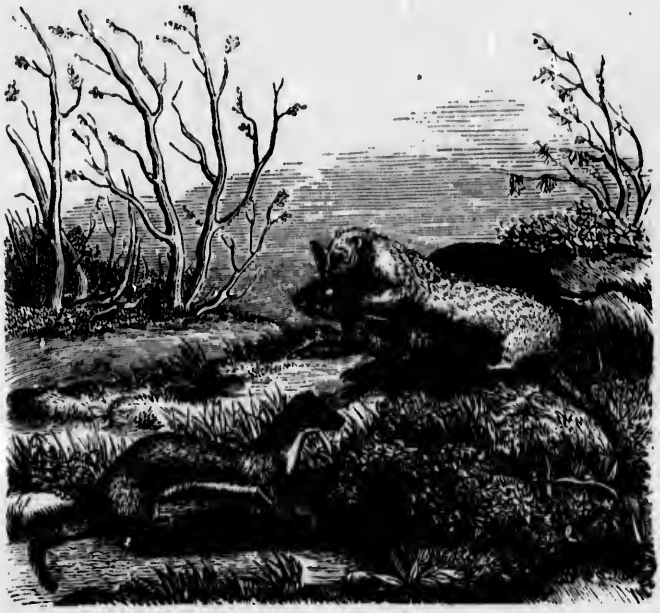
a peau d'un
e, de 19 à 29,
ns commune
. 25 le pouce
a tête à l'ex-

s forêts du
le trappeur,
artre et au-

CASTORS.

pékan. En général elle se multiplie à son aise, parce qu'on trouve qu'elle ne vaut pas la peine d'être chassée.

Parfois on découvre aussi l'ours noir dans sa tanière : sa peau vaut 150 francs. Le lynx, qui est assez commun, se prend dans des pièges de cuir. Une fois saisi, il se tient tran-



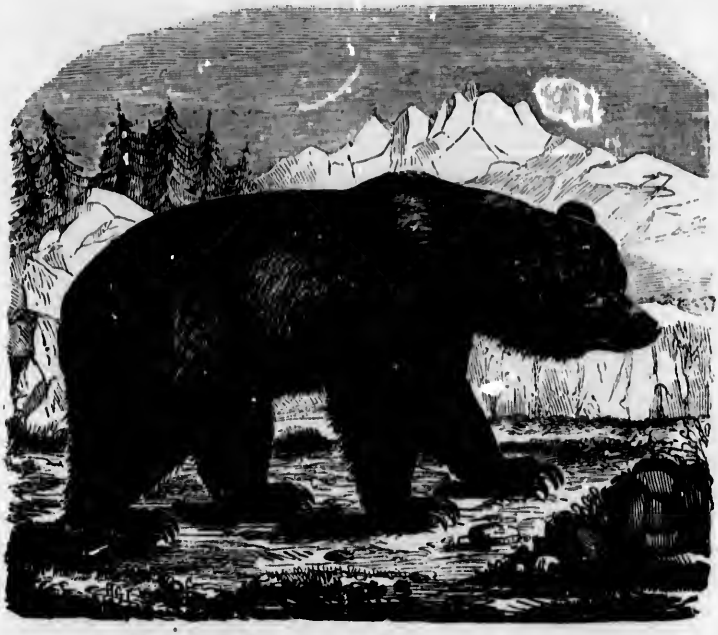
HERMINE.

quille et résigné; le chasseur le tue en le frappant à la tête.

Les autres habitants des forêts de ces régions sont l'élan et le petit gibier, comme la perdrix des bois ou tétras du saule, la perdrix du pin, le lapin et l'écureuil.

L'élan, dont il est utile de parler plus que ne le fait la narration, forme à lui seul un genre. Comme le renne, il est caractérisé par la forme particulière de ses bois, dont le poids

chez les adultes atteint près de 25 kilogrammes. Comme le renne aussi, il habite les parties septentrionales des deux continents, mais il s'élève moins haut, et on ne le rencontre pas au delà du cercle polaire. Il aime beaucoup l'eau, nage avec une extrême facilité et, durant l'été, plonge



OURS NOIR.

jusqu'au cou, afin de se préserver des piqûres des mouches.

Doué d'une ouïe et d'un odorat exquis, il esquive facilement toutes les poursuites, et cependant il est l'objet d'une chasse acharnée. Il trotte assez rapidement, même parmi les neiges épaisses, fuit l'homme et recule devant la civilisation. Lorsqu'il est forcé, il se défend vigoureusement ; il faut se garder de l'approcher dans ce moment critique, une de ses ruades suffisant pour mettre son agresseur hors de combat.

L'élan, très doux de son naturel, s'apprivoise facilement et suit comme un chien la personne qui l'a élevé. On l'attelle comme le renne; sa chair est aussi nourrissante qu'agréable au goût, et sa peau, sa fourrure, son bois reçoivent de fort utiles destinations.

LYNX, OU LOUP-CERVIER.

Revenons à la chasse aux trappes.

Au commencement de novembre, quand les animaux ont leurs vêtements d'hiver et qu'on est dans la saison des fourrures, le trappeur fait ses préparatifs de la manière suivante: replie sa couverture en double, y met un morceau de pemmican capable de le nourrir cinq ou six jours, une petite marmite et une timbale d'étain, et, s'il est riche, quelques

trappes d'acier, avec un peu de thé et du sel. La couverture est alors nouée aux quatre coins et portée sur le dos au moyen d'un lien qui passe sur la poitrine. Le trappeur ajoute ensuite à son équipage une hache, un fusil avec ses munitions, un couteau et un sac à feu. Puis, ayant chaussé ses raquettes[1], il part seul, s'enfonçant dans l'obscurité des bois et marchant en silence. Le trappeur, pas plus que le chasseur, ne peut jamais adoucir la solitude de sa vie par les sons du sifflet ou du chant. Son œil perçant étudie sur la neige toutes les marques qui peuvent le mettre sur la piste qu'il cherche. S'il découvre les empreintes d'une martre ou d'un pékan, il délie son paquet et se met à l'œuvre pour construire une trappe en bois.

Voici comment il s'y prend. Il coupe un certain nombre de plançons et les taille en piquets d'un mètre de long; il les enfonce en terre de façon à former une palissade qui a la forme d'un demi-ovale transversalement coupé. Cet enclos n'admet que les deux tiers du corps d'un animal, et est trop étroit pour qu'une bête puisse s'y mouvoir et s'y retourner. A travers l'entrée on pose une courte bûche. Puis on abat un gros arbre, on l'ébranche et on le place de façon qu'il s'appuie sur la bûche de l'entrée dans une direction parallèle.

L'amorce est attachée au bout d'un petit bâton. C'est ordinairement un morceau coriace de viande sèche, ou de perdrix, ou d'écureuil. Le bâton qui la supporte est projeté horizontalement vers l'intérieur de l'enceinte. Sur le bout extérieur du bâton on met perpendiculairement un autre bâton court qui soutient le gros arbre couché à travers l'entrée. Puis on recouvre le sommet de la trappe avec des écorces et des branches, de façon qu'il n'y ait d'accès à l'amorce qu'à travers l'ouverture laissée entre le tronc soutenu en l'air et la

1. Le nom de *raquettes* a été donné par les Franco-Canadiens aux souliers à neige fabriqués par les indigènes. Ces chaussures ressemblent en effet, pour la forme, aux raquettes dont on se sert pour jouer au volant ou à la paume.

bûche inférieure. Quand l'animal saisit l'amorce, l'arbre tombe sur lui et l'écrase. Un seul jour suffit à un habile trappeur pour construire quarante ou cinquante trappes.

Les trappes d'acier ressemblent à celles où, en Europe, l'on prend les rats; mais elles n'ont pas de dents et sont à double ressort. On fait des ressorts si forts dans les grandes trappes destinées aux castors, aux renards et aux loups, qu'il

PIÈGE A MARTRE.

faut pour les tendre toute la vigueur d'un homme. On les place dans la neige, dont on les recouvre avec soin; on y jette des fragments de viande et on aplanit l'endroit pour qu'aucune trace n'indique qu'on y a touché. La trappe tient à une chaîne qui, à l'autre extrémité, se termine par un anneau dans lequel on passe un gros pieu. Elle n'est pas autrement assujettie. L'animal qui est pris l'est ordinairement par la jambe, puisqu'il est en ce moment occupé à fouiller la neige pour avoir les morceaux qu'on y a cachés. Il traîne

après lui la trappe; mais il ne peut pas aller bien loin, car le pieu s'embarrasse dans les arbres ou les troncs tombés à terre. L'animal est donc ordinairement découvert par le trappeur et arrêté à peu de distance de l'endroit où la trappe a été tendue.

Le plus redoutable ennemi des chasseurs aux fourrures

LE WOLVERÈNE.

est le glouton de l'Amérique du Nord, appelé vulgairement wolverène ou carcajou[1]. Ce remarquable animal n'est guère plus grand qu'un renard; son corps est long, ramassé pourtant et robuste, avec des jambes très vigoureuses, mais excessivement courtes. Il a de larges pieds armés de griffes puissantes et dont l'empreinte sur la neige a l'étendue du poing

1. Cet animal est une espèce de blaireau très commun dans toute l'Amérique du Nord, surtout dans le voisinage des grands lacs.

d'un homme. La longueur de son poil soyeux et la forme de sa tête le font ressembler à un barbet brun.

Pendant l'hiver il se procure ses aliments en mettant à profit les travaux du trappeur. Il leur fait un tort si considérable, que les Indiens l'ont nommé le *kekouaharkess* ou le *méchant*. Rien ne le rebute. Jour et nuit il cherche la piste d'un homme. Quand il l'a une fois trouvée, il ne l'abandonne plus. S'il arrive à un lac où la trace disparaisse, le wolverène galope sans repos tout autour jusqu'à ce qu'il ait découvert l'endroit où elle rentre dans la forêt: il se remet à la suivre jusqu'à ce qu'elle le conduise à l'une des trappes de bois. Là il évite la porte, s'ouvre promptement une entrée par derrière et se saisit impunément de l'amorce. La trappe contient-elle une proie, le wolverène l'attire à lui; puis, avec une méchanceté toute gratuite, il la frappe et la cache à quelque distance dans les buissons ou au sommet d'un haut sapin. Parfois il la dévore; mais c'est que la faim le presse. Il détruit ainsi toute une série de trappes. Quand une fois un wolverène s'est établi sur la piste d'un trappeur, celui-ci n'a plus d'autres chances de succès que de changer son terrain de chasse et de se mettre à bâtir une nouvelle série de trappes. Il peut alors réussir à se procurer plusieurs fourrures avant que son adroit adversaire ait trouvé le nouvel établissement.

Quand les trappeurs racontent les traits de ruse de cet animal, ils ne tarissent plus, et peu s'en faut qu'ils ne lui accordent toute la puissance de réflexion de l'homme.

Jamais on ne prend le wolverène dans une trappe en bois; parfois il s'emprisonne, parfois il est saisi par une trappe d'acier; mais dans ce cas sa vigueur est telle, que des trappes assez fortes pour le loup ne suffisent pas à retenir un wolverène. Il s'aide de sa bouche pour emporter la trappe, se dirige en toute hâte vers un lac ou une rivière où il n'ait plus l'obstacle des arbres et des troncs déracinés pour retarder sa

course; puis, quand il a fui assez loin pour se croire à l'abri des poursuites, il s'efforce tranquillement de dégager sa jambe et il y réussit assez souvent.

Quelquefois on le tue à l'aide d'un fusil, qu'on place auprès d'une amorce à laquelle est attachée une ficelle qui fait jouer la détente. Mais il arrive que le wolverène rend ce piège inu-

L'ÉLAN.

tile, en s'approchant d'abord du fusil et en rongeant la corde qui communique avec la détente; après quoi il dévore l'amorce en toute sécurité.

« Jusque vers la fin de décembre, dit la narration, nous accompagnions continuellement La Ronde dans ses expéditions de trappeur. Nous apprenions ainsi à reconnaître les pistes que les animaux laissent dans la forêt, à nous mettre au courant de la plupart de leurs habitudes caractéristiques.

Cheadle surtout s'était passionné pour cette branche de l'art du chasseur, et il s'y adonnait avec tant de zèle et de succès qu'il fut bientôt en état de faire et de dresser une trappe avec une vitesse et une habileté qui égalaient presque celles de son savant précepteur La Ronde.

« Ce genre de vie, en dépit des fatigues et des mécomptes auxquels il expose, a des charmes étranges. Il faut marcher longtemps et laborieusement, avec un lourd paquet sur le dos, gêné par des vêtements épais, à travers la neige et les bois qu'encombrent les broussailles et les grands arbres couchés à terre; donc la fatigue est grande. Elle n'est modifiée que lorsqu'on se met à faire les trappes ou à établir le bivac pour le repos de la nuit. Ordinairement les provisions viennent à manquer, et le trappeur doit se nourrir en grande partie de la viande des animaux qu'il a tués pour se procurer leur fourrure.

« Mais la forêt est si belle! Ces pins, dont plusieurs s'élancent jusqu'à 200 pieds de haut, cette neige qui les couvre de ses festons et de ses guirlandes, ce profond silence qu'interrompent rarement les cris de l'écureuil ou l'explosion des arbres que le froid fait claquer, vous laissent un sentiment de curiosité inassouvie mêlée d'admiration. Le grand calme, la solitude absolue et la marche continuelle à travers des bois sans fin, où l'on ne rencontre pas une trace humaine, où l'on voit rarement une créature vivante, laissent d'abord dans l'esprit une impression étrange. Le métis trappeur aime à errer seul dans la forêt; mais Cheadle n'y résista que deux jours; il fut oppressé par ce silence et cet isolement qui lui parurent vraiment intolérables.

« La nuit, étendu sur une couche élastique et embaumée de branches de sapin, ayant à ses pieds un feu brillant qui dévore un entassement de grands arbres et d'où s'élève une énorme colonne de fumée et de vapeur de neige fondante, le trappeur, roulé dans sa couverture, sommeille en paix. »

CHAPITRE IV

Chasse aux rats musqués. — Départ de la Belle Prairie. — Les castors. Le fort Edmonton.

Les voyageurs continuaient leur vie de trappeurs en la variant de temps en temps par la chasse aux rats musqués, ou ondatras, dont la saison était arrivée.

RAT MUSQUÉ, OU ONDATRA.

Ces animaux sont très nombreux, et leurs demeures en roseaux pointillent, en hiver, la surface de tous les lacs. Ils les bâtissent dès que la glace est formée, les garnissent de mousse tendre et de gazon, et y emmagasinent des provisions de plantes aquatiques dont ils font leur nourriture.

Un trou dans la glace assure leurs communications avec

l'eau, et de distance en distance ils pratiquent des soupiraux recouverts de plus petits tas de roseaux coupés, ayant à peu près l'apparence d'une taupinière.

Tant que le froid se prolonge, les ondatras sont inattaquables; mais dès qu'il dégèle, leurs fortifications s'affaissent et leurs ennemis y font facilement brèche. A la fin de l'hiver, le renard, le wolverène et le foutereau se saisissent sans difficultés du rat musqué. Quant à l'Indien, armé d'une lance longue, mince, barbelée à la pointe, il s'approche avec précaution du logis de la famille et, plongeant son arme au beau milieu, il en retire souvent deux ou trois victimes à la fois.

C'est ainsi que les voyageurs s'emparèrent d'un assez grand nombre d'ondatras, qui, malgré leur odeur assez forte, ne sont pas, paraît-il, à dédaigner comme nourriture.

« Lorsque notre odorat, dit la narration, péniblement affecté par la senteur d'une peau de mouffette qui nous servait de thermomètre[1], nous annonçait que le dégel approchait, nous pensâmes à nous occuper de chasser l'élan, dont nous avions vu beaucoup de trous dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de notre logis.

« Au commencement du printemps, la surface de la neige, que le soleil fond durant le jour, est transformée chaque nuit en croûte solide assez forte pour porter un homme chaussé de raquettes ou un chien de petite taille, mais qui se brise sous le poids de l'élan. Aussi l'animal, blessé aux jambes, est bientôt réduit aux abois, et on le tue facilement. Il n'y a guère d'autres moyens que celui-là, si ce n'est celui de se mettre à l'affût en été près des endroits où il se baigne, dans les rivières et dans les lacs.

1. La peau de mouffette, paraît-il, ne sent rien par un froid intense. Quand le temps se radoucit, elle répand une odeur infecte. Suivant les variations de cette odeur, les chasseurs de ces régions jugent de l'état de l'atmosphère. La glande qui la sécrète est employée par les Indiens comme un remède pour la migraine et pour d'autres maladies.

« C'est un animal des plus prudents, et que le plus habile chasseur n'approche que difficilement. On dit dans le pays qu'un homme peut toute sa vie poursuivre un élan sans réussir à l'apercevoir. L'élan se tient au cœur de la forêt, où on ne le voit que quand on le touche, pour ainsi dire. Son ouïe est si fine que la rupture d'une brindille, ou le craquement d'une feuille morte, suffit pour lui donner l'éveil. Un jour de vent, où les bruits du bois étouffent le son des pas furtifs du chasseur, offre le plus de chance pour l'atteindre.

« D'ailleurs l'élan a adopté un stratagème plein de finesse pour se mettre à l'abri de toute surprise. Lorsqu'il veut se reposer, il marche en cercle et se couche à l'intérieur, mais tout près du commencement de la courbe. Il en résulte que le chasseur qui suit sa piste, passe près de l'endroit où l'élan est couché, et que, tandis qu'il continue à suivre le cercle, l'animal, sans être vu, s'échappe par un côté opposé. »

Cette année cependant, le dégel ayant prématurément commencé, aucune croûte ne se forma sur la neige, et les voyageurs durent à contre-cœur renoncer à la chasse à l'élan.

Ce fut également avec un profond sentiment de tristesse qu'ils virent arriver le moment où ils devaient s'éloigner de leurs quartiers d'hiver. Le 3 avril ils quittèrent la *Belle Prairie* et le 6 ils atteignirent la Saskatchéouane, qu'ils traversèrent sur la glace, et gagnèrent le fort Pitt.

Là ils engagèrent un nouveau serviteur, Louis Battenotti, surnommé l'Assiniboine, parce que durant son enfance il avait été élevé par cette tribu. Cet homme, d'une force athlétique, passait pour le voyageur et le chasseur le plus habile du canton. Il avait une femme et un enfant dont il ne voulait pas se séparer.

Cette considération fit hésiter les voyageurs, qui ne trouvaient pas prudent de se charger de bouches inutiles dans leur périlleux voyage à travers les montagnes, où la nourriture devait être fort difficile à trouver. Ils finirent cependant par

consentir à engager toute la famille ; et cet arrangement, qui au premier abord semblait peu justifiable, devint dans la suite la principale cause du salut de la caravane.

Les voyageurs quittèrent le fort Pitt le 28 avril et prirent la direction du nord, afin d'éviter les nombreuses bandes d'Indiens des plaines qui erraient sur la rive gauche de la Saskatchéouane.

Ils entraient dans une contrée aussi remarquable par son aspect pittoresque que par sa fécondité : un pays de collines onduleuses, de riches vallées, arrosé de lacs et d'eaux courantes, ombragé de bouquets de trembles et de bouleaux, éclairé par de petites prairies.

« Chemin faisant, dit la narration, nous rencontrâmes souvent les marques des travaux du castor à des époques déjà éloignées de nous, lorsque sa race était nombreuse et puissante. Entre autres, dans un endroit, il y avait une longue chaîne de marais qu'avait formés un endiguement construit au travers d'un ruisseau, qui dès lors avait cessé d'exister. Les demeures des castors paraissaient abandonnées depuis plusieurs siècles; ce n'était plus qu'une levée herbeuse sur la terre sèche, et la digue qui les précédait avait la forme d'un remblai solide et recouvert de gazon.

« La rivière du Chien (*Dog river*), petit affluent de la Saskatchéouane, conserve encore un établissement de ces animaux. Le long des rives nous en vîmes des traces fraîches, et même quelques petits arbres venaient d'être coupés récemment. Ces indications, que nous suivîmes en remontant le cours, nous conduisirent à la digue. C'était un barrage formé de troncs et de branches par-dessus lequel l'eau passait doucement pour aller reprendre en aval une course plus rapide. Dans la paisible mare qu'il formait en amont et tout proche de la rive opposée, s'élevait la demeure des castors, construction conique de six ou sept pieds de hauteur et formée de perches et de branches recouvertes d'un plâtrage de boue.

ÉTANGS A CASTORS : HUTTE ET DIGUE CONSTRUITES PAR CES ANIMAUX.

« Cet établissement doit remonter aussi à de bien lointaines années, car nous vîmes des troncs d'arbres que les castors avaient abattus et qui se trouvaient actuellement pourris et couverts de mousse. Il y en avait de grande taille, et l'un d'eux avait plus de 0m,60 de diamètre. Cela nous permit de constater que le castor est bien déchu de la gloire de ses ancêtres : non seulement ses communautés sont moins nombreuses et moins étendues, mais encore ses entreprises ont perdu leur importance.

« Ainsi les arbres coupés récemment étaient petits en comparaison des anciens ; ils semblaient indiquer que plusieurs castors avaient attaqué à la fois le même arbre et que la faiblesse de leur colonie ne leur permettait plus de s'en prendre à un de ces géants que leurs ancêtres n'auraient pas hésité à abattre. Il nous fut impossible de découvrir un seul courant considérable qui eût été intercepté par les travaux des castors de nos jours. Une pareille digue exige des arbres de trop haute futaie et un nombre d'ouvriers trop considérable. Cependant nous rencontrions fréquemment des remblais gazonneux, ouvrage d'âge d'or écoulé, jetés au travers de cours d'eau qui avaient eu trente à quarante mètres de large.

« A un endroit nommé les collines du Serpent (*Snake hills*), nous repassâmes la Saskatchéouane sur un radeau construit par l'Assiniboine. C'était un frêle châssis fait avec du saule vert attaché par des bandes de cuir; le tout couvert d'une peau de bison cousue à petits points et bien graissée à tous les trous. Ce léger canot n'avait que 1m,80 de long sur 0m,60 de large et autant de profondeur. Nous faillîmes sombrer. »

Le 14 mai, les voyageurs arrivèrent au fort d'Edmonton, agréablement situé sur une falaise élevée dominant au nord le cours de la Saskatchéouane septentrionale.

Cet établissement est le plus important du district de la Saskatchéouane ; il possède un moulin à vent, une forge et un

atelier de charpentiers. On y construit et on y répare les bateaux qui font annuellement le voyage de la baie d'Hudson avec retour.

Dans cette localité les voyageurs firent la connaissance d'un certain M. O'B... « C'était, dit la narration, un homme très versé dans la connaissance des études classiques, Irlandais, âgé de quarante à cinquante ans, d'une taille moyenne et d'une constitution robuste. Il avait la figure longue et les traits larges; une bouche en retraite et presque sans dents augmentait la valeur de son nez un peu long. Il portait un long vêtement d'alpaga de forme ecclésiastique et un large chapeau noir qui ne s'accordait guère avec la barbe longue d'une semaine qui recouvrait son menton, ni avec ses culottes de futaine et ses bottines attachées avec de la paille. Il tenait à la main un énorme bâton. Bref, toute sa personne annonçait un singulier mélange de l'homme d'église et du paysan. Il se présenta à nous en nous faisant un petit *speech* flatteur à la fois pour lui-même et pour nous, où il nous apprenait qu'il était petit-fils du célèbre évêque O'B... et qu'il avait pris ses grades à l'université de Cambridge. Il nous pria de l'admettre dans notre compagnie jusqu'à la Colombie britannique. Ce fut le personnage comique de l'expédition. »

Quand on sut que les voyageurs avaient l'intention de traverser les montagnes Rocheuses par la passe Leather, on chercha à les faire renoncer à cet itinéraire. On leur dit que la saison n'était pas encore assez avancée, et que les rivières, enflées par la fonte des neiges, couleraient à pleins bords; que les cours d'eau étaient, pour la plupart, des torrents écumeux remplis de roches, très dangereux à franchir, excepté à l'automne quand les eaux sont basses; que la région des montagnes Rocheuses était inhospitalière, hérissée de rochers, couverte partout de forêts impénétrables; que même, s'ils descendaient le Fraser au lieu d'essayer de gagner le Caribou, ils trouveraient cette rivière pleine de rapides et de tour-

billons, qui souvent avaient été fatals aux canotiers les plus expérimentés.

Ce passage, connu sous les noms divers de col Leather, col de Jasper-House, col du lac Cowdung, col de la Cache de la Tête-Jaune, avait été jadis employé par les voyageurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson comme un *portage*[1] de l'Athabasca au Fraser; mais il se trouvait alors abandonné, à cause des difficultés insurmontables que présentait la navigation de ce dernier fleuve.

En dépit de ces bienveillants conseils, les voyageurs résolurent de s'en tenir à leur premier projet de passer par le col Leather, de suivre autant que possible la route des émigrants; ensuite de se fier à leurs cartes, quelque imparfaites qu'elles fussent, et à la sagacité de leurs gens, pour gagner soit le Caribou, soit le fort Kamloups, au confluent des deux Thompsons.

« L'espoir, dit la narration, d'être retiré des déserts de la Saskatchéouane, si contraires aux études classiques et aux habitudes paisibles, et celui d'être transporté au milieu des hommes plus civilisés qui habitaient la Colombie britannique, rendaient M. O'B... parfaitement insensible aux craintes que devaient inspirer les difficultés de ce long voyage. S'il n'avait cependant aucune appréhension des périls que pouvait présenter un pays inconnu, il ne pouvait supporter l'idée d'avoir pour compagnon de voyage un sauvage comme l'Assiniboine.

« Messieurs, nous dit-il un jour, j'ose croire que vous me saurez gré de vous mettre en mesure d'éviter le plus grand danger. Cet Assiniboine que vous avez pris à votre service est un assassin, un bandit de la pire espèce; il a été excommunié par son curé et tous les métis l'ont mis à l'index. Voulez-vous vous mettre à la discrétion d'un pareil homme ? »

1. On nomme *portage* l'endroit où d'un golfe à l'autre ou d'une rivière à l'autre on porte les embarcations et les bagages, comme l'ont fait, sur notre terre gallo-française, probablement les Phéniciens et certainement les Normands.

« Nous répondîmes que c'était effectivement notre intention.

« Alors, poursuivit-il, c'est au nom de vos familles que je proteste ! »

De son côté l'Assiniboine éprouvait à l'égard de M. O'B... la plus violente répulsion. Il avait appris que c'était un homme aussi embarrassant qu'inutile, et il protesta, à son tour, contre l'adjonction d'un semblable compagnon de voyage.

Sans s'arrêter à ces mutuelles récriminations, les voyageurs continuèrent leurs préparatifs, qui au commencement de juin furent complètement achevés.

Leur bande se composait de sept personnes : Milton et Cheadle M. O' B..., Baptiste Supernat, l'Assiniboine, sa femme et son enfant, plus douze chevaux, dont six de charge. Les approvisionnements consistaient en deux sacs de farine de 20 kilogrammes chacun, de quatre sacs de pemmican, pesant chacun 45 kilogrammes, thé, sel et tabac. Sachant qu'ils ne pourraient se procurer de provisions avant d'avoir atteint un poste quelconque de la Colombie anglaise, c'est-à-dire après un parcours de 1100 à 1200 kilomètres, Milton et Cheadle avaient avec raison préféré à tout la farine et le pemmican. Ils avaient cru que leur voyage ne durerait qu'une cinquantaine de jours ; on verra dans la suite combien leur calcul était erroné.

CHAPITRE V

En route pour les montagnes Rocheuses. — Jasper-House. — Passage de l'Athabasca. — La Cache de la Tête-Jaune. — Le Fraser. — Naufrage sur la rivière du Canot.

Le 3 juin les voyageurs quittèrent Edmonton pleins de courage et d'ardeur, malgré les prévisions des gens du fort, qui considéraient leur expédition comme destinée à une fin désastreuse.

Le surlendemain ils atteignirent le lac Sainte-Anne, jolie pièce d'eau de plusieurs kilomètres de longueur et dont les rives occidentales sont égayées par une église et une cinquantaine de maisons.

Le 11 ils arrivèrent à la Pembina, rivière aux eaux claires, peu profondes, coulant vers le nord-ouest sur un lit de cailloux, entre des berges perpendiculaires d'au moins vingt-quatre mètres de hauteur.

Après avoir passé cette rivière à gué, ils s'engagèrent dans un pays onduleux et parsemé de bois épais. De temps en temps ils traversaient des pistes d'élans ou d'ours noirs. Les pigeons, les perdrix des bois et les perdrix de pin abondaient dans ces parages et ils en tuaient en quantité.

« La perdrix des bois, ou tétras du saule, dit la narration, fréquente les bois épais et les terrains bas, aux deux côtés des montagnes Rocheuses. Si elle est effrayée, elle s'envole dans un arbre et y sert de but. Quand plusieurs tétras sont groupés, ils se laissent abattre l'un après l'autre au lieu de partir. Au

printemps le mâle, pour plaire à la femelle, se livre à l'exercice suivant : il se pose sur une branche, ébouriffe ses plumes, étend sa queue comme un dindon fait la roue, ferme ses paupières et bat le tambour contre ses flancs à l'aide de ses ailes, produisant un bruit fort semblable à celui d'un tonnerre lointain. Dans cette occupation il s'absorbe au point de se laisser approcher assez près pour qu'on puisse lui jeter au col un nœud coulant attaché au bout d'un court bâton.

« Vers le milieu de juin les perdrix étaient entourées par leurs jeunes couvées et nous cessâmes de les tirer. Quand nous en rencontrions, la femelle et quelquefois même le mâle s'élançaient en avant jusqu'à près de deux mètres de nous, les ailes étendues, les plumes hérissées, absolument comme les poules de nos fermes pour défendre leurs poussins. La perdrix de pin est un peu plus grosse que le tétras du saule, plus foncée en couleur, comme un tétras anglais, avec une bande écarlate au-dessus des yeux. On ne la rencontre que dans les *muskegs* ou marais à sapins. Le pigeon est le beau pigeon voyageur, à longue queue, si commun dans les forêts américaines; nous l'avons rencontré dans l'ouest jusqu'aux sources de la Thompson septentrionale.

« Un curieux oiseau, que nous n'avons trouvé qu'entre la Pembina et l'Athabasca et que nous avons appelé *l'hirondelle retentissante*, a attiré notre attention; mais nous n'avons jamais pu nous en procurer un échantillon. Il était à peu près de la taille d'un pigeon, avec des ailes longues et étroites comme celles du martinet. Il s'élançait comme lui çà et là dans les airs, paraissait prendre des mouches, et quand il était à une grande élévation, il tombait comme une flèche, faisant un singulier retentissement, qu'on ne peut bien comparer qu'au bruit grandissant que produit une machine à battre le blé lorsqu'on y met une gerbe de grain. Nous n'avons jamais vu cet oiseau ailleurs en Amérique. »

Quant à M. O' B..., il passait son temps à fortifier l'antipathie

que les engagés de la caravane avaient conçue pour lui. Il refusait de travailler et réclamait leurs services du ton le plus impératif. N'écoutant aucune remontrance, il s'obstinait à rester en arrière et perdait de vue la caravane. Alors, sans essayer de retrouver son chemin, il s'arrêtait et poussait des cris de paon.

La première fois la caravane s'arrêta, et l'un des engagés rebroussa chemin. Il trouva M. O' B... assis sur un arbre renversé et hurlant de toute la puissance de ses poumons. Désormais personne ne voulut aller à sa recherche, charge ennuyeuse qui incomba à Milton et à Cheadle.

M. O' B... était doué de la plus incurable timidité. Ses frayeurs, sans cesse renaissantes, lui rendaient la vie insupportable. Ce supplice personnel retombait sur tous ses compagnons de voyage.

Le nombre de ses objets de terreur pouvait s'appeler *légion*; mais ce qu'il redoutait le plus c'était l'ours gris[1]. Il n'en avait jamais vu; mais chaque jour il s'attendait à en rencontrer un qui devait le faire périr d'une façon aussi inattendue qu'épouvantable. En marchant à travers la forêt, le bruissement de chaque feuille, le craquement de chaque tronc, était pour son esprit troublé l'indice de l'approche de l'ennemi.

L'Assiniboine voulut profiter de sa faiblesse pour le guérir, une fois pour toutes, de la manie de rester en arrière. Il l'attendit, caché derrière les arbres, et quand M. O' B... passa, il poussa un hurlement si horrible que le malheureux, prenant ses jambes à son cou, vint chercher près des autres une protection qu'il n'abandonna plus pendant plusieurs jours.

« Un soir, dit la relation, nous étions assis près du feu du bivac. Un mouvement dans les broussailles attira nos regards; nous crûmes voir se remuer un objet sombre et informe qui, à la lueur obscure et vacillante du feu, avait bien l'appa-

1. *Grizly bear*, nommé aussi *ours terrible* ou *féroce*. Cet animal, qui habite toutes les grandes forêts des États-Unis, est aussi redoutable par son courage que par sa prodigieuse force musculaire.

rence d'un ours. M. O' B... s'élança vers nous dans la terreur la plus honteuse; mais cet objet, entrant dans la lumière, nous fit voir des pieds chaussés de mocassins (souliers indiens). C'était le jeune Assiniboine qui, enveloppé d'une peau de bison, s'était mis à quatre pattes pour faire peur au *vieux*. »

Quelques jours après les voyageurs arrivèrent au Mac Leod, belle rivière de 150 mètres de large qui, comme la Pembina, roule ses eaux claires et peu profondes sur un lit de roc et de cailloux.

La chaleur était accablante; les moustiques et une espèce de taons que les métis nomment *bouledogues* foisonnaient. Les voyageurs allumèrent un grand feu, dans le but de garantir leurs chevaux affolés de la morsure de ces parasites, puis un autre plus petit pour leur usage particulier.

« Nous étions tranquillement assis à l'entour, dit la narration, occupés à faire cuire notre pemmican. M. O' B... avait retiré ses bottes et prenait un grand plaisir à fumer sa pipe. Tout à coup l'autre feu se mit à pétiller et à ronfler plus fort. Nous regardâmes, et nous fûmes frappés d'effroi en voyant que plusieurs des arbres qui entouraient notre clairière s'étaient enflammés. Il est probable que les chevaux, en se poussant mutuellement, pour se mettre au plus épais de la fumée, avaient d'un coup de pied envoyé quelque tison parmi les sapins. Ceux-ci, bien que verts, brûlent avec plus d'intensité que le bois le plus sec.

« C'était un moment critique. Cheadle saisit la hache et abattit arbre sur arbre pour isoler des autres ceux qui avaient pris feu. Milton s'épuisait en courses pour apporter des seaux d'eau qu'il allait prendre dans une mare heureusement à proximité, et pour en inonder la mousse épaisse et sèche qui communiquait rapidement le feu à la surface du sol.

« Déjà cependant nous nous trouvions presque environnés par les arbres incendiés; les flammes étincelaient et filaient de branche en branche, d'arbre en arbre, de la façon la plus

épouvantable. Elles pétillaient et criaient. Elles dévoraient avidement la résine des troncs. Elles éclataient et sifflaient. Les feuilles inflammables des branches largement développées les attiraient.

« La peur rendait nos chevaux indociles. Plusieurs, en dépit des flammes, s'élançaient dans l'épaisseur de la forêt qui les environnait, et l'un d'eux, brûlé aux jambes, se jetait par terre et se roulait de douleur au plus fort du brasier. Jetant la hache et le seau, nous nous mîmes à le tirer par la tête et par la queue, mais en vain ; alors nous le battîmes férocement à la tête ; il fit un saut et s'élança dans le bois. Mais le retard causé par cet incident fut près de nous devenir fatal. Le feu avait rapidement pris avantage ; l'air devenait brûlant, la fumée étouffante ; les flammes rugissaient avec fureur : un instant nous nous demandâmes s'il ne valait pas mieux laisser tout là et nous réfugier dans la rivière.

« Cependant le courage nous revint ; nous reprîmes la hache et le seau, et à mesure que nous abattions des arbres et que nous éteignions des espaces de mousse, nous recommencions à espérer.

« Au milieu de ces frénétiques efforts, l'idée nous vint que notre ami M. O' B... ne nous avait encore donné aucune assistance. Regardant autour de nous, nous le vîmes assis où nous l'avions laissé, tiraillant faiblement une botte qu'il avait l'air d'avoir la plus grande difficulté à mettre. Nous lui criâmes de venir, au nom de Dieu, nous aider, s'il ne voulait pas que nous mourussions tous dans les flammes. Il répondit d'une manière assez indécise qu'il allait arriver tout de suite, dès qu'il aurait mis ses bottes. Enfin, excité par nos représentations, par la réflexion qu'il brûlerait aussi facilement avec ses bottes que déchaussé, il accourut tremblant, hors de lui, nous apportant une assistance aussi tardive que peu utile, sous la forme de 25 centilitres d'eau qu'il puisait dans sa petite bouilloire d'étain. Néanmoins, peu à peu, nous réus-

INCENDIE DANS LA FORÊT.

sissions à couper le feu, qui continuait à faire rage loin de nous. Quand nous rassemblâmes nos chevaux, nous vîmes que celui-là même qui nous avait causé tant d'inquiétude n'était pas trop maltraité, bien que roussi par tout le corps et sérieusement brûlé aux jambes. »

Deux jours après les voyageurs arrivaient aux rives de l'Athabasca. Cette rivière, bordée de coteaux boisés de 60 mètres d'élévation, coule dans une vallée plus profonde et plus large que celle du Mac Leod. Elle remplissait alors jusqu'aux bords son lit d'une largeur de 200 mètres; ses eaux se précipitaient en grosses vagues par-dessus les rochers dont le lit est semé et entraînaient des pierres de 1m,50 à 1m,80 de diamètre, qu'elles faisaient sautiller et tournoyer comme des pailles qui descendent un ruisseau.

Enfin la caravane quittait la région des bois et des plaines où elle avait erré si longtemps et abordait les premiers contreforts de la chaîne. Elle s'engagea dans un chemin bien frayé, montant brusquement, s'élevant de plus en plus, longeant des saillies rocheuses ou escaladant des pentes abruptes, vertes et glissantes. Elle atteignit ainsi les limites de la végétation, et ne se trouva plus séparée que par un précipice des hauteurs où régnaient les neiges perpétuelles.

« Bientôt, dit la narration, nous eûmes en plein l'aspect des montagnes Rocheuses, que nous n'avions fait qu'entrevoir depuis que nous avions commencé notre montée. C'était un paysage admirable. De toutes parts des pics aux formes les plus étranges s'élançaient dans les airs. A l'ouest la Roche du Prêtre, pyramide de glace, s'élevait éclatante au-dessus d'une sombre montagne recouverte de sapins; à l'est la remarquable Roche à Miette; en face et derrière des montagnes coniques, crénelées, hérissées; à des centaines de pieds au-dessous de nous courait la tortueuse Athabasca. Sortant du cœur des montagnes à travers une gorge resserrée, elle pénètre dans

GORGE ET LAC DU HAUT ATHABASCA.

une assez large vallée où elle s'étale en un lac de trois à quatre milles de long, puis elle se rétrécit de nouveau et se divise en plusieurs bras qui enveloppent des îles boisées; après quoi elle se développe encore dans un second lac plus petit que le premier.

« C'est là, entre ces deux lacs, sur la rive gauche de l'Athabasca, que gisait au fond de la vallée, comme une tache, le petit bâtiment de bois que nous avions si longtemps désiré d'atteindre. Avec quelle joie nous l'aperçûmes! Il était là, sous nos yeux! Jusqu'alors nous avions pu nous demander si, au lieu de la route de Jasper-House, nous ne suivions pas en effet un sentier tracé dans les montagnes par les chasseurs. »

Si les voyageurs ne s'étaient pas égarés, ils le devaient uniquement à l'Assiniboine, qui, avec son flair de chercheur de sentiers, les avait continuellement maintenus dans le bon chemin. Ils descendirent dans la vallée par un chemin semblable à celui par lequel ils avaient gravi la montagne, et arrivèrent à Jasper-House. C'était le 30 juin.

Ce fort, petit bâtiment propre et blanchi, entouré d'une basse palissade, situé au milieu d'un vrai parterre de fleurs sauvages, était complètement inhabité. Mais comme la voie semblait aboutir en cet endroit, les voyageurs résolurent de traverser la rivière, et dans ce but s'occupèrent de couper des arbres pour en construire un radeau.

Ce radeau fut bientôt prêt; mais un métis qui vint visiter le campement, conseilla aux voyageurs de traverser l'Athabasca à quelques kilomètres plus haut, en amont du lac.

Il fallut pour gagner ce point passer plusieurs courants, ou très probablement plusieurs bouches d'une même rivière qui, très enflée et très rapide, venait se jeter dans l'Athabasca de la direction du sud.

Ces divers cours d'eau furent franchis à cheval avec beaucoup de peine et sur les pas du guide. Seul M. O' B..., qui avait pris de l'équitation un dégoût invincible depuis

que son cheval s'était couché sous lui en traversant la montagne, s'obstina à traverser à pied et faillit se noyer.

On campa dans une plaine sablonneuse richement couverte de fleurs, près d'un lac clair et peu profond communiquant par une étroite issue avec le lac supérieur de l'Athabasca.

A peine installés, les voyageurs reçurent la visite de deux Indiens Chouchouaps.

« Ces indigènes, dit la narration, essayèrent de percer de leurs dards des poissons blancs à la lumière d'une torche. Ils en prirent quelques-uns et nous les vendirent volontiers pour un peu de munitions et de tabac. Maigres, décharnés, de moyenne taille, ils étaient moins robustes que les Indiens que nous avions rencontrés auparavant. Leurs traits plus délicats étaient bien dessinés et avaient une expression plus douce, mais aussi intelligente que ceux des autres. Ils ne portaient qu'une chemise et une robe de peaux de marmotte; leurs jambes et leurs pieds étaient nus et ils n'avaient pour coiffure que leur longue chevelure noire.

« Ces Chouchouaps des montagnes Rocheuses habitent le pays entre Jasper-House et la Cache de la Tête-Jaune, sur le versant occidental. Ils appartiennent à la grande nation Chouchouap, qui habite les environs du lac Chouchouap entre les deux bras des sources de la Miette. L'endroit, fort pittoresque, n'était qu'une plaine couverte de fleurs et qu'entouraient les montagnes Rocheuses déployées dans toute leur grandeur. »

Cinq jours après avoir quitté Jasper-House, les voyageurs rencontrèrent un ruisseau coulant vers l'ouest. Sans s'en apercevoir, ils avaient passé la ligne de séparation des eaux et étaient entrés dans le versant de l'océan Pacifique.

Le 10 juillet ils atteignirent le Fraser, qui descendait du sud-ouest par une gorge étroite et, à quelques kilomètres plus loin, se déployait pour former le lac de l'Elan.

Ce lac est une belle pièce d'eau d'environ 24 kilomètres de longueur sur 4800 mètres à sa plus grande largeur. Sur ses

bords se brisent avec tapage des ruisseaux sans nombre, formant une série de cascades auxquelles les voyageurs donnèrent le nom de chutes Rockingham.

En descendant le versant occidental par une pente rapide, mais nulle part escarpée, les voyageurs s'aperçurent qu'ils entraient dans le bassin du Pacifique par la modification successive de la végétation; ils commençaient à voir le cèdre et le pin argenté, et la futaie se faisait de plus en plus élevée.

Le 13 ils arrivèrent à un chemin passant sur une corniche, le long d'une haute falaise composée de schiste tombant en poussière. Le sentier, qui n'avait que quelques centimètres de largeur et où les chevaux trouvaient à peine place pour leurs sabots, était tellement dangereux qu'il fut nommé Pont de Mahomet[1].

Le lendemain on atteignit la Grande Fourche du Fraser. C'est là qu'une branche considérable, venant du nord ou du nord-ouest, se réunit par cinq bouches différentes au courant principal du Fraser que la caravane avait suivi jusque-là. Ce confluent était d'abord connu sous la désignation de Cache de la Tête-Jaune, parce que c'était dans cet endroit qu'un trappeur indigène, surnommé la Tête-Jaune, avait établi la cache où il emmagasinait les fourrures prises par lui sur le versant occidental de la chaîne.

« Le paysage est magnifique, dit la narration, et d'une grandeur qui défie toute description. Au fond d'une gorge étroite et rocheuse, dont les flancs étaient revêtus de sombres sapins et plus haut d'arbustes au feuillage d'un vert clair, filait comme une flèche le Fraser impétueux. De toutes parts, les sommets neigeux des puissantes montagnes couronnaient le ravin, et, immédiatement derrière nous, géant parmi les géants, s'élevait le Pic Robinson. Ce mont superbe, de forme

1. Pour les musulmans, le pont de Mahomet est un passage jeté sur l'abîme, d'une étroitesse extrême et qu'il faut franchir pour gagner le paradis.

conique, est hérissé de rochers couverts de glaciers. Quand nous l'aperçûmes pour la première fois, sa cime était coiffée de vapeurs; tout à coup les vapeurs s'écartèrent, ne laissant qu'un collier de nuées légères au-dessus duquel le pic projetait sa tête de glace, étincelante aux rayons du soleil levant et noyée dans le ciel bleu, où elle pénétrait à la hauteur d'environ 4600 mètres. »

Après le passage de la Cache, les difficultés de la route se multiplièrent : torrents profonds à traverser, abatis à franchir à chaque dizaine de mètres, vallée couverte par l'inondation.

« Le 15, dit la narration, nous fîmes une perte irréparable.

« Nous avions pris en main les chevaux qui portaient la farine et le pemmican, afin d'empêcher qu'en se jetant, comme la veille, dans l'eau profonde ils n'endommageassent et même ne nous fissent perdre nos approvisionnements. Deux des autres qui n'étaient pas tenus, Bucéphale et celui que nous avions trop justement surnommé Giscouékarn ou le *fou*, perdirent la rive, tombèrent dans le courant et furent emportés en un instant. Bientôt ils étaient hors de vue.

« L'Iroquois et le jeune Assiniboine s'élancèrent à leur poursuite, tandis que nous marchions avec le reste des chevaux. Environ 800 mètres plus bas, nous revîmes nos animaux qui avaient pris pied sur un haut-fond au milieu du torrent.

« Comme nous arrivions alors dans un de ces rares jardins que la nature a pris soin d'embellir de fleurs et d'enrichir de fraises au cœur des montagnes, nous y fîmes notre bivac. Nous étions en pleine vue des deux bêtes qui se tenaient dans le fleuve et nous espérions qu'elles seraient tentées de rejoindre leurs compagnons sur le rivage. Bucéphale, en effet, après avoir henni, se mit à nager vers nous; mais Giscouékarn le fou, au lieu de prendre la bonne direction, s'étant

lancé au milieu du torrent, Bucéphale, après un moment d'hésitation, se détourna et le suivit dans le courant, dont la force était irrésistible. Tous deux s'en allaient à la dérive bien plus rapidement que nous ne pouvions marcher ; nous ne voyions plus au loin que leur bagage, sautant comme des bouchons dans le bouillonnement des eaux.

« L'Assiniboine courait en avant ; il nous laissa bientôt tous loin derrière lui, car il avait une merveilleuse adresse pour surmonter les obstacles. Nous ne comprenions rien à l'étonnante agilité avec laquelle il se glissait au milieu des troncs les plus rapprochés ou dépassait les barricades d'arbres renversés. Aucun obstacle ne semblait arrêter sa course. Quant à nous, empêchés de toute façon, nous ne parvenions que de loin en loin à revoir nos chevaux comme des taches sur la surface du torrent. Environ trois kilomètres plus bas, un autre haut-fond leur permit encore de prendre pied et donna le temps à l'Assiniboine de les rejoindre. Cependant le torrent avait une telle force, qu'il ne tarda pas à les entraîner de nouveau.

« Mais Bucéphale, qui avait vu l'Assiniboine, tourna de son côté. L'endroit formait un épouvantable rapide où les eaux se précipitaient en faisant d'énormes bouillons sur les grosses pierres qui obstruaient leur course. A l'instant où Bucéphale passait non loin du rivage, l'Assiniboine, sautant dans l'eau, jeta ses bras au col de l'animal, qui hennit de plaisir en voyant son libérateur venir à son aide ; et tous deux, l'un supportant l'autre, finirent par gagner le bord. Le succès de l'Assiniboine nous sembla miraculeux, et nous eûmes soin de récompenser amplement l'intrépidité qu'il avait déployée en cette circonstance.

« Giscouékarn fut perdu, emporté par le courant : nous n'entendîmes jamais plus parler de lui. C'était un véritable désastre. Il ne nous restait plus ni thé, ni sel, ni tabac ; car notre provision entière de ces délicatesses avait été emportée

par ce cheval. Nous n'avions plus, en fait de munitions, d'allumettes et de vêtements que ce que nous portions sur nous. Papiers, lettres de crédit, objets de valeur, instruments et montres, l'herbier de Cheadle, la robe de buffle et la couverture de Milton, tout cela de conserve s'était mis à descendre vers l'océan Pacifique. Et pourtant, dans notre infortune, nous trouvions encore quelques motifs de consolation; nous n'avions rien perdu des objets absolument nécessaires à notre existence : notre farine et notre pemmican nous restaient; grâce à Bucéphale et à l'Assiniboine, nous avions sauvé notre journal, sans lequel le présent ouvrage n'aurait jamais pu être publié.

« M. O'B... avait aussi perdu ses lettres de recommandation, sa bouilloire d'étain et une paire de lunettes. »

Le 18, les voyageurs traversèrent le Fraser sur des canots d'écorce fabriqués par les Indiens Chouchouaps.

Quand on regarde du côté de l'ouest, la perspective que l'on a de la Cache est une des plus merveilleuses qui existe au monde.

Aussi loin que l'œil peut atteindre, au nord, au sud, à l'ouest, les montagnes se dressent les unes sur les autres; couvertes de neige pour la plupart, elles ne sont séparées que par des vallons très étroits et elles semblent s'étendre jusqu'au Pacifique.

Les voyageurs venaient de traverser la chaîne principale; ils étaient certainement dans la Colombie britannique, et cependant, à leur grande surprise, ils se trouvaient encore au milieu des montagnes Rocheuses. C'est que cette chaîne, qui, vue des prairies orientales, semble s'élever comme une montagne, se prolonge en réalité, du côté de l'ouest, jusqu'à la mer.

Le pâturage étant bon pour les chevaux, les voyageurs se décidèrent à rester dans cette localité une journée. Ils l'employèrent à faire sécher leurs approvisionnements et à re-

cueillir tous les renseignements nécessaires à la suite de leur voyage que pourraient leur donner les Chouchouaps.

Les Indiens leur apportèrent des espèces de poires sauvages, sorbes ou cormes, qu'ils échangèrent contre du fil et des aiguilles. Ce fruit vient sur un arbre qui a de 60 à 90 centimètres de hauteur et dont les feuilles ressemblent à celles du poirier. Les fruits qu'il porte ont à peu près la grosseur du cassis et la forme d'une poire; le goût en est exquis. Ils sont fort recherchés des deux côtés des montagnes par les Indiens, qui les font sécher comme conserve d'hiver.

La caravane prit la route du Caribou; elle traversa un petit affluent du Fraser, longea les rives d'un petit lac, franchit sans s'en apercevoir la ceinture séparant le bassin du Fraser de celui de la Columbia, et arriva à la rivière du Canot, affluent de la Columbia et coulant dans la direction du sud-est. Ce cours d'eau s'est creusé dans le sol sablonneux un canal profond. Les eaux enflées doublaient la force du courant; les bords étaient embarrassés de bois flotté et d'arbres surplombants.

Il fallut remonter un peu la rivière pour trouver une place où l'on pourrait la passer en canot.

« Après avoir fait traverser les chevaux, dit la narration, nous commençâmes à abattre du bois, pour faire le radeau. Quand il fut prêt, on se prépara au passage; mais le courant était si violent, qu'à peine à bord et avant que nous eussions pu nous servir convenablement de nos perches, le radeau était emporté. Enlevés dans un rapide furieux, nous le passâmes comme une flèche et nous nous vîmes lancés contre un gros sapin à travers les branches inférieures duquel l'eau entrait en bouillonnant comme sous la roue d'un moulin. « A terre ! à terre avec la ligne ! » s'écria l'Assiniboine, et au moment où nous passions près du bord, faisant dans l'eau un saut désespéré, il saisit les arbustes, escalada la rive et enroula sa corde autour d'un arbre.

« Au même instant Cheadle sautait de son côté et avec sa corde en faisait autant. Malheureusement ces cordages, pourris par l'humidité, se brisèrent comme du fil, et le radeau, entraîné sous le sapin, disparut dans l'eau. Milton et la femme furent enlevés par les branches comme des mouches. Quant à M. O'B..., par un hasard inexplicable il réussit à s'accrocher au radeau, et nous le vîmes plus bas reparaître avec lui à la surface de l'eau, assis, en silence, immobile.

« L'Assiniboine et son fils, qui avait en même temps que son père sauté à bord, s'élancèrent à la poursuite du radeau. Cheadle allait les suivre, avec la notion confuse que tout le monde excepté lui était noyé, lorsqu'il entendit un cri partant du sapin couché sur l'eau. Il jeta les yeux dans cette direction et aperçut Milton qui se tenait accroché aux branches, le corps passé sous le tronc et la tête tour à tour couverte ou découverte par l'eau. La femme se trouvait un peu plus loin dans une position semblable. Tous les deux étaient dans l'imminent danger d'être entraînés à chaque minute. Cheadle leur cria de tenir ferme, au nom de Dieu, et, se glissant le long de l'arbre, il parvint à saisir Milton, qui était le plus près de lui.

« Ensuite nous nous avançâmes tous deux avec précaution au secours de la femme, qui heureusement fut sauvée. Le radeau fut bientôt arrêté aussi par un arbre penché, et M. O'B... s'élança sur la terre.

« Nous nous occupâmes alors à sécher nos effets et à constater nos nouvelles pertes. Les paquets qui contenaient tout ce que possédait l'Assiniboine et sa famille avaient disparu; mais la fortune nous avait conservé nos fusils, nos poires à poudre et le peu de provisions que nous avions encore.

« Quand nous en vînmes à causer de cette aventure, M. O'B... nous assura qu'il n'avait pas le plus léger souvenir de ce qui était arrivé depuis l'instant où le radeau avait passé sous l'arbre jusqu'à celui où il s'était trouvé à terre. Tirant

Cheadle à part, il lui demanda de lui rendre le plus important des services en décidant Milton à s'éloigner de quelques kilomètres.

« Vous le savez, docteur, disait-il, je suis assez nerveux. Aujourd'hui j'ai supporté un terrible choc; un bien terrible choc, *mihi frigidus horror membra quatit*[1]. Le souvenir seul m'en fait mourir de peur. Ah! docteur, docteur, vous ne pouvez vous imaginer tout ce que j'ai souffert. Le bruit de cette eau terrible retentit encore à mes oreilles. Dites : y aura-t-il encore des rivières à passer? Je vous en supplie, éloignons-nous de quelques kilomètres. Milord est un bon garçon. Il consentira certainement à me mettre hors de la portée de cet horrible fracas. *Heu me miserum! iterum, iterumque strepitum fluminis audio*[2].

« Ces supplications nous touchèrent. A trois ou quatre kilomètres de ce lieu néfaste, nous trouvâmes pour nos chevaux un bon pâturage et nous campâmes pour la nuit. »

1. Une froide horreur fait tressaillir mes membres.

2. Hélas! Quel malheur est le mien! Toujours, j'entends toujours le grondement de la rivière.

CHAPITRE VI

Vallée de la Thompson. — Mont Milton. — Traversée de la forêt vierge. — Passages difficiles. — Découverte d'un squelette. — Sortie de la forêt. — Kamloups. — Yale. — Le Caribou. — Retour en Europe.

Le surlendemain les voyageurs franchissaient la ligne de faîte du bassin de la Thompson et descendaient le revers occidental des montagnes Rocheuses. Le fond du ravin était occupé par un petit lac nommé Albréda. Devant eux s'élevait une montagne magnifique couverte de glaciers et qui semblait bloquer la vallée. Elle reçut de Cheadle le nom de mont Milton. Le chemin pénétrait ensuite dans une forêt de sapins où la futaie prenait des dimensions énormes.

Le sixième jour après leur départ de la Cache, la caravane arriva sur les bords d'une grande rivière venant du nord-ouest et qui sur ce point se joignait au cours d'eau suivi jusque-là. Cette rivière, d'une soixantaine de mètres de largeur, roulait à pleins bords de l'eau fondue des glaciers.

On construisit un radeau, et la traversée se fit sans accident, sauf qu'en approchant de la rive, M. O'B..., dans sa hâte de se trouver à terre en sûreté, sauta dans un bas-fond où il barbota quelques instants et d'où le retira l'Assiniboine.

En cherchant le chemin, les voyageurs s'aperçurent qu'ils avaient abordé sur une petite île et non sur le bord occidental de la rivière, comme ils le supposaient. Ils traversèrent l'autre bras sur un pont naturel formé par l'accumulation, sur un

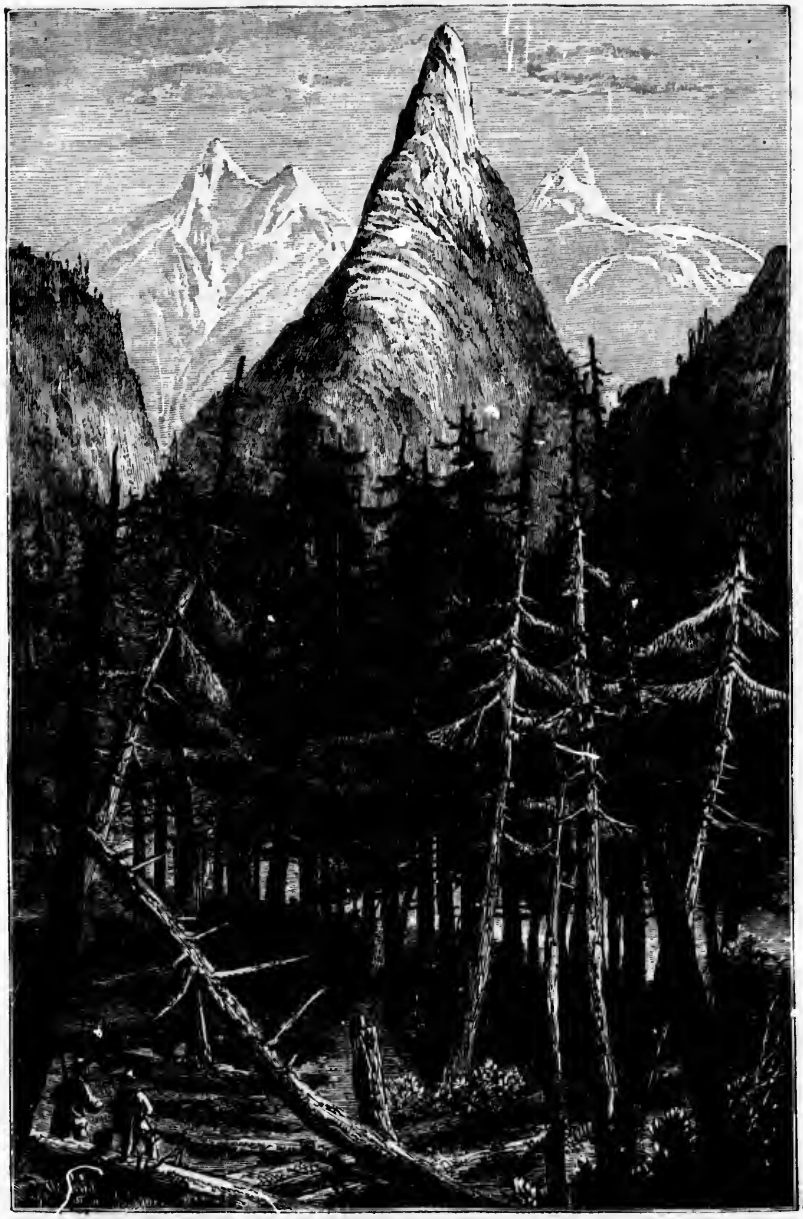
banc de sable, des troncs emportés par les inondations, et qui avait au moins 40 mètres de long.

« Ce fut un rude travail, dit la relation, que de passer nos bagages à dos. Les troncs, empilés irrégulièrement, rendaient notre marche glissante et difficile, et le courant pénétrait ce barrage avec tant de violence que le mouvement et le fracas étourdissant des eaux nous faisaient tourner la tête. Quand nous eûmes franchi ce pont, il nous fallut escalader aussi bien que possible avec nos fardeaux une rive perpendiculaire, ou peu s'en faut, à travers des tas d'arbres tombés, avant d'atteindre la trace que nous cherchions. Le bagage une fois transporté, nous nous occupâmes de conduire les chevaux dans la rivière au-dessous de la digue. Ils nagèrent jusqu'à un haut-fond situé vers le centre et là s'arrêtèrent. La chaleur était accablante; ils prenaient plaisir à rester dans l'eau fraîche et à se trouver à peu près débarrassés des taons et des moustiques. Plus d'une heure s'écoula avant que nous pussions les en faire sortir. Nous leur lancions des volées de bâtons et de pierres. Nous nous adressions tantôt à Bucéphale, à Grand-Rouge, à Petit-Rouge, tantôt à la Grise, au Sauvage, au Petit-Noir; nos attaques et nos cris ne réussirent qu'après plus d'une heure.

« Le reste de la journée eut bien d'autres mécomptes et d'autres difficultés. Il fallut couper une autre route à travers les arbres sur des coteaux fort raides.

« Dans l'après-midi du second jour depuis notre départ de l'île, nous arrivâmes à deux bivacs semés de bâts, de selles et de harnais. De toutes parts on voyait de grands cèdres coupés; à côté, des morceaux de fragments et d'éclats prouvaient qu'on y avait fait des radeaux et des canots. Sur un arbre était inscrit que ce camp des émigrants s'appelait le *camp de la Tuerie*. Nous cherchâmes dans toutes les directions, mais sans trouver aucune trace de chemin.

« Nous ne pouvions pas nous y tromper; la vérité se révé-



VALLÉE DE LA THOMPSON ET MONT MILTON.

lait d'une façon trop grave : la bande des émigrants avait ici désespéré de couper son chemin à travers des forêts si épaisses et si encombrées; elle avait abandonné les chevaux, tué les bœufs pour s'en faire des provisions et construit de grands radeaux pour descendre la rivière jusqu'à Kamloups.

« Notre position n'était pas encourageante. Nos seules provisions consistaient à peu près en 5 kilogr. de pemmican et autant de farine, c'est-à-dire moins qu'il n'en fallait pour nourrir six personnes durant trois jours. Le gibier ne se montrait guère, et il nous restait peu de poudre. Nos vêtements étaient réduits en haillons : nos mocassins ne tenaient qu'à grand renfort de toile d'emballage. Les chevaux étaient affaiblis faute d'une nourriture suffisante. Enfin nous n'avions à notre disposition qu'une hachette indienne pour tailler notre route à travers la forêt, et nous ignorions quelles seraient la longueur et la difficulté du chemin qu'il nous restait à faire. D'autre part c'eût été courir à une perte certaine que de vouloir voyager en radeau sur une rivière débordée, rocheuse et rapide comme l'était la Thompson. »

Après mûre délibération il fut décidé que l'Assiniboine irait reconnaître le pays et qu'ensuite on essayerait, s'il le croyait possible, de s'ouvrir un chemin à travers la forêt. Le guide revint le soir chargé d'un petit ours noir qu'on sempressa de dépouiller et de dépecer. C'était la première viande fraîche que les voyageurs se procuraient depuis Jasper-House, et ils en firent un repas délicieux, quoiqu'ils n'eussent ni sel pour l'assaisonner, ni thé pour l'arroser. Leur provision de tabac était également épuisée, et ils en étaient réduits à fumer de l'écorce de saule.

Le 31 juillet ils quittaient le camp de la Tuerie et se plongeaient dans la forêt sans route. Il faut avoir vu une forêt vierge, où des arbres gigantesques ont grandi et sont tombés sans avoir été frappés de la hache durant des siècles, pour se faire une idée de ces amas de futaies impénétrables. Les sa-

pins et les thuyas atteignent toutes les dimensions : les patriarches, de 90 mètres de haut, élèvent leurs cimes dans une solitude aérienne majestueuse; les jeunes se réunissent à leurs pieds en groupes épais, luttant pour prendre la place de quelque géant abattu. Les arbres morts gisent empilés çà et là, formant des barrières qui souvent sont hautes de 1m,80 à 2m,40 en tous les sens. Des troncs de cèdres énormes, tombant en pourriture et changés en tas de mousse, sont à demi enterrés dans le sol, sur lequel d'autres arbres aussi puissants se sont récemment couchés; des arbres encore verts et vivants, qu'ont renversés de récents ouragans, bloquent la vue par la muraille de terre que retiennent leurs racines entrelacées; troncs vivants, troncs morts, troncs pourris, troncs desséchés et sans écorce, troncs humides et verts de mousse, troncs ébranchés et troncs branchus; renversés, couchés, horizontaux, penchés dans tous les angles; futaie de toute croissance, dans tous les âges de la vie et de la décomposition, dans toutes les situations possibles, emmêlée suivant toutes les combinaisons imaginables. Si le terrain est marécageux, il est plein de cornouillers. Ailleurs c'est des fourrés d'aralies, des lianes traçantes et grimpantes, entortillées, aux feuilles larges comme celles de la rhubarbe montant trop souvent aussi haut que les épaules. La tige et les feuilles sont couvertes de fortes épines qui percent les vêtements quand on essaye de se frayer un chemin à travers leurs masses entremêlées, et rendent écarlates les jambes et les mains des pionniers par l'inflammation que produisent des myriades de piqûres.

On comprend combien il fallut aux voyageurs de travail persévérant pour se frayer une route à travers cet inextricable fourré.

Le 1er août ils arrivèrent en face d'une belle montagne de neige qui semblait fermer la vallée et à laquelle Milton, pour rendre la politesse précédemment reçue, donna le nom de

Cheadle. Sur la droite se trouvait une montagne neigeuse que l'on appela mont Saint-Jean.

Le surlendemain la marche de la caravane fut arrêtée par un torrent venant du nord-ouest.

« Nous montâmes à cheval pour le traverser, dit la narration, excepté M. O' B..., qui n'avait jamais pu se réconcilier avec l'équitation depuis ses accidents dans le Fraser. Que fallait-il faire? M. O' B... s'obstinait à ne pas se hasarder sur le dos d'un cheval, et le courant avait trop de rapidité et de profondeur pour qu'on pût avec sécurité le passer à gué. Quand nous eûmes discuté quelque temps fort inutilement avec lui, nous poussâmes nos chevaux dans l'eau, que l'Assiniboine et sa famille avaient déjà traversée; mais le cheval de Cheadle n'était pas à un mètre du rivage, lorsque M. O' B..., s'élançant comme un fou après lui, prit le parti de saisir à deux mains la queue flottante de Bucéphale. C'est ainsi qu'il fut triomphalement remorqué jusqu'à l'autre rive. Ce grand succès lui ôta pour l'avenir les inquiétudes que lui inspirait le passage des cours d'eau. »

Le 7 août les voyageurs mangèrent leur dernier morceau de pemmican; il ne leur restait plus pour nourriture que 125 grammes de farine, et ils avaient encore à parcourir 1 600 kilomètres avant d'arriver au fort! Comment vivre désormais?

Le lendemain de bon matin l'Assiniboine se mit en chasse; Cheadle, accompagné du jeune garçon, se dirigea vers un petit lac pour essayer d'abattre quelques oies sauvages; Milton fit une récolte de baies d'airelle. Quant à M. O' B..., il lisait!

Dans l'après-midi Cheadle revint les mains vides; peu après parut l'Assiniboine, qui, jetant à terre une martre qu'il avait tuée, s'écria tristement : « J'ai trouvé rien que cela et un homme, un mort. »

« Il nous indiqua, dit la narration, l'endroit où nous pour-

rions voir ce cadavre. Ce n'était qu'à quelques centaines de mètres du camp, et nous partîmes avec son fils pour contempler ce spectacle de sinistre augure.

« Après l'avoir longtemps cherché, nous le découvrîmes au pied d'un grand sapin. Le cadavre était assis, les jambes croisées, les bras autour des genoux et les mains dirigées vers les cendres d'un misérable foyer composé de petits bâtons. Il n'avait pas de tête. Les vertèbres cervicales se projetaient dénudées et sèches; la peau, brune et ratatinée, s'étendait comme du parchemin collé sur un squelette osseux, au point que les côtes étaient distinctement proéminentes; la cavité de la poitrine et de l'abdomen était remplie de dépouilles de chrysalides; les bras et les jambes ressemblaient à ceux d'une momie. Les vêtements, composés d'une chemise et de jambières de laine accompagnées d'une couverture usée, pendaient encore sur ce cadavre desséché.

« Auprès du corps était une hachette, un sac à feu, une grande marmite d'étain et deux paniers d'écorce de bouleau. Le sac contenait une pierre à feu, un briquet d'acier, de l'amadou, un vieux couteau et une seule charge de plomb soigneusement enveloppée dans un chiffon. Une ligne à pêcher tordue avec l'écorce du cèdre, inachevée encore, et deux curieux hameçons faits d'un petit morceau de bois et d'un fil de métal pointu, étaient serrés dans un des paniers; l'autre contenait quelques oignons sauvages encore verts et poussant des rejetons.

« A côté du squelette, un amas d'os brisés, fragments d'une tête de cheval, racontaient clairement ce qui s'était passé. Ils étaient cassés en tout petits morceaux. Le malheureux homme, mourant de faim, avait prolongé sa vie, autant qu'il avait pu, en suçant toutes les parcelles de nourriture qui se trouvaient dans les fragments brisés. Selon les apparences, c'était un Chouchouap des montagnes Rocheuses qui, comme nous, avait essayé d'aller à Kamloups. Il avait évidemment

voulu essayer de trouver quelque nourriture en pêchant; mais, avant d'avoir terminé son appareil, la faiblesse ou la maladie l'avait dompté; il s'était allumé un petit feu, s'était accroupi auprès, et était mort là.

« Mais qu'était devenue sa tête? Nous la cherchâmes avec soin en tous sens, inutilement. Si elle était tombée d'elle-même, nous aurions dû la trouver à ses côtés; si un animal avait osé l'enlever, il serait revenu attaquer le corps. Mais elle n'avait pas pu être enlevée de force, comme en témoignait la position du tronc, qui n'avait pas été touché. C'était pour nous un problème insoluble. Nous laissâmes le cadavre comme nous l'avions trouvé, emportant seulement sa hachette, dont nous avions besoin, ainsi que son briquet d'acier, sa ligne et ses hameçons, moins pour en faire usage que comme souvenirs de cet étrange évènement.

« Nous rentrâmes au camp, silencieux et pleins de sombres pensées. »

Le courage des voyageurs, déjà abattu par la disette et les préoccupations inspirées par leur situation, fut déprimé plus encore par cette peu rassurante découverte.

Le 9 août on tua l'un des chevaux, le Petit-Noir. Ce ne fut pas sans regret que le sacrifice d'un des compagnons de si longues fatigues fut décidé; mais il fallait vivre.

Un peu ranimés par ce repas substantiel, les voyageurs reprirent leur route. Souvent les escarpements et les rapprochements des montagnes qui descendaient jusqu'au bord de l'eau les forçaient de s'arrêter et d'attendre des heures entières que l'Assiniboine eût découvert un chemin. On donna à un cours d'eau le nom de *rapides Murchison*.

On eut ensuite à passer près d'un torrent qui tourbillonnait autour de grandes roches et que l'Assiniboine nomma la *Porte d'Enfer*.

Faibles et affamés, les voyageurs se trouvaient heureux quand ils réussissaient à tuer une perdrix, une martre ou à

LE SQUELETTE DANS LA FORÊT.

pêcher quelque poisson. Le 18 ils se virent obligés de sacrifier un autre de leurs chevaux.

Enfin, le 22, ils s'engagèrent sur une voie dont les arbres avaient été marqués à la hache depuis longtemps. La vallée commençait à s'élargir rapidement, les hauteurs diminuaient, la voie devenait de plus en plus battue; à midi la caravane sortait des ténèbres de la forêt et foulait l'herbe d'une petite prairie.

« Devant nous s'étendait, dit la relation, un pays libre, ouvert, varié, avec des collines arrondies et des bandes de sol boisé. D'un commun accord nous nous arrêtâmes. Nous couchant sur le vert gazon, nous nous chauffâmes au soleil, et nos bêtes en liberté se mirent à paître l'herbe fraîche. Le jour avait un éclat et une beauté admirables. On comprendra le bonheur que nous avions à contempler ce ravissant paysage. Depuis onze semaines au moins nous avions marché sans relâche, et depuis un mois nous avions été égarés dans la forêt, affamés, épuisés de fatigue, presque sans espoir d'en sortir. »

Enfin le chemin était bien tracé et facile à suivre. Les voyageurs n'étaient pas encore au bout de leurs épreuves; mais ils étaient sûrs d'atteindre le but. Le 23 ils rencontrèrent un Indien avec sa femme et son enfant, les premiers êtres humains qu'ils voyaient depuis leur départ de la Cache. Le 29 ils arrivaient à Kamloups.

Tout d'abord ils se procurèrent des vêtements, puis, se rendant à la rivière, ils y prirent un bain complet. Ils jetèrent dans la Thompson leurs guenilles et revêtirent leurs nouveaux habits.

Ce furent ensuite des repas pantagruéliques. Côtelettes de mouton, pommes de terre, pain, beurre, lait, pudding au riz, thé et sucre, remplacèrent avec avantage la viande de cheval desséchée, les bêtes puantes et l'absence complète de nourriture. Et cela ne suffisait pas encore à leurs esto-

macs affamés. Ils avaient l'art d'y intercaler trois repas de plus.

Cet actif traitement ne tarda pas à grossir leurs corps amaigris, et trois semaines après leur arrivée le docteur Cheadle découvrait avec un agréable étonnement que son poids avait augmenté de près de 19 kilogrammes.

Le 8 septembre, sous la conduite de M. Mac Kay, négociant en chef de Kamloups, les voyageurs partirent pour Yale, où le Fraser devient navigable. Ils passèrent la Thompson à l'extrémité du lac de Kamloups et entrèrent dans la vallée de la Bonaparte, où ils rencontrèrent la route de Caribou à Yale.

Chemin faisant, ils observèrent les curieuses terrasses qui donnent un caractère particulier au pays arrosé par la Thompson et le Fraser.

Ces terrasses ou banquettes, comme on les nomme dans le pays, s'étendent, sur un espace de plus de 4800 kilomètres, jusqu'aux gorges au-dessus de Yale; elles sont parfaitement nivelées et atteignent exactement la même hauteur sur les deux rives du fleuve. Ce sont de véritables plaines, qui en beaucoup d'endroits forment trois étages. Le plus bas des trois, où la vallée prend son développement, présente une surface parfaitement plane, qui a souvent plusieurs kilomètres d'étendue et s'élève de 12 à 15 mètres au-dessus du niveau du fleuve, par un escarpement qui rappelle la face du terrassement d'un chemin de fer. Plus haut le second étage s'élève de 18 à 20 mètres au-dessus de l'étage inférieur et a rarement plus d'un hectare de superficie. Le troisième ou le plus élevé, qui peut se trouver de 120 à 150 mètres de distance de l'eau, est marqué, à une hauteur inaccessible, sur le versant des montagnes qui descend vers le fleuve.

Environ à 25 kilomètres de Yale, la gorge à travers laquelle se précipite le Fraser devient fort étroite. De chaque côté les montagnes ont de 900 à 1200 mètres de haut. Le Fraser, qui jusque-là n'a été qu'un torrent plein de roches, devient

furieux; il écume et fait rage dans ce canal resserré, où il s'élance avec une vitesse de 32 kilomètres à l'heure.

Yale est une petite ville qui n'a qu'une rue faisant face au fleuve, au moment où, venant de s'échapper des gorges, il forme un large et majestueux courant d'eau. Les maisons de bois, blanchies et propres, sont ornées de drapeaux. On y trouve de l'or jusque dans la rue; pendant leur dîner, les voyageurs purent voir deux Indiens cherchant de l'or précisément en face de l'hôtel, tenu, entre parenthèses, par un Français.

De Yale les voyageurs se rendirent à New-Westminster, à l'embouchure du Fraser dans l'océan Pacifique et, traversant le détroit, débarquèrent à Victoria, capitale de l'île Vancouver.

Cette ville est admirablement située sur les bords d'une baie rocheuse, espèce de conque creusée dans le promontoire que forme la mer pour pénétrer dans le havre d'Esquimalt et s'enfoncer dans les terres.

Milton et Cheadle n'avaient pas renoncé à l'intention de visiter le Caribou et ses mines d'or, quoiqu'ils n'eussent pas réussi à y pénétrer par la route directe et qu'il fût éloigné de Victoria de plus de 800 kilomètres.

Ils retournèrent donc à New-Westminster et gagnèrent Lilloët, ville située sur une des terrasses du Fraser, passèrent le fleuve sur un bac, puis remontèrent la vallée jusqu'au pied du mont Pavillon, où la route franchit une élévation de 450 mètres par de rapides zigzags.

« A la cime du mont Pavillon, dit la relation, commence un plateau herbeux de 10 à 12 kilomètres de longueur. La route s'élève ensuite avec rapidité et nous conduit en haut des *rampes du Serpent*. Devant nous, la rampe se précipitait pendant 600 mètres en zigzags. Coupée sur le flanc de la montagne, elle ne complète souvent sa largeur qu'au moyen de poutres étendues au-dessus du précipice; excepté aux tour-

LES TERRASSES DU BASSIN DU FRASER.

nants, deux voitures n'y peuvent passer de front sans danger, et il n'existe aucun parapet ! »

Après avoir descendu ce plateau, les voyageurs traversèrent la Quesnelle, affluent du Fraser, et gagnèrent Cameron-Town, plus bas sur le cours de cette rivière. Ils étaient enfin dans le Caribou.

Le Caribou est le district le plus riche de la région aurifère dans la Colombie britannique, et c'est là que se sont surtout fait sentir les révolutions géologiques. Le paysage offre le spectacle d'une mer de montagnes et de collines recouvertes de sapins. Les premières vont jusqu'à 2000 et 2400 mètres, entourées par un confus amas des autres. Partout le sol a été agité, au point que, excepté le fond des étroits ravins cavés entre les collines, on y trouve à peine un pied de terrain uni. Les diverses couches y sont redressées de champ, et les lits des cours d'eau sont portés sur les cimes des hauteurs. Autour de ce centre des richesses rejetées des entrailles de la terre, la branche principale du Fraser s'enroule en un cours semi-circulaire ; elle reçoit de ses nombreux tributaires l'or que contiennent ses sables.

Voici, d'après la narration, comment se faisait alors, au Caribou, l'extraction du précieux métal.

« La *boue rémunératrice* (*pay-dirt*), comme on nomme la couche d'argile et de gravier qui repose sur le *lit rocheux* et qui contient l'or, était de 9 à 15 mètres au-dessous de la surface du sol.

« On creuse un puits à la profondeur nécessaire et la *boue* est montée dans un seau qu'élève un treuil. On la verse ensuite dans une longue boîte nommée la *boîte à surprise* ou le *long tom;* cette boîte a un faux fond composé de barres parallèles laissant entre elles d'étroits espaces ; il est élevé de quelques pouces au-dessus du vrai fond, qui a plusieurs traverses de bois.

« Un courant d'eau, amené quelquefois de très loin par

une série d'auges nommées *flumes*, tombe dans la *boîte à surprise* d'un côté et s'en échappe de l'autre par un second système d'auges. A mesure que la *boue* est versée, un homme, armé d'une grande fourche à plusieurs dents, l'agite sans s'arrêter et en retire les plus grosses pierres. Le sable fin et la terre sont emportés par le courant; mais l'or, qui est plus pesant, tombe au travers des vides laissés entre les barres parallèles du faux fond et est arrêté dans le vrai fond par les barres transversales qu'on appelle *rifles*. La *boue rémunératrice* n'a ordinairement pas plus de 0m,90 à 1m,50 d'épaisseur. Conséquemment, les galeries des mines sont fort basses; leur toit est soutenu par des troncs mis debout qui supportent des poutres de traverse; l'eau est épuisée au moyen de roues à seaux qui font la chaîne. L'hiver ces engins deviennent parfaitement inutiles et se recouvrent d'énormes glaçons. Nous en vîmes encore deux qui fonctionnaient et qu'on tenait en état en les garantissant par un toit et en allumant des feux.

« Nous eûmes aussi la chance de trouver en pleine activité les *claims* Cameron, Raby et Caledonian, qui sont trois des plus riches de William's Creek. Nous y descendîmes avec quelques-uns de leurs heureux propriétaires; nous rampâmes dans ces galeries fort semblables à des égouts. Parfois nous pouvions distinguer le jaune scintillement de l'or; mais en général il n'est pas perceptible, même dans la boue la plus précieuse. M. Steele, du claim Cameron, eut l'obligeance de nous montrer les livres de la Compagnie; le rendement total des trois puits montait pour chaque semaine de 50 000 à 125 000 francs; mais les dépenses étaient de 35 000. Quatre-vingts ouvriers gagnaient chacun de 50 à 80 francs par jour.

« Tous les jours à midi on vide les boîtes et on retire l'or, qui reste mélangé d'une certaine quantité de sable noir. Au *lavage* d'un seul puits du claim Raby, auquel nous assistâmes,

l'or remplissait une de ces boîtes d'étain dont on se sert pour les conserves et qui contenait la valeur de 25 000 francs pour quinze heures de travail. »

Après dix jours de séjour aux mines, Milton et Cheadle revinrent à l'île de Vancouver. Leur voyage d'exploration était terminé et ils avaient hâte de regagner la patrie.

De Victoria ils se rendirent à San-Francisco, où ils s'embarquèrent pour l'Europe et revinrent à Liverpool en passant par Panama et New-York.

En débarquant ils furent entourés de vieux amis qui leur souhaitèrent la bienvenue et les réintégrèrent immédiatement dans les plaisirs du foyer domestique.

Quant à M. O'B., ce Juif-Errant scientifique, il avait quitté ses compagnons de voyage à San-Francisco et s'était mis en route pour Melbourne, en Australie.

De là, dit la relation, il a pu se rendre à la Nouvelle-Zélande ou retourner aux Indes, afin d'achever son tour du monde avant de revenir en Angleterre ; heureux sans doute partout où il n'aura rencontré ni loups, ni ours gris, ni Assiniboines. »

DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

PAR LE SUD

CHAPITRE PREMIER

Fort Smith. — Les tribus indigènes du territoire indien.

J'ai dit, dans l'avant-propos, quel était le but de l'expédition à laquelle était attaché M. Möllhausen.

Ce fut le 15 juillet 1853 que la troupe du lieutenant Whipple, dont il faisait partie en qualité de dessinateur, quitta le fort Smith, sur l'Arkansas, pour entreprendre son long voyage.

Elle s'arrêta d'abord à Scullyville, en langue indigène *Keito-to-Oua*, capitale de la tribu des Choctaws. Disons en passant que sur le territoire indien les centres de population sont généralement créés par les agents du gouvernement des États-Unis et prennent leur nom. C'est ainsi que M. Scully a été le parrain de Scullyville.

Les Choctaws, au nombre de 22 000, sont cantonnés à l'ouest de l'Arkansas; ils confinent au sud aux plaines habitées par les Chikasaws, à l'ouest à celles des Crîks et au nord à celles des Chérokîs. Ces indigènes ont des mœurs douces et se livrent à l'agriculture. Quoique convertis au christianisme, les Choctaws ont gardé quelques-unes de leurs croyances traditionnelles, dont la plus remarquable peut-être est la suivante.

A la mort l'âme fait un long voyage vers l'occident; là, elle

rencontre un torrent rapide et profond sur lequel est jeté un tronc d'arbre. Les bons le franchissent sans difficulté et entrent dans le ciel, où ils passent agréablement le temps en banquets, en danses et en chasses. Mais c'est en vain que le méchant essaye de le traverser; il glisse et tombe au milieu des serpents et des crapauds, en vue de cette rive bienheureuse qu'il ne pourra jamais atteindre.

Au moment où arrivait la caravane, les membres de la tribu étaient sur le point de se réunir en masse pour délibérer sur le chemin de fer projeté et sur des modifications à introduire dans la forme du gouvernement.

« A l'une des extrémités de Scullyville, dit M. Möllhausen, est un hangar de marchandises avec une galerie un peu élevée. Cette galerie est la tribune des Choctaws; le ciel ouvert, le plafond de cette grande salle. Les paroles de l'orateur coulent bien plus facilement quand il peut voir l'hirondelle voler devant lui et l'arbre étendre ses rameaux verts; car, ainsi que le dit ce peuple dans son langage imagé à propos d'un orateur habile, ses paroles sont pressées comme les feuilles vertes; beaucoup de feuilles forment une branche, beaucoup de branches forment un arbre, l'arbre répand de l'ombre et beaucoup d'hommes peuvent s'y reposer; de même l'orateur répand ses paroles sur l'auditoire comme un doux ombrage, et chacun de s'écrier : Le discours est parfait! L'abeille sauvage passe devant lui en portant son miel; il lui ravit ce miel et le mêle à ses paroles; le miel est doux, le Peau-Rouge le mange volontiers, le suce avec délices, comprend le sens des paroles et continue à écouter sans bruit, comme l'antilope dans les prairies et le cerf dans les fourrés.

« Par une belle soirée d'été, toute la population mâle de Scullyville était rassemblée devant la tribune; plusieurs de nos compagnons étaient dans l'assistance. Quoique la plupart des Indiens eussent amené leurs femmes, celles-ci se tenaient pourtant à distance respectueuse, sans se mêler à la délibé-

CARTE
d'une partie des
ÉTATS-UNIS et du MEXIQUE
pour servir à l'intelligence
du voyage de l'Olhausen,
1855-56
ÉTATS-UNIS
MEXIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
VIEILLE CALIFORNIE
Golfe de Californie
OCÉAN PACIFIQUE
Rio Grande
Colorado
Mississippi
Missouri
Ohio
Rocheuses
Alleghanys
Sierra Madre
Sierra Nevada
Nouveau Mexique
Texas
Louisiane
Floride
Californie
Utah
Nevada
Arizona
Nouvelle Orléans
Mobile
Charleston
Savannah
Washington
Philadelphie
New York
Boston
Chicago
Saint Louis
Cincinnati
Pittsburg
Buffalo
Détroit
Milwaukie
Saint Paul
Saint Antoine
Fort Snelling
Fort Ridgely
Fort Pierre
Fort Union
Fort Laramie
Fort Bridger
Fort Hall
Fort Vancouver
Fort Walla Walla
Fort Colville
Fort Boise
Fort Kamloops
Fort Alexandre
Fort Langley
Fort Simpson
Fort Yuma
Fort Chihuahua
Fort Guadalupe
Fort Inge
Fort Duncan
Fort Brown
Fort Gibson
Fort Leavenworth
Fort Kearney
Fort Laramie
Fort Hall
Fort Bridger
Fort Vancouver
Fort Walla Walla
Fort Colville
Fort Boise
Fort Kamloops
Fort Alexandre
Fort Langley
Fort Simpson
Fort Yuma
Fort Chihuahua
Fort Guadalupe
Fort Inge
Fort Duncan
Fort Brown
Fort Gibson
Fort Leavenworth
Fort Kearney

ration. Les femmes des Choctaws ont reconquis, il est vrai, une partie de leurs droits et ne sont plus esclaves, comme il arrive dans quelques tribus encore sauvages; néanmoins elles sentent d'elles-mêmes que leur immixtion dans les affaires publiques gâterait les choses, et on n'a pas à supposer qu'ici ait jamais lieu l'émancipation politique des femmes.

« La séance commença; le premier qui gravit la tribune n'était pas un guerrier orné de tatouages et de plumes, mais un grand chef vêtu d'une jaquette de coton d'une coupe originale. Un chapeau brun de forme basse ombrageait sa figure bronzée; il était couvert de poussière, car il venait de faire une longue course; son cheval était non loin de là, sellé et bridé; il n'avait pas eu le temps de préparer son discours, mais il savait ce qu'il voulait dire. Dès les premiers mots il se fit un profond silence; chacun écoutait attentivement, et même ceux qui n'avaient aucune idée de cet idiome étranger observaient curieusement l'orateur. Point de pathos, aucune attitude théâtrale, aucun geste déclamatoire; un simple mouvement de la main accompagnait la voix, dont le ton s'élevait par instants; les paroles, composées pour la plupart de sons gutturaux, pouvaient être facilement entendues par les auditeurs les plus éloignés. C'était un discours simple, sans apprêt, qui ne fut troublé ni par les applaudissements ni par les interruptions; un cri général de *hau!* suivit les questions posées par l'orateur; quand il eut terminé, on entendit dans l'auditoire un léger murmure : puis un autre vint à la tribune....

« La séance se prolongea fort tard dans la nuit; les derniers orateurs obtinrent la même attention que les premiers; ceux même qui ne comprenaient pas un mot de ce qu'ils entendaient ne paraissaient pas le moins du monde fatigués. Ce qui prouve combien un étranger pouvait être impressionné rien que par le ton et par les gestes, c'est cette exclamation d'un Américain : « Jusqu'à présent j'avais cru que la langue

anglaise était la plus belle du monde entier; mais je ne sais si la langue des Choctaws ne rivalise pas avec elle ! »

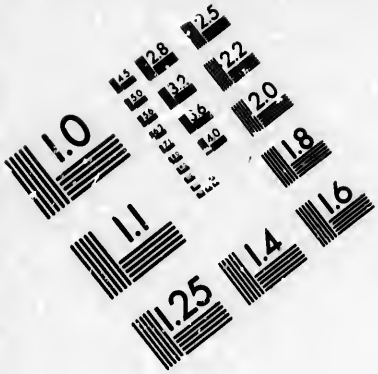
« Les séances des tribunaux se tiennent de la même manière. La justice de ce peuple est expéditive ; chez lui la peine de mort est en vigueur ; le coupable est assis vis-à-vis de son juge, les jambes croisées sur le même tapis étendu par terre, et à quelques pas de là reçoit son châtiment sous forme d'une balle de fusil. »

Les vastes plaines qui avoisinent le territoire des Choctaws servent aux ébats des Indiens et surtout à leur jeu de balle ou de paume, amusement national usité chez presque toutes les tribus.

Ce qui donne lieu à la fête, c'est ordinairement le défi porté par deux joueurs habiles et renommés qui, après avoir fixé le jour de la lutte, expédient de tous côtés leurs hérauts d'armes. Ce sont des cavaliers tatoués, accoutrés d'une façon bizarre, porteurs d'une *raquette* de cérémonie, qui se rendent de village en village, de maison en maison, dans toute la tribu, proclamant le nom des provocateurs, la date du jour et le lieu du rendez-vous, engageant les hommes à prendre parti pour celui dont ils sont les émissaires. Si on accepte, il suffit de toucher le bâton bariolé ; c'est une parole donnée qu'on ne peut reprendre. Comme chacun des acteurs est accompagné des siens, souvent la moitié de la nation se trouve réunie la veille du jour solennel ; les uns pour participer à la lutte, les autres, et surtout les femmes, pour engager des paris. Les deux partis dressent leur camp vis-à-vis l'un de l'autre, sur la lisière d'une prairie qui sert d'arène.

Les préparatifs se font de la manière suivante :

On arpente le terrain entre les deux camps et on détermine le point central ; à deux cent cinquante pas de là, chaque parti enfonce en terre deux poteaux espacés de 2 mètres et reliés par un troisième à une hauteur de $5^{m},33$, de façon que ces deux portes simulées soient en regard l'une de



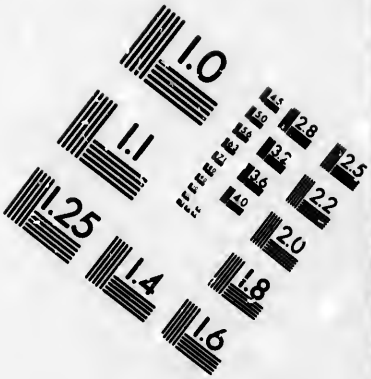
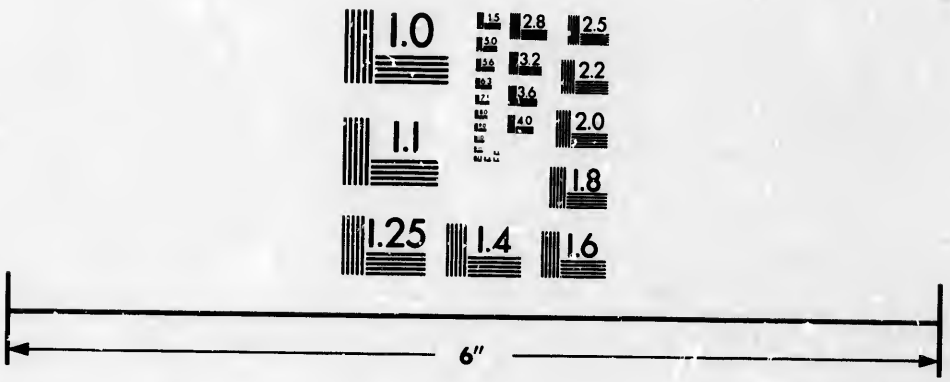
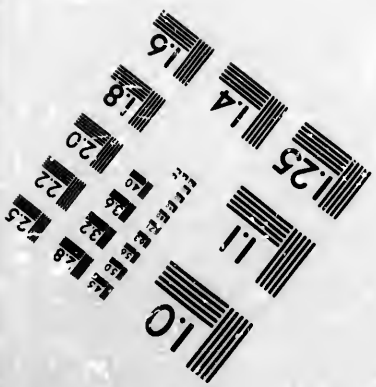
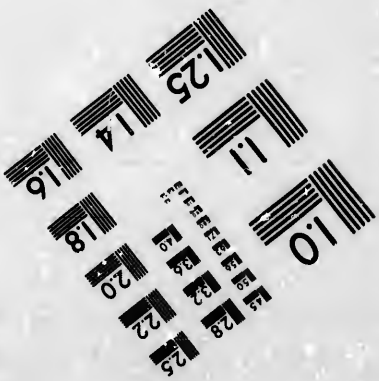


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

l'autre. Quatre anciens, n'appartenant à aucun des partis, doivent surveiller l'arpentage ; ils sont aussi les juges de la lutte. A peine la ligne centrale est-elle déterminée, que la foule des parieurs sort du camp et se précipite vers cet endroit ; chacun choisit son partenaire et les paris s'engagent. Naturellement chacun est sûr de la victoire pour les siens et met les plus gros enjeux : des chevaux, des armes, des pièces d'habillement, des ustensiles de ménage ; bref, toutes sortes d'objets qui sont déposés sur la ligne de démarcation et confiés à la garde des anciens. Ceux-ci veillent là pendant la nuit, entonnant par intervalles des chants criards avec accompagnement de tambour indien, ou bien fumant leur longue pipe en l'honneur du Grand-Esprit, afin que la justice préside à la lutte.

Les joueurs emploient le temps, jusqu'au coucher du soleil, à s'équiper et à se préparer. Ils se dépouillent de tous leurs vêtements, y compris leur petit tablier, qu'ils remplacent par une ceinture dorée passée autour des reins et ornée d'une longue queue en crin de cheval teint qui flotte par derrière. Il est défendu de se garantir les pieds avec des souliers et des *mocassins* (bottines indiennes en cuir de cerf mou) ; d'ailleurs ces pieds, comme tout le reste du corps, sont peints d'ornements bizarres de toutes couleurs. Il est également interdit de porter aucune arme ostensible ou cachée, excepté les raquettes servant à recevoir et à lancer la balle. Ces instruments sont en bois léger et munis à leur sommet d'un anneau ou cercle assez grand pour contenir la balle, mais pas assez pour la laisser échapper, car la règle du jeu est de ne pas la toucher avec la main. Habitués dès leur première jeunesse à manier cet instrument, les Indiens déploient une habileté étonnante, tant pour lancer la balle à une grande distance que pour la recevoir dans le cercle de la raquette. On ne se sert que d'une balle, et chacun tâche d'en devenir maître, afin de la lancer à travers la porte de son parti. Le

UNE PARTIE DE BALLE CHEZ LES INDIENS CHOCTAWS.

parti qui a le premier exécuté cent fois ce tour obtient la victoire et reçoit tous les prix.

Quand le soleil descend derrière les arbres, quand les ombres, s'allongeant de plus en plus, se fondent dans le crépuscule, on voit les joueurs, partagés en deux bandes, se diriger à la lueur des torches vers l'endroit où se dressent leurs poteaux respectifs; ils crient, chantent, frappent leurs tambours, dansent et se pressent autour de la porte. Les femmes se rendent aussi en procession vers le point central, se rangent sur deux files, entre les poteaux et la ligne frontière, et là dansent, se balancent sur un pied, puis sur l'autre, sans bouger de place, et font entendre des chœurs sauvages. Pendant ce temps les anciens, assis sur la limite des deux camps, lancent leurs bouffées de tabac au Grand Esprit. C'est ainsi que la nuit se passe sans qu'on ferme l'œil; de demi-heure en demi-heure les chants et les danses reprennent; on fait une courte pause, après quoi le bruit recommence de plus belle.

Le soleil levant trouve chacun à son poste; souvent des milliers d'hommes attendent impatiemment qu'on donne le signal; bientôt un coup de feu retentit, la balle est lancée en l'air par un des anciens qui se tient au centre; aussitôt les combattants des deux partis se précipitent vers ce point comme des furieux. En un instant c'est un pêle-mêle général. On ne distingue aucun groupe isolé; c'est un amas de membres qui se tordent et s'enchevêtrent. Le gazon n'est plus que poussière; tout se heurte et se culbute; enfin il y en a un qui tient la balle; mais déjà elle lui est enlevée; elle est lancée vers le but, qu'elle n'atteint pas, car un œil attentif, une main prompte l'a arrêtée dans sa course. La lutte pour conquérir la balle recommence avec un nouvel acharnement. Mais la voilà qui a franchi la porte; il y a une seconde d'arrêt, puis la balle est rejetée au centre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait passé cent fois par une des portes. C'est alors que la déci-

sion des juges vient mettre fin à cet exercice violent, qui ne se termine d'ordinaire qu'un peu avant le coucher du soleil.

Toutes ces tribus indigènes parquées, c'est le mot, dans ce que l'on nomme le territoire indien, étaient jadis maîtresses absolues de la plus grande partie des États-Unis. Elles en ont été dépossédées par des moyens peu avouables. Combien de chefs ont vendu leurs immenses terrains de chasse pour une pipe d'eau-de-vie!

Les Choctaws, les Chikasaws et les Crîks avaient l'Alabama et le Mississipi; les Chérokîs, la Georgie; les Shawnîs, le New-Jersey et la Pensylvanie.

Ces derniers défendirent pied à pied leur territoire. Un de leurs chefs, Técumseh, avait conçu un hardi projet. Il voulait organiser parmi tous les indigènes d'Amérique une ligue pour écraser l'ennemi commun. Dans ce but son père, le Prophète, parcourait les villages, portant le feu sacré et les saints ossements, montrant partout un mannequin fait d'étoffes légères qui figurait un cadavre de grandeur naturelle. Les adeptes touchaient les os sacrés et prenaient pour leur foyer une parcelle du feu magique qu'ils juraient de ne pas laisser éteindre.

Mais cette grande entreprise échoua par la mort de Técumseh.

CHAPITRE II

Le fort Arbuckle. — Le Castor Noir et les Delawares. — Incendie de la prairie. Chasse aux bisons. — Mirage.

Après avoir pris un guide de la tribu des Shawnis, la caravane traversa la rivière Canadienne et arriva au fort Arbuckle, résidence de Si-ki-to-Ma-Ker, le Castor Noir, chef de la fameuse tribu des Delawares, qui habitent dans le voisinage.

La garde de cette ancienne citadelle a été confiée au Castor Noir, qui pendant la guerre du Mexique, en 1847, a rendu aux États-Unis beaucoup de services en qualité de chasseur et de guide. Des gens de sa tribu se sont fixés aux enviroos et vivent sous son égide. Les fortifications étaient telles qu'elles doivent être dans ces contrées sauvages. Six blockhaus bâtis en angle droit, sur la lisière d'un bois, à un mille de la Canadienne, servaient autrefois d'habitation aux soldats, tandis qu'un grand espace entouré de hautes palissades abritait les troupeaux qu'on y parquait dans les temps de danger.

Des familles de Delawares ont pris possession des baraques inoccupées et continuent la culture des champs de maïs, dont les récoltes n'étaient pas destinées pour elles. Des animaux domestiques de toute espèce se multiplient sans peine. Si quelque Pawnî ou Comanche ose s'aventurer chez cette poignée de Delawares, il peut être certain que le lendemain sa chevelure sèchera en espalier à la porte du Castor Noir. Car, bien qu'il ne reste plus que des débris de cette grande et puissante tribu, cependant chaque membre isolé a conservé

intacts les mœurs et le courage de ses ancêtres ; elle est, comme autrefois, la terreur de ses ennemis, ainsi que le fidèle défenseur de ses amis.

Les Delawares, réduits au nombre insignifiant de 800 individus, habitaient à l'origine la partie orientale des États de Pensylvanie, de New-Jersey et de Delaware. Leur destinée fut, comme pour les Shawnîs, de conquérir toujours de nouveaux territoires, qu'ils étaient ensuite obligés de céder au gouvernement. On les chassait toujours vers l'ouest, et sur la portion de terrain qu'ils occupaient provisoirement, ils devaient se défendre contre de puissants ennemis avec ces armes qu'ils emploient aujourd'hui contre les animaux sauvages pour se procurer de la nourriture et des vêtements.

Bien des efforts ont été tentés pour les convertir au christianisme, mais inutilement. Chassés par les chrétiens des tombeaux de leurs ancêtres, trompés et trahis par ces étrangers, ils ont à leur tour repoussé les missionnaires.

Placés aux limites extrêmes de la civilisation, sur la lisière même de la nature vierge, ce reste d'Indiens peut se livrer sans contrainte à ses goûts aventureux ; ils étendent leurs chasses jusqu'à l'océan Pacifique, et quelquefois on est des années sans les revoir dans leur campement. Il n'y a pas dans les montagnes Rocheuses de défilés secrets qu'ils ne connaissent, il n'y a pas une source dont ils n'aient goûté l'eau. Ils vont chasser l'ours gris en Californie, le buffle dans les plaines de la Nebraska, l'élan aux sources du Yellowstone et le mustang au Texas, scalpant à l'occasion quelques chevelures, soit au milieu d'un village inoffensif, soit sur la tête d'un ennemi. Cette manière de vivre fait qu'on les trouve rarement chez eux, et les caravanes doivent s'estimer heureuses quand elles peuvent en engager quelques-uns comme guides et comme chasseurs. Un Delaware n'a besoin de voir une portion de terrain qu'une seule fois pour la reconnaître après des années, de quelque côté qu'il s'en approche ; et là où il met le

pied pour la première fois, un coup d'œil lui suffit pour indiquer l'endroit où il faut chercher de l'eau.

Parfois les bêtes de somme s'éloignent pendant la nuit : déjà vous les croyez perdues et vous renoncez à les chercher à cause de la difficulté de suivre leur trace, ou bien dans la crainte des Indiens ; mais le Delaware suit leur piste pendant des jours et même des semaines, jusqu'à ce qu'il ramène les fugitifs ; grâce à ces qualités, on les recherche comme guides, et leurs services ne peuvent se payer trop cher, car l'existence de toute une caravane en dépend.

Les voyageurs auraient désiré engager le patriarche indien, dont la présence eût été fort utile à l'expédition. Mais le Castor Noir déclina toutes leurs propositions, et ils durent accepter les services d'un jeune Mexicain nommé Vincent, qui connaissait bien les Indiens et leurs différents idiomes. Quant à son caractère, la réponse suivante suffira pour le faire apprécier.

On lui demanda ce qu'il ferait s'il tombait au pouvoir des Comanches, chez lesquels il avait déjà été prisonnier.

« Je les saluerais, dit-il, comme d'anciennes connaissances et m'efforcerais de regagner leurs bonnes grâces ; mais je dormirais l'œil ouvert, l'oreille aux aguets ; à la première occasion je fuirais, après en avoir empoisonné ou massacré quelques-uns et en emmenant leurs meilleurs chevaux. »

Au fort Arbuckle le temps se passait en promenades chez les Delawares voisins, en chasses, en pêches, en herborisations. Le soir on se réunissait auprès du vieux Castor Noir, qui racontait ses aventures et donnait aux étrangers d'excellentes instructions pour leurs chasses à venir.

Après leur avoir parlé des bisons, des antilopes, des ours noirs, il aborda le chapitre de l'ours gris[1].

« Les Gold mountains (montagnes d'Or) du Nouveau-Mexique

1. *Grizly bear* des chasseurs de l'ouest ; *Ursus ferox americanus* des naturalistes.

que vous longerez, dit-il, sont encore remplies d'ours gris. Si vous attaquez cet animal, mettez-vous deux contre lui, ou même davantage. L'aspect seul de ces monstrueuses bêtes vous ôte un peu de vos moyens quand vous n'y êtes pas habitué. On n'a plus la sûreté du coup d'œil; on manque son but, et un coup léger de ces puissantes griffes suffit pour vous enlever le goût de la chasse. L'ours en fureur perd totalement son air honnête; ses oreilles disparaissent, ses petits yeux lancent des flammes. On ne voit plus rien en lui que des éclairs, des dents et des griffes, et sa vitesse égale celle du cheval. »

Le 22 août la caravane quitta le fort Arbuckle. La route, surtout en approchant du cours d'eau nommé *Walnut-Crik* (crique du Noyer), se déroulait tantôt à travers des gorges profondes sillonnées par des ruisseaux alors desséchés, bordées de saules et de chênes rabougris, tantôt par-dessus des collines couvertes d'un épais gazon.

C'est dans ce gazon que les voyageurs virent tout à coup surgir des nuages de fumée chassés par le vent d'ouest au-dessus de leurs têtes. La prairie était en flammes, sans aucun doute; on se mit en sûreté avec les bagages et les bêtes de somme au fond d'un ravin dépouillé de toute espèce de végétation, et chacun contempla avec saisissement l'incendie promenant de tous côtés ses fureurs.

Ces incendies sont quelquefois occasionnés par le hasard ou par la négligence des voyageurs et des chasseurs; mais d'ordinaire c'est à dessein que les habitants des prairies mettent le feu à de grands espaces, afin d'obtenir un gazon plus jeune et plus vigoureux. Au bout de quelques jours, on voit déjà poindre une herbe tendre dont la verdure cache les endroits noircis et calcinés par le feu, et quand ce gazon a poussé, les Indiens s'y rendent avec leurs troupeaux après avoir mis le feu dans d'autres directions.

Par malheur ces incendies prémédités tournent souvent

au détriment des Indiens et détruisent le bétail et le gibier; car, si l'on peut à son gré enflammer cet océan de gazon, il est hors de la puissance humaine de diriger le feu, surtout quand un orage s'élève et chasse les flammes sur des espaces immenses.

« La nuit tombante, dit M. Möllhausen, nous fit assister à un spectacle sublime que ni la plume ni le pinceau ne peuvent rendre. Le ciel sombre paraissait encore plus noir à côté de l'éclat des flammes qui coloraient d'une teinte rougeâtre les nuages de fumée s'élevant de toutes parts; mais cette couleur changeait continuellement selon l'ardeur du vent ou l'abondance de la végétation. Un bruit effroyable accompagnait l'incendie : ce n'était ni le tonnerre, ni le sifflement du vent; c'était un bruit sourd, pareil à celui qui résonne quand des milliers de buffles ébranlent la terre en fuyant.

« L'Indien expérimenté regarde tranquillement la fumée qui tourbillonne et passe au-dessus de sa tête, présage d'un incendie imminent. De la place qu'il a choisie, place assez grande pour le recevoir et d'où il a pris soin d'écarter toutes les matières inflammables, il met le feu devant lui et en suit attentivement les progrès. Malheur à celui qu'un de ces incendies surprend à l'improviste ! En vain il compte sur la rapidité de son cheval pour échapper au danger. Les hautes herbes lui fouettent les épaules, les jambes de son cheval s'embarrassent dans les chaumes et les lianes, et coursier et cavalier périssent victimes de l'impitoyable ennemi. Le Peau-Rouge lui-même, qui plaisante les vaincus à terre, tremble à la pensée du feu, et quand vous lui demandez s'il a peur, le plus fier guerrier secoue la tête et dit à voix basse : « N'éveillez pas la vengeance du Grand Esprit, car il est en possession d'un élément terrible. »

En route les explorateurs voulurent chasser le bison. Cette première tentative ne fut pas heureuse. L'odorat si fin des ruminants de la prairie avait dépisté les chasseurs, et ceux-

ci n'arrivèrent que pour voir le troupeau en pleine fuite, à la distance de deux kilomètres. Il leur fallut regagner en toute hâte la caravane, qui disparaissait à l'horizon.

« D'innombrables troupeaux de bisons, dit M. Möllhausen, animent les vastes prairies à l'ouest du Missouri, étendant leurs courses depuis le Canada jusqu'aux rives du golfe du Mexique et depuis le Missouri jusqu'aux montagnes Rocheuses.

BISON.

On suppose que chaque année au printemps la plupart de ces animaux émigrent vers le nord pour rentrer à l'automne sous des zones plus chaudes. On rencontre, mais par exception, des individus isolés qui, l'hiver, cherchent leur nourriture sous la neige auprès des sources du Yellow Stone, et même plus au septentrion, d'autres qui tondent le gazon du Texas desséché par les ardeurs du soleil.

Ce sont pour la plupart, comme le disait le Castor Noir, des bêtes appesanties par l'âge, trop paresseuses et trop lourdes pour suivre leurs jeunes compagnons.

« Aux mois d'août et de septembre les bisons, qui se sont régalés de gazon frais, se rassemblent en grands troupeaux la plaine est couverte de leurs masses noires jusqu'aux dernières limites de l'horizon; pour en faire le dénombrement il faudrait évaluer en kilomètres carrés la surface qu'ils occupent. On dirait une armée barbare, désordonnée; la poussière vole en tourbillons sous les pas de ces milliers d'animaux; un bruit sourd agite l'air, pareil au roulement lointain du tonnerre.

« A cette époque, le chasseur peut parcourir la savane pendant des semaines, même des mois entiers, sans apercevoir une seule trace fraîche de bison; et si le hasard ne lui fait pas rencontrer un de ces troupeaux, qui, soit dit en passant, lui barre le chemin pendant plusieurs jours, il croit que la prairie est morte; il accélère sa marche afin de revoir plus vite des êtres civilisés et de savoir la solitude bien loin derrière lui.

« Mais au bout de quelques semaines le spectacle change, l'armée se débande; il se forme des troupes plus petites qui vont porter la vie dans ces déserts, hier encore mornes et désolés. On voit alors des bisons qui paissent tranquillement, chacun de son côté, balayant la terre de leurs longues barbes; plus loin, des groupes couchés dans le gazon et ruminant à leur aise, jouant entre eux et exécutant les tours les plus grotesques avec une agilité merveilleuse; ou bien d'autres suivant en rangs serrés des sentiers connus qui, à travers fleuves et montagnes, doivent les conduire à leurs campements favoris, dans les marais où ils comptent retrouver les bourbiers qu'ils ont creusés précédemment; à défaut de quoi ils en creuseront d'autres, car ces animaux prennent des bains de boue, et voici comment ils procèdent.

« Le chef de la bande cherche un endroit convenable, et quand il a trouvé ce qu'il désire, il se met à fouiller le sol de ses cornes grosses et courtes. S'aidant de ces mêmes cornes et de ses pieds, il lance d'abord la terre et les herbes, et

creuse ainsi une espèce d'entonnoir où l'eau ne tarde pas à s'amasser. L'animal, tourmenté par les moustiques, fatigué par la chaleur, se laisse tomber dans ce trou, où il s'enfonce peu à peu, qu'il creuse toujours, et où il se vautre avec délices. Quand il s'en est donné à cœur joie et qu'il sort de son bain, ce n'est plus une forme animale; sa longue barbe, sa crinière touffue forment une masse ruisselante et bourbeuse; ses yeux seuls indiquent encore que c'est un bison au port majestueux et non un morceau de terre qui marche. Après lui un autre se plonge dans le bassin, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous en aient pris leur part. Leur dos est comme enveloppé d'une croûte sale et épaisse qui ne disparaît que peu à peu, lorsqu'il pleut ou quand l'animal se roule sur le gazon.

« Les ennemis qui menacent le buffle sont nombreux; mais le plus dangereux est encore l'Indien, qui a imaginé bien des moyens et des procédés pour amener cet animal en sa puissance. La chasse au buffle est pour l'Indien une chasse nécessaire, en ce qu'il se procure par là sa nourriture; mais c'est aussi pour lui la suprême jouissance. Monté sur un de ces chevaux agiles et patients pris dans la savane à l'état sauvage, il se plaît à promener la mort au milieu d'un troupeau. Dès qu'il en a découvert un, il se débarrasse, lui et sa bête, de tous les objets qui pourraient les gêner dans leur course; les vêtements et la selle sont lancés de côté; il ne conserve qu'une grosse courroie de 19 mètres de long, attachée sous le menton du cheval et qui, jetée par-dessus le cou de la bête, traîne à terre dans toute sa longueur; c'est une bride, mais avant tout un *en-cas* dont le cavalier se sert, dans les chutes ou après tout autre accident, pour rattraper sa monture.

« Le chasseur tient dans sa main gauche son arc et autant de flèches qu'il peut en porter; dans sa droite, un fouet dont il frappe sans pitié son cheval. Celui-ci, dressé depuis long-

temps, va se placer tout contre le but désigné, afin de fournir à son cavalier l'occasion de percer le buffle à coup sûr. Mais aussitôt que la corde a sifflé, que la flèche a pénétré dans la laine frisée, le cheval fait instinctivement un bond pour échapper aux cornes de son ennemi furieux et se dirige vers une autre victime. Ainsi se poursuit à travers la savane, avec la rapidité de l'éclair, cette chasse à courre, jusqu'à ce que l'épuisement du cheval avertisse le chasseur qu'il faut cesser cet exercice.

« Cependant les buffles blessés agonisent à l'écart. Les femmes du chasseur ont suivi ses traces; elles achèvent les victimes et emportent les meilleurs morceaux dans leurs wigwams, où la chair est coupée en tranches minces et séchée au soleil, tandis que la peau est tannée d'après un procédé très simple. Inutile de dire que le reste est laissé en pâture aux loups, qui suivent toujours les troupeaux en nombre considérable. »

Les indigènes chassent le bison en toute saison, sans nul ménagement, sans aucune pensée de prévoyance. Bientôt le dernier bison aura disparu; avec lui le dernier Peau-Rouge, et avec le dernier Peau-Rouge toute la poésie de ce grand continent de l'Amérique du Nord.

La caravane se trouvait alors près du *Deer Crîk* (crique du Daim), précisément au milieu de la région boisée nommée *Cross Timbers*, dont le point de départ est à l'Arkansas et qui s'étend au nord-ouest jusqu'au Brazos[1], c'est-à-dire sur une étendue de plus de 640 kilomètres et sur une largeur variant entre 8 et 48 kilomètres. Cette bande de forêts, composée de chênes peu élevés et assez espacés pour laisser passer un chariot, forme la limite extrême entre la prairie et les

1. Fleuve du Texas. La longueur de son cours est évaluée à 1450 kilomètres. Il débouche dans le golfe du Mexique, où il forme une barre infranchissable aux navires de plus d'un mètre et demi de tirant d'eau. Son principal affluent est la rivière *Leon*.

terres cultivées, entre la nature sauvage et le monde civilisé.

Au delà de cette barrière les voyageurs virent pour la première fois le phénomène du mirage : une fausse antilope poursuivie par un bison imaginaire et venant se désaltérer dans un lac absent.

Après avoir franchi de hautes collines, la caravane aborda la région du gypse, banc immense de 640 kilomètres de long sur 80 kilomètres de large qui, commençant à l'Arkansas, se termine au Brazos. Dans tout ce parcours le gypse[1] se montre sous ses formes les plus variées. Sur le Rio-Grande les Indiens Pueblos (descendants des Aztèques du Mexique) l'emploient en guise de vitres; ces carreaux ont l'avantage de laisser voir à l'extérieur, sans que du dehors la vue puisse pénétrer à l'intérieur de la maison.

Cinq jours après la caravane traversait les Antelope hills (monts des Antilopes), nommés aussi Boundary hills (monts Frontières). Ces montagnes se composent de six plateaux de 50 mètres de hauteur, dont le sommet est couvert d'une couche horizontale de grès blanc de 486 millimètres d'épaisseur. De leur sommet l'œil s'étend sur la prairie sans fin, verte et ondulée, qui se confond avec l'horizon.

Cette région est l'habitat préféré du Chien de prairie (*Arctomys ludovicianus*); mais on y rencontre aussi des hôtes plus dangereux, les Indiens Comanches.

Cette grande et vaillante nation se divise en trois tribus : tribu du nord, tribu du midi, tribu du centre; celles-ci à leur tour se partagent en différentes branches dont chacune, sous la conduite de chefs et de devins, parcourt en tous sens la vaste étendue des prairies.

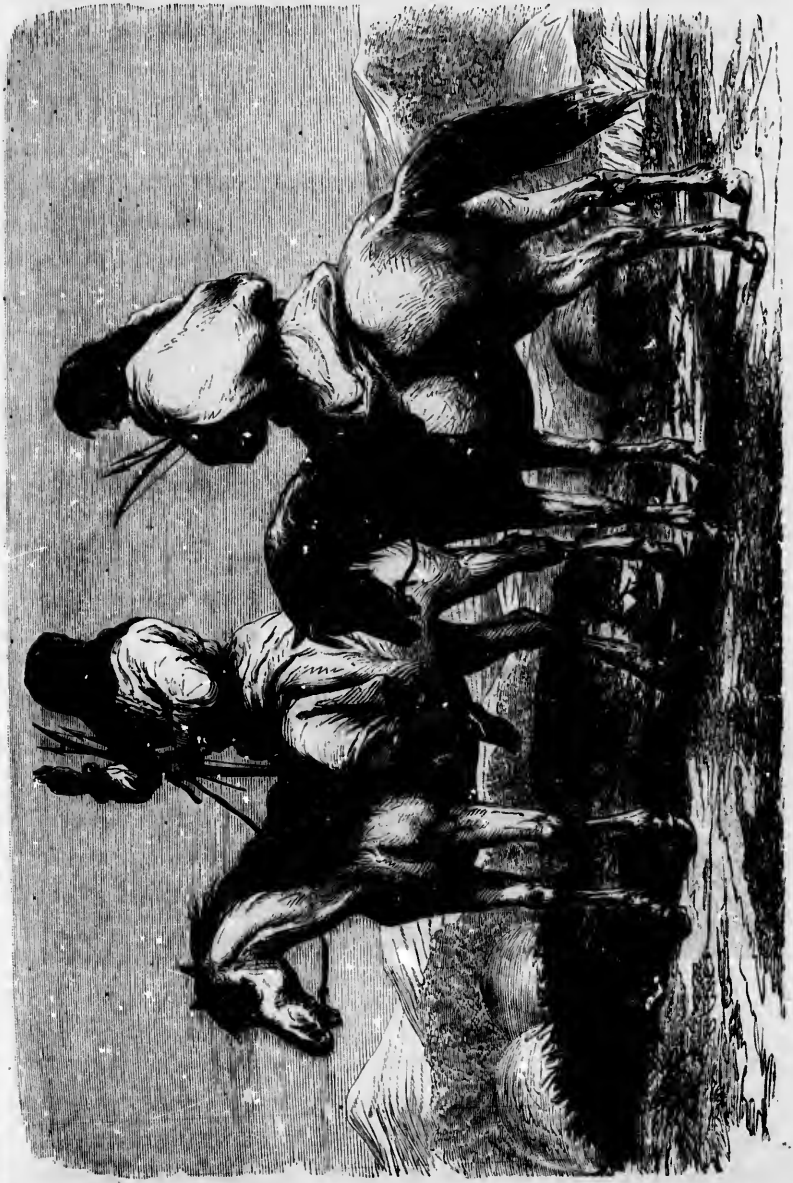
Ceux du nord et du centre poursuivent constamment les troupeaux de buffles qui émigrent; et comme la chair de ces animaux est presque leur unique nourriture, ils ont reçu le

1. Pierre à plâtre ou sulfate de chaux.

nom de mangeurs de buffles. La prairie est leur domaine : cédant à un instinct irrésistible, ils parcourent ces espaces désolés où le souffle d'un air pur et sain les dédommage amplement de la privation d'eau et de bois. Quand le Comanche est éloigné de ce désert, il semble qu'un ver rongeur s'attache à sa vie; il désire ses prairies, ses chevaux, ses armes, sa chasse; il ne se trouve heureux et libre que dans la prairie verte et sans limite; il n'a d'autre richesse que ses chevaux; c'est le buffle et l'antilope qui lui procurent sa nourriture, son habillement et son abri, en un mot tout ce qu'il désire.

Depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge le plus avancé le Comanche est en selle; là il est à son aise et se montre dans tous ses avantages. A pied son corps manque de grâce; mais il se transforme dès qu'il est à cheval, dès que ses membres souples se collent aux flancs écumants d'un sauvage coursier. Les mouvements aisés de l'animal se communiquent au cavalier, qui, à l'aide seulement d'une bride et d'un fouet, fait exécuter à sa monture les tours les plus étonnants, et se croit alors l'homme le plus indépendant et le plus puissant de la terre. C'est ainsi que des milliers de sauvages galopent souvent pêle-mêle dans les prairies; ils pendent aux flancs du cheval, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et jettent avec une merveilleuse adresse, sous le col de leur monture, leurs flèches et leurs lances vers un but fixé au loin.

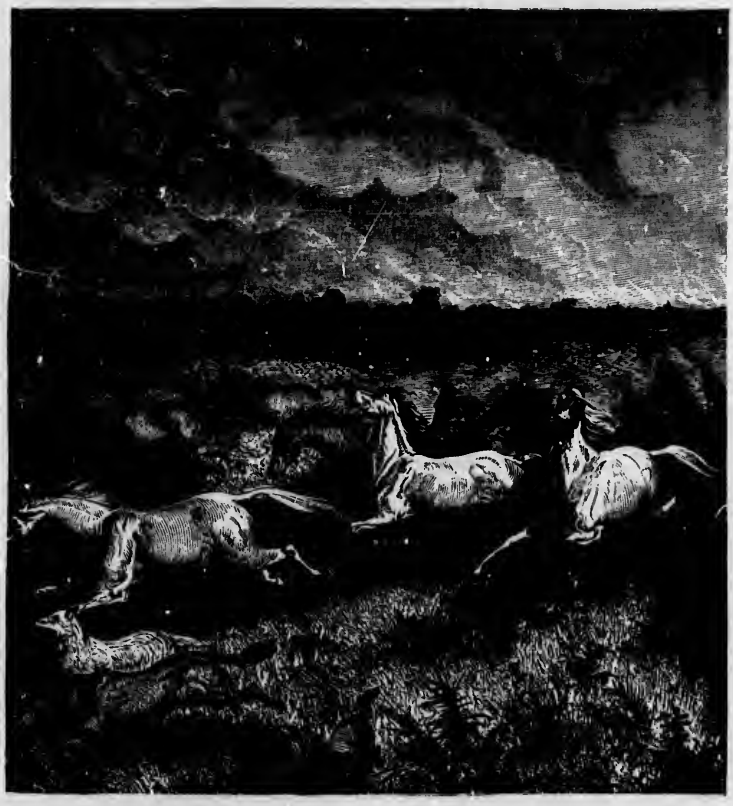
Ces jeux présentent un beau coup d'œil; mais en les voyant l'étranger réfléchit que si un exercice continuel fait de ces sauvages les meilleurs cavaliers de la terre, il les rend aussi des ennemis terribles dans leurs expéditions de pillage et de guerre. Chaque Comanche possède un cheval de bataille qu'il a choisi le plus agile possible, car c'est à ses yeux la principale qualité. C'est, comme chez les tribus arabes, son meilleur ami, son bien le plus précieux; il ne l'échangerait pas contre un trésor; il ne le monte qu'à la guerre, dans les fêtes et à la chasse au buffle. Lorsqu'il rentre après une de



INDIENS COMANCHES.

ses excursions, ses femmes l'attendent à la porte du wigwam; elles se pressent autour de l'animal favori, le caressent et le traitent avec les plus grands égards.

L'unique richesse de ces tribus consiste, sauf quelques us-



INCENDIE DE PRAIRIE PRÈS DU WALNUT-CRIK.

tensiles de ménage, en chevaux et en mulets volés chez les blancs, ainsi qu'on le voit aux marques de fer rouge dont leur peau porte l'empreinte. Chez eux le vol est en honneur; un jeune homme ne compte parmi les guerriers qu'après avoir accompli une expédition dans les provinces mexicaines,

et les plus heureux en ce genre sont aussi les plus considérés. Un guerrier vantait un jour ses deux fils, la joie et le soutien de sa vieillesse, comme les plus habiles voleurs de toute la nation ; aussi voit-on plusieurs de ces Indiens qui possèdent des troupeaux de 200 têtes.

Les Comanches ont une autre manière plus loyale d'augmenter leurs richesses en chevaux ; c'est la chasse aux *mustangs*, chevaux sauvages, petits mais vigoureusement constitués, à l'œil vif, au nez pointu, aux larges naseaux, aux jambes et aux pieds élégants. Ces *mustangs* descendent de la race introduite par les Espagnols au XVI[e] siècle, à l'époque de la conquête du Mexique[1]. Ils passèrent à l'état sauvage, et ils errent en troupes depuis les côtes du Texas et du Mexique jusqu'à la rivière de la Pierre Jaune (*Yellow Stone*), affluent du Missouri.

Les Indiens se livrent à cette chasse avec une passion et une ardeur sauvages.

Muni d'un lasso et d'un fouet, le Comanche poursuit un troupeau ; il y choisit sa victime et lui jette son lasso autour du cou. Une lutte s'engage, mais de peu de durée. Il attache une courroie aux jambes de devant, lâche un peu le lasso pour laisser respirer l'animal, lui passe une seconde courroie sous la mâchoire inférieure, lui souffle dans les naseaux ; puis, lui ôtant toutes ses entraves, saute sur son dos et lui fait exécuter à travers la prairie une course à la vie et à la mort. Mais souvent l'animal s'y épuise ; sa chair est alors le seul profit de cette chasse des Indiens.

1. On sait que le cheval était absolument inconnu en Amérique avant l'arrivée des Espagnols. C'est à l'apparition de cet animal extraordinaire, autant qu'à l'emploi des armes à feu, que Fernand Cortez dut ses foudroyants succès.

CHAPITRE III

Monts des Antilopes. — Les Indiens Comanches. — Campement d'Indiens Kioways. — Bal dans la prairie. — Le Llano Estacado.

La caravane cependant poursuivait sa route. Le 8 septembre, les monts des Antilopes n'apparaissaient plus que dans un horizon bleuâtre. Depuis leur départ du fort Smith les explorateurs avaient accompli déjà un trajet de plus de 680 kilomètres.

Le lendemain ils touchaient la *Dry river* (Rivière sèche), dont le cours suit la direction du nord-ouest et va grossir les eaux de la Canadienne. Cette rivière se distingue par une particularité, commune d'ailleurs à plusieurs rivières de cette région. Dans les basses eaux elle est à sec près de son embouchure, tandis que plus loin, en remontant, on trouve beaucoup plus d'eau; et même les endroits à sec pendant le jour se remplissent pendant la nuit, pour se dessécher de nouveau quand le soleil monte à l'horizon. Ce double phénomène s'explique par la nature du lit de la rivière : le premier vient de ce que l'amas de sable est très considérable à l'embouchure et que les eaux filtrent à travers; le second est occasionné par l'évaporation, très forte pendant le jour, à cause de l'échauffement du sable par le soleil; l'eau ne peut gagner le dessus que quand l'atmosphère s'est rafraîchie.

Les animaux connaissent parfaitement ces intermittences. Au moment où, dès les premières lueurs du jour, les voyageurs passaient la Dry river, à 1600 mètres de son embou-

chure, des cerfs et des antilopes, blottis près de là, attendaient l'apparition de l'eau pour venir s'y désaltérer.

« Charmant spectacle! dit M. Möllhausen. Un autre nous attendait plus loin : c'était celui d'un cotonnier centenaire s'élevant isolément dans la prairie. La présence d'un arbre en ces lieux est saluée comme celle d'un ami qu'on revoit après une longue absence. Le tronc noueux mesurait 4 mètres de diamètre et donnait naissance à deux arbres dont les branches répandaient au loin un bienfaisant ombrage. Les Peaux-Rouges ont respecté ce vieillard et tracé sur son écorce des figures de chevaux et de serpents à sonnettes. »

Les Peaux-Rouges n'étaient pas loin, en effet. Au détour d'un chemin les voyageurs se trouvèrent près d'une petite rivière sur le bord opposé de laquelle se dressaient dix-huit grandes tentes composant un camp indien.

L'apparition inattendue des visages pâles jeta la consternation parmi les femmes et les enfants, qui, montés sur des chevaux libres, gardaient tranquillement un troupeau au pâturage. Les femmes furent aussitôt remplacées par de jeunes et robustes garçons qui poussèrent le troupeau vers la Canadienne pour le mettre hors d'atteinte.

Un guerrier accompagné de quelques Indiens passa la rivière pour parlementer avec les étrangers. C'était le chef même de la tribu, Ku-tat-su (le Cheval Rouge), qui de son côté demanda le chef de l'expédition et l'embrassa tendrement en frottant sa joue peinte contre la barbe du lieutenant Whipple, usage qui du Mexique a pénétré jusque chez les Indiens. Il n'y avait plus rien à craindre : on était en bons termes avec les *Kioways*, et la rivière fut traversée. Des Indiens attendaient sur la rive; ils s'étaient fardés et parés à la hâte; d'autres, comme on le voyait à travers les tentes entr'ouvertes, achevaient rapidement leur toilette et se barbouillaient la figure devant de petits miroirs de poche. Ils cherchaient à persuader aux Américains qu'ils étaient des amis fidèles et

des ennemis jurés des Mexicains, auxquels ils volent le plus de chevaux possible.

La troupe fit son entrée dans le village, mais ne s'arrêta qu'un instant sur la grande place et établit un camp à quelque distance, à l'endroit où devait avoir lieu une entrevue avec les principaux chefs.

Dans cette entrevue les Kioways, après avoir reçu les menus cadeaux offerts par le chef de l'expédition, se déclarèrent comme toujours les amis et les frères des Américains; dans leur for intérieur ils regrettaient certainement que la troupe fût trop forte pour qu'il y eût possibilité de la piller et de la scalper.

Dans leur extérieur, leurs mœurs et leurs usages, les Kioways se distinguent peu des Comanches, qui sont leurs voisins immédiats ; ils exploitent les mêmes territoires de chasse. Et pourtant on ne remarque aucune analogie dans les langages de ces deux tribus; il leur faut des interprètes pour s'entendre, quand ils n'ont pas recours à l'idiome des Indiens Kaddos, peuplade qui habite plus au sud, ou bien à la langue commune des prairies. Le dialecte des Kaddos est compris par les Kioways et les Comanches assez pour converser ensemble. Quant au langage des prairies, il est composé de signes qui permettent à tous les Indiens de s'entendre entre eux, et aux blancs de s'entendre avec les Indiens pour les transactions commerciales. Les Kioways, ainsi que les Comanches, ont des lois politiques et sociales semblables à celles de l'ancien monde. Ils sont régis par un chef dont la dignité se transmet héréditairement, tant que son gouvernement plaît à la tribu. Il dirige la guerre et préside les conseils; mais il est, sans aucune forme de procès, dépouillé de son pouvoir, dès qu'il se déshonore par quelque lâcheté ou par sa mauvaise administration; un guerrier plus capable est alors élu à sa place. Les lois sont conformes à ces usages et dépendent de la majorité; l'exécu-

tion en est confiée à des chefs inférieurs, consciencieux et sévères.

Leurs idées sur la propriété sont particulières; le vol est regardé chez eux comme un acte honorable et glorieux. On imaginerait difficilement de plus grands pillards que ces sauvages. En vain voudrait-on les punir de leurs brigandages continuels; habitués dès leur enfance au maniement des armes et à l'exercice du cheval, n'ayant ni demeures ni villages fixes, il leur coûte peu de décamper subitement, avec leurs familles et leurs effets, d'un bout de la prairie à l'autre. Le nombre et l'agilité de leurs chevaux leur permettent d'emporter tout au loin avec eux; la connaissance des localités et des sources leur est d'une grande utilité dans ces migrations, et ils échappent facilement à toutes les poursuites. La guerre pour eux n'aurait pas autant d'inconvénients que pour d'autres tribus qui n'émigrent jamais; il serait en outre superflu de vouloir leur couper les vivres; car avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de mulets ils auraient de quoi se nourrir pendant longtemps; ils savent qu'on ne peut les atteindre, et c'est ce qui les rend si hardis et si dangereux.

Tous les Indiens sont superstitieux; ainsi des Kioways. Ils croient aux songes, portent des sacs magiques, des amulettes et cherchent à se concilier la faveur des esprits invisibles par des sacrifices, des danses et de la musique. Ils reconnaissent l'existence et le pouvoir d'un être surnaturel qui conduit et dirige tout, et, de même que les Comanches, ils l'adorent dans le soleil. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme; mais avec l'idée que la vie future sera l'image fidèle de l'existence terrestre, d'où vient qu'ils enterrent toujours avec le défunt des armes de chasse et de guerre, afin qu'il paraisse avec honneur dans les champs des bienheureux.

La caravane, continuant sa marche, arriva à la rivière Shady Crik. C'était le soir; la lune brillait dans un ciel étoilé, l'air était d'une tranquillité parfaite. Les voyageurs profitèrent de

cette belle nuit pour organiser un fandango dans la plaine, prélude de ceux qu'ils devaient bientôt exécuter au Nouveau-Mexique, pays où l'on danse autant qu'au Mexique même. Des Mexicains et des Indiens Pueblos[1] s'étaient joints à la caravane.

Les Pueblos sont une race paisible, affable et hospitalière pour les étrangers. Ils s'adonnent à l'agriculture, au jardinage, et vont acheter chez les tribus les plus sauvages des pelleteries et des fourrures qu'ils offrent ensuite aux blancs.

Aussi rencontre-t-on fréquemment leurs caravanes, avec des mulets et des ânes chargés, quand on approche des frontières du Nouveau-Mexique. Ils savent presque tous la langue espagnole, étant en relations continuelles avec les Mexicains, auxquels ils ont emprunté beaucoup de leurs usages. Leurs villes sont florissantes et peuplées; mais cette race n'est plus rien auprès de ce qu'elle était autrefois : on peut suivre ses traces dans les ruines qu'elle a laissées depuis le Rio-Grande jusqu'au Colorado de l'ouest.

Américains, Pueblos et descendants des Espagnols se mirent donc à danser au son d'un violon qui jouait le *Yankee Doodle*, *Hail Columbia*, chants nationaux des États-Unis, et les airs des Nègres. Singulier spectacle que celui de ces danseurs armés de pied en cap et vêtus de costumes qui attestaient de nombreuses fatigues! Ici deux Américains enlacés tournaient sur eux-mêmes en bondissant; là un Mexicain valsait avec un Pueblo; plus loin des fils du Kentucky exécutaient le *Yankee Doodle* ou bien un quadrille. Deux Irlandais de l'infanterie américaine sautaient en chantant *Our Ireland for ever* (notre Irlande pour toujours), tandis que la sentinelle murmurait mélancoliquement : *J'aime à revoir ma Normandie.*

1. On nomme Pueblos (du mot espagnol *pueblo*, village, ville) les indigènes qui habitent ensemble dans des localités fixes. Ce nom leur a été donné par opposition aux Indiens nomades des prairies.

Dans les environs de la Shady Crik la végétation change. Pour la première fois on aperçoit dans tout son éclat l'*Opuntia arborescens*, de la famille des cactus. On avait quitté la vallée de la Canadienne, et le 16 septembre on campa au pied du *Llano Estacado*, haut et large plateau dont le nom vient des nombreux poteaux que les négociants américains ont fichés en terre, de distance en distance, pour indiquer la route aux voyageurs (*estaca*, en espagnol, signifie pieu).

Pendant les 900 kilomètres que l'expédition avait parcourus depuis le fort Smith, elle s'était insensiblement élevée à une hauteur considérable. Le fort Smith est à 153 mètres au-dessus du niveau de la mer; les monts des Antilopes, limitrophes du Texas, sont à 700 mètres; au pied du Llano Estacado on se trouve à 1426 mètres, et le haut plateau, qui s'étend sur 5° de longitude et autant de latitude, a 1596 mètres d'altitude.

Après une rude journée de marche, la caravane atteignit le Rocky del Crik, à l'extrémité du plateau. Ce cours d'eau était à sec; mais de profonds bassins creusés dans le rocher étaient abondamment remplis et renfermaient des poissons de toute espèce.

« D'énormes quartiers de roche, dit M. Möllhausen, suspendus les uns au-dessus des autres d'une façon pittoresque, formaient des cavernes et des grottes assez grandes pour abriter une vingtaine de personnes. Les fentes de ces grottes paraissaient être le repaire de serpents; nos gens en prirent quelques-uns d'une grandeur extraordinaire. Les roches surplombantes étaient tapissées de petits nids d'hirondelles; on essaya d'en détacher plusieurs pour les ajouter à la collection d'histoire naturelle; mais, malgré toutes les précautions, on ne put en avoir un seul intact; ils adhéraient trop fortement aux parois. Une des plus grandes cavernes attira l'attention, à cause des figures taillées dans la pierre à l'aide d'instruments en fer et avec des pointes de flèches. Des

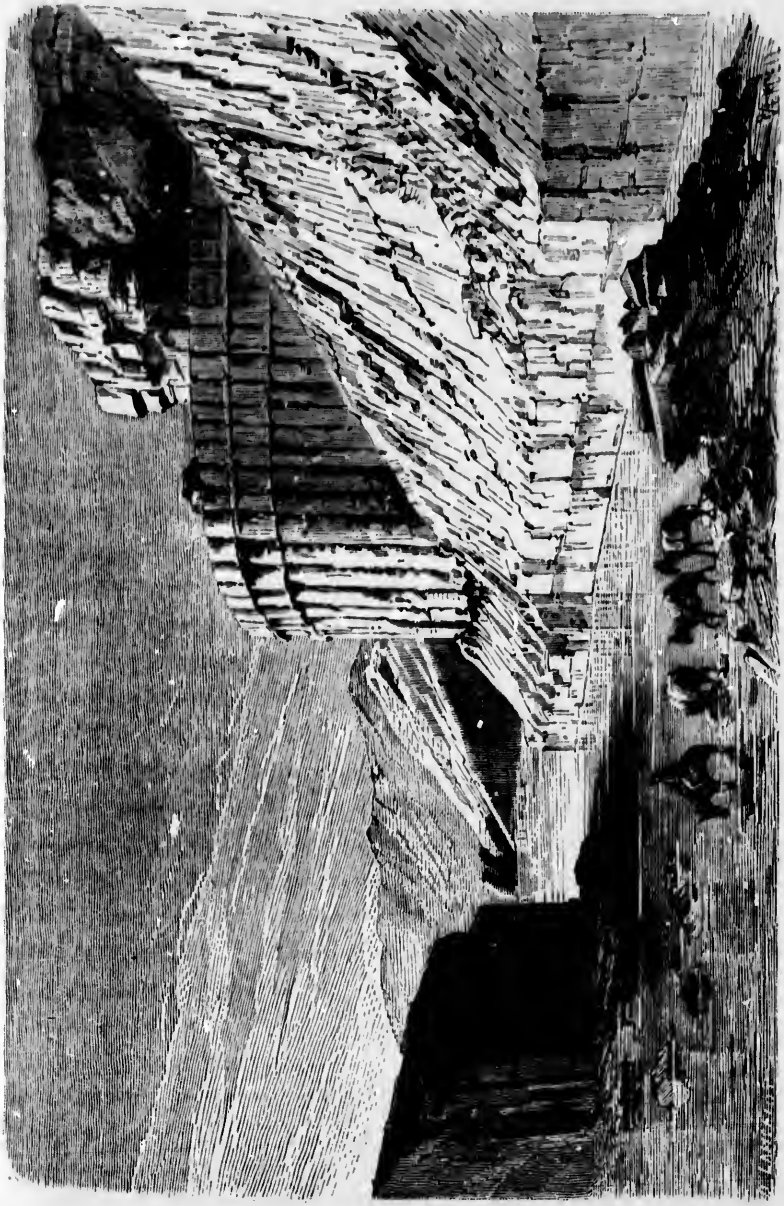
Indiens et des Mexicains pouvaient bien en avoir sculpté quelques-unes pour plaisanter ; mais la plupart provenaient du caractère superstitieux des Indiens Pueblos. »

Ce qui frappait d'abord les yeux, c'était l'image fantastique d'un grand animal, mi-parti dragon, mi-parti serpent à sonnettes, avec des pieds d'homme. Il occupait la moitié de la longueur de la caverne ; ce devait être une divinité des descendants des Aztèques, et, en effet, deux Indiens l'expliquèrent de la manière suivante : Le pouvoir sur les mers, les lacs et les fleuves, et même sur la pluie, est confié à un grand serpent à sonnettes aussi gros que plusieurs hommes réunis et plus grand que tous les serpents du monde ; il se meut en demi-cercle et est terrible pour les méchants ; c'est à lui que les Indiens s'adressent pour obtenir de la pluie. Deux figures d'hommes informes, à cheveux rouges, furent expliquées comme les portraits de Montézuma, dont les Indiens Pueblos, bien qu'ils se disent chrétiens, attendent toujours patiemment la résurrection. Parmi les peintures on voyait aussi l'image du soleil, symbole de la plus haute puissance. Il y avait encore des représentations de divers animaux du pays, des Indiens et de leurs cabanes.

En traversant le Rocky del Crîk, les voyageurs franchissaient la frontière occidentale du Texas, qu'ils avaient parcouru dans toute sa largeur depuis les monts des Antilopes, c'est-à-dire sur une étendue de 297 kilomètres.

Le paysage devenait de plus en plus monotone, lorsque le *Cerro de Tucumcari* vint faire diversion au tableau.

Cette montagne, d'un aspect imposant, s'élève comme une forteresse redoutable à 200 mètres au-dessus du Rocky del Crîk. Sa circonférence à la base peut être de 9 kilomètres, et comme les flancs en sont presque perpendiculaires, sa circonférence au sommet est la même. L'épaisse couche de grès blanc dont la montagne est revêtue et qui apparaît çà et là, est percée d'entailles régulières, disposées perpendicu-



CERRO DE TUCUMCARI.

lairement[1], en sorte que la montagne ressemble à une forteresse imprenable, avec des murs et des remparts munis de longues rangées de meurtrières.

Sur les bords de la Gallinas, où on arriva le 25 septembre, on rencontra un troupeau de 5000 à 6000 brebis ou moutons paissant dans un bas-fond et conduits par un jeune Mexicain dont les cheveux noirs pendaient en désordre sur un visage bruni et dont les membres nus étaient couverts de callosités.

Ce troupeau annonçait le voisinage d'un centre de population. En effet, la caravane ne tarda pas à atteindre *Anton-Chico*, colonie de 300 habitants, presque tous éleveurs de bétail ou bergers. Les maisons, bâties de pierres non passées au feu, en forme de grands carrés, n'ont ni grâce à l'extérieur, ni confort à l'intérieur; en dehors les murailles sont tapissées de plants de piment ou poivre rouge, dont les Mexicains sont très friands.

L'église est construite dans le même style que les habitations particulières, et touche la salle de tandango où fut donné un bal en l'honneur des nouveaux arrivants.

Ce fut une fête très curieuse, en raison du costume et de la tournure des danseurs. « Il avait été défendu d'apporter des armes, dit M. Möllhausen; mais les plis des vêtements révélaient par-ci par-là le manche d'un revolver ou la pointe acérée d'un couteau. » Quant aux señoritas (dames), elles roulaient des cigarettes, qu'elles présentaient aux Américains ou qu'elles fumaient elles-mêmes.

1. Effet dû à la filtration des eaux.

CHAPITRE IV

Séparation de l'expédition. — Santo-Domingo. — Socorro. — Justice sommaire. Albuquerque. — Les Apaches et les Navahoes. — Le rocher du Maure.

A Anton-Chico l'expédition se divisa en deux bandes, en se donnant pour point de ralliement Albuquerque [1].

M öllhausen faisait partie du détachement dont M. Whipple, le chef de l'expédition, avait gardé le commandement. Ce détachement traversa les pittoresques vallées de Cuesta, le défilé de Cañon-Blanco, situé à 2233 mètres au-dessus du niveau de la mer, le village de Galistro, où l'on rencontre quelques volcans éteints, et arriva à Santo-Domingo, ancienne colonie d'Indiens Pueblos.

« Par la forme et la nature de leur construction, dit Mölhausen, les maisons ont l'air de ruines. Les différents étages s'élèvent en terrasses les uns sur les autres. Sur le toit du premier étage se dresse le second, beaucoup plus petit et disposé de telle sorte que devant il y a de l'espace pour une petite cour. Et comme les maisons de la ville sont serrées les unes contre les autres, on a des rues suspendues qui conduisent de porte en porte au deuxième et au troisième étage, établissant ainsi entre les habitants une communication nécessaire.

« Il n'y a d'ouvertures que dans les étages supérieurs; pour y parvenir de la rue, on se sert d'échelles, qui sont retirées

1. Petite ville du Nouveau-Mexique, chef-lieu du comté de Bernalillo. Elle ne renferme que 1500 habitants, mais ses maisons et ses jardins s'étendent sur une longueur de plusieurs kilomètres, près du rio del Norte (rivière du Nord).

dès que la sécurité l'exige. Dans le plafond du premier étage est pratiqué un orifice pour descendre au rez-de-chaussée ; d'autres échelles mènent de la plate-forme du premier sur le toit du second et dans les chambres du troisième.

« Le rez-de-chaussée paraît être exclusivement réservé à garder des provisions ; mais les étages supérieurs sont habités par les propriétaires, qui s'y arrangent de leur mieux. Ils reçoivent le jour par des ouvertures carrées qui, pour éloigner les orages et le froid, sont fermées de carreaux transparents de gypse cristallisé.

« Quand nous arrivâmes, on remarquait peu d'animation dans les rues ; mais presque toute la population s'était rassemblée devant les portes. Elle est à Santo-Domingo de 800 âmes ; et comme la population mâle sait la langue espagnole, il ne fut pas difficile de s'entretenir avec ceux qui entraient dans notre campement.

« C'étaient des hommes bien bâtis, dont les traits, malgré leur type indien, avaient quelque chose d'agréable. Les deux sexes portaient les cheveux longs, ouverts brusquement sur le front, au-dessus des sourcils ; les hommes avaient en outre une queue courte et épaisse nouée par un ruban rouge. Les costumes étaient variés ; les uns avaient des jaquettes de chasse en cuir d'une teinte brun clair, ornées de franges et de broderies, qui allaient à merveille avec leur habit de dessous, également teint et bordé, à la mode mexicaine, de boutons jaunes et blancs. Les autres n'avaient qu'une couverture à raies jetée autour des épaules ; d'autres étaient simplement vêtus d'une chemise de coton. Les femmes portaient autour des reins un jupon de couleur sombre qui descendait jusqu'aux pieds ; le haut du corps était enveloppé d'une couverture légère qu'elles ramenaient par-dessus la tête ou qu'elles attachaient d'une façon pittoresque autour des reins et des épaules. Hommes et femmes avaient aux pieds des mocassins, parfois richement brodés.

« Nous montâmes aux premières échelles que nous rencontrâmes, et nous nous trouvâmes sur une petite cour proprette, entourée d'un parapet; nous entrâmes sans façon par une porte ouverte qui laissait voir la lueur d'un foyer. Quand les habitants, un jeune homme et deux jeunes filles, nous aperçurent, le premier s'empressa de prendre une couverture ramassée dans un coin et de l'étendre devant le feu en nous invitant à nous y asseoir. Les jeunes filles, en train de préparer le repas, présentèrent à chacun de nous un gâteau de farine tout chaud (*tortilla*) et placèrent devant nous un plat avec d'autres pâtisseries, semblables à des guêpiers, qu'elles nous firent signe de manger. La pièce où nous nous trouvions était petite, mais propre; les peaux et les couvertures entassées dans les coins donnaient l'idée du bien-être; les murailles nues étaient couvertes de vêtements, d'ustensiles et d'armes rangés avec une certaine symétrie. Après avoir goûté aux mets et mis le restant dans nos poches, nous souhaitâmes le bonsoir aux Indiens et continuâmes notre voyage de découvertes sur le toit des maisons; nous trouvâmes partout le même arrangement, la même hospitalité, les mêmes prévenances. »

La plaie des villes du Nouveau-Mexique, c'est un ramas d'individus venus on ne sait d'où. Ils s'engagent dans les caravanes en qualité de guides ou de muletiers et se font chasser de partout à raison de leurs abominables instincts. Alors, réunis en bandes, ils errent de ville en ville, ne vivant que de brigandages.

Il y a quelques années, le gouvernement américain avait envoyé dans cette région une commission chargée d'arpenter le terrain. Quand l'expédition arriva à Socorro, la ville était dans un grand émoi. Des bandes de pillards parcouraient les environs, enlevant les troupeaux et massacrant les fermiers.

Un soir, un bal avait lieu, plaisir commun dans toutes les villes mexicaines. Là, chacun peut entrer et prendre part au

fandango. Bientôt se présentèrent les vagabonds, qui signalèrent leur présence en tirant des coups de pistolet au-dessus de la tête des femmes. Celles-ci se précipitèrent vers les issues occupées par les gens de la bande. On joua du couteau, et l'un des membres de la commission américaine tomba mortellement frappé.

Ce meurtre criait vengeance. De San-Eleazario, la station la plus voisine, arriva une troupe d'Américains et de Mexicains qui visita les maisons et s'empara de plusieurs bandits, lesquels furent immédiatement traduits devant un jury composé de six Mexicains et de six membres de la commission.

Rien de plus curieux que ce tribunal. Chacun dans la salle était armé, depuis les juges jusqu'aux spectateurs, qui remplissaient en même temps l'office de gendarmes. Les juges siégeaient devant une table de bois brut où s'étalaient des revolvers en guise d'actes d'accusation.

Les prisonniers étaient assis sur un banc au milieu de l'assistance. Trois furent condamnés à mort et pendus sur-le-champ. Le chef de la bande, pris quelques jours après, subit le même sort.

Cette justice sommaire porta ses fruits. Depuis lors la tranquillité régna dans Socorro; les habitants, au lieu de se barricader dans leurs habitations, purent jouir sur le seuil de leurs portes de la délicieuse fraîcheur des soirées tropicales.

Les deux fractions de l'expédition se réunirent à Albuquerque, station militaire commandée alors par un vieux soldat familièrement appelé le père Fitzwater.

Un des officiers de la troupe de M. Whipple raconte ainsi l'histoire de ce vétéran.

« Ce vieux compère est une des curiosités de la ville; il n'a pas dans tout son corps un membre qui n'ait été cassé, déchiré, recousu; sa jambe gauche tient au moyen d'une barre de fer: aussi ne peut-il monter à cheval que du côté droit; il a gagné

la plupart de ses cicatrices dans les escarmouches avec les Indiens, et ses blessures les plus dangereuses dans notre guerre contre le Mexique[1].

« C'était déjà un vieux sergent, mais aussi dur à la fatigue que le plus jeune soldat. Dans je ne sais plus quelle bataille il se battait adossé à une muraille de granit quand une balle, après avoir percé le cou de son voisin, rebondit contre le mur avec une telle force, que des éclats du granit sautèrent de tous côtés et que l'un d'eux creva un œil du pauvre Fitzwater; il se tourna, la face ensanglantée, vers un de ses camarades et lui dit : « Rien de pareil ne m'est encore arrivé; jusqu'à ce jour je croyais qu'une balle qui avait déjà fait son effet ne pouvait revenir sur ses pas; il est bon seulement qu'elle ne m'ait pas attrapé l'œil droit. » Et, ce disant, il déchargea tranquillement son fusil contre un Mexicain.

« Après la guerre il se chargea du transport de la poste du Texas à Santa-Fé et *vice versa*, et ce fut là surtout qu'il eut affaire aux Indiens et fit preuve de sang-froid autant que de courage. Ses ennemis les plus acharnés étaient les Apaches, qui le suivaient partout et tâchaient de s'emparer de lui.

« Un matin, c'était non loin d'El Paso, le vieux était en train de préparer un rôti et du café pour son déjeuner, quand tout à coup il se vit entouré par un groupe d'Apaches dont la physionomie n'annonçait rien de bon; la résistance était inutile, car, au moment même où il aurait saisi ses armes, un tomahawk lui eût brisé le crâne : donc, sans se déconcerter, il invita, dans le plus grand calme, les sauvages à s'asseoir et à se servir du rôti, tandis qu'il leur verserait du café.

« Ce sang-froid du soldat, joint à la gracieuseté de son in-

1. C'est la guerre de 1847, survenue à la suite de l'annexion du Texas aux États-Unis. Cette guerre, désastreuse pour le Mexique, se termina par le traité de Guadaloupe (2 février 1848), qui adjoignit au territoire de l'Union américaine, en outre du Texas, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et la Nouvelle-Californie.

vitation, surprit tellement les Apaches, produisit sur eux une si vive impression, qu'ils obéirent involontairement, profitèrent du repas et, après avoir satisfait leur appétit, se retirèrent sans l'inquiéter, sans le dépouiller; « mais, disait-il, je leur aurais plus volontiers donné à goûter mon long couteau que du café avec du sucre. »

Comme toutes les villes du Nouveau-Mexique, Albuquerque est mal située, à cinq cents pas environ du Rio Grande, et n'a pris quelque importance qu'à cause de la garnison américaine. La population est de 1500 habitants, dont la plus grande partie se compose d'individus mal famés, de joueurs, de voleurs de chevaux.

Depuis qu'elle est protégée par une garnison, la ville n'est plus exposée, comme autrefois, aux attaques des Indiens Apaches et Navahoes. Mais ces hordes sauvages rôdent toujours dans le voisinage, guettant les troupeaux et les voyageurs. Il arrive souvent qu'une de ces bandes est conduite par un Mexicain qui a sa part dans le pillage.

La nation des Apaches, l'une des plus nombreuses du Nouveau-Mexique, renferme beaucoup de tribus dont plusieurs ne sont pas même connues de nom. D'après les colons et les voyageurs, le territoire de ces Indiens s'étend de 103° à 114° de longitude ouest et de 38° (frontières de l'Utah) à 30° de latitude nord. Mais ils ne se renferment pas dans ces limites; ils errent bien au delà; cependant ils n'ont pas de demeures fixes en dehors de ce territoire, et c'est seulement l'amour du pillage qui les entraîne dans les États de Sonora et de Chihuahua. Sans doute, dans le nombre il y a des tribus qui ne sont pas de la famille des Apaches; mais pour décider ce point il faudrait une étude comparée de leurs langues.

La tribu des Navajoes ou Navahoes, la plus forte à l'ouest des montagnes Rocheuses, sur le territoire dont nous venons d'indiquer les limites, appartient aussi à la famille des Apaches, et il est probable que des recherches ultérieures nous

apprendront que des tribus vivant beaucoup plus au nord font également partie de la même famille [1].

Les Indiens, à l'est des montagnes Rocheuses, montrent des sentiments chevaleresques qu'on ne retrouve pas chez les tribus de l'ouest, dont l'extérieur même est différent et parmi lesquelles on rencontre rarement un beau type ; la nourriture

CAVALIER NAVAHOE

de ces Indiens de l'ouest consiste presque exclusivement en chair de cheval et de mulet qu'ils enlèvent dans les fermes mexicaines.

Les Navahoes sont à peu près les seuls Indiens du Nouveau-Mexique qui entretiennent de grands troupeaux de brebis et

1. Le professeur William Turner a montré, dans un essai lu devant la Société Ethnologique, l'analogie qui existe entre l'idiome des Apaches et celui des Athapascans, tribu sur les confins de la mer Polaire.

mènent une vie nomade; ils savent tisser la laine, dont ils confectionnent d'épaisses couvertures de couleur capables de rivaliser avec les produits de l'occident. Ils s'entortillent dans ces couvertures aux couleurs voyantes, ce qui leur donne un air original et même assez agréable. Au reste, dans leur costume ils se distinguent peu de leurs frères des autres tribus, qui sont plus mal vêtus ou quelquefois même ne sont pas vêtus du tout. Ils apportent un grand soin dans la confection de leurs chaussures en cuir de cerf, munies de fortes semelles et d'un bout pointu en forme de bec, précaution nécessaire contre les cactus épineux et autres plantes de ce genre dont le terrain est couvert. Leur coiffure est un bonnet de cuir en forme de casque, habituellement orné d'un bouquet de plumes de coq, d'aigle et de vautour. Outre l'arc et les flèches, ils portent de longues lances, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse sur leurs chevaux agiles.

Les Indiens Pueblos, dont il a déjà été parlé et dont les villes sont disséminées sur le Rio Grande et ses affluents, constituent la population la plus saine du Nouveau-Mexique. Vivant en paix avec leurs voisins, cultivant l'agriculture et l'élève du bétail, ces tribus d'Indiens, nommés à tort cuivrés, car leur peau est d'un brun tirant sur le jaune, forment, avec les descendants des Espagnols ou Mexicains actuels, les véritables habitants du Nouveau-Mexique.

Les fertiles vallées du Rio Grande et de ses affluents, ainsi que les chaînes de montagnes, renferment de l'or, du fer et du charbon. Malheureusement la profondeur du fleuve n'est pas en rapport avec sa largeur. Dans son cours supérieur, de Santo-Domingo à Santa-Fé, cette largeur est de 134 à 200 mètres, tandis que la profondeur n'atteint en moyenne que $0^{m},65$ à 1 mètre; et comme dans tout son parcours aucun pont ne joint ses rives, comme ses eaux sont vaseuses, on peut juger des difficultés qu'éprouvent les caravanes pour e traverser à gué.

Les principales productions de la vallée du Rio Grande, dont la largeur varie de 400 mètres à 6 kilomètres, sont le maïs, le blé et l'orge. Les oignons, les courges, les melons y atteignent une grosseur prodigieuse; mais, chose singulière, on n'y a jamais pu acclimater la pomme de terre. Les fruits y sont excellents, et on y cultive la vigne avec grand succès; par des procédés purement élémentaires, les vignerons fabriquent le fameux vin d'El Paso, qui ressemble absolument au madère.

La seconde partie du voyage, la plus rude, restait à accomplir. Un guide était absolument nécessaire, et le chef de l'expédition se trouva en présence de trois concurrents. Le choix était difficile : le succès de l'expédition et même la vie de chacun de ses membres pouvait en dépendre.

Ces trois guides se nommaient Fitzpatrick, Kit Carson et Leroux, et chacun d'eux était le héros de saisissantes épopées.

Dans le temps où les Indiens ne connaissaient pas encore beaucoup l'usage des armes à feu, Fitzpatrick, s'étant égaré dans les montagnes Rocheuses, se vit pourchassé par un parti d'Indiens. Leur échapper était impossible; il ne tenta la fuite que pour se procurer le moyen d'ôter sans être vu la balle de sa carabine. Bientôt il fut rejoint par la bande, désarmé et attaché à un arbre. Un guerrier recula de quelques pas et fit feu sur le prisonnier; mais, en le voyant sain et sauf, lui et ses camarades en éprouvèrent une si vive émotion, qu'ils se hâtèrent de le détacher et de lui donner sa liberté, croyant avoir affaire à un être surnaturel. C'est ainsi qu'il dut la vie à sa présence d'esprit.

Kit Carson a été le compagnon fidèle et l'ami du célèbre colonel Frémont. En 1847 il fut présenté au président des États-Unis, qui le nomma lieutenant dans un régiment de chasseurs. Ayant entendu un jour un étranger mal parler des Américains, il prit le parti de ses compatriotes et monta à cheval pour vider la querelle. L'étranger avait un fusil, Carson n'avait qu'un pistolet; mais avant que son adversaire eût

pris seulement le temps de viser, Carson lui avait déjà brisé le crâne. Dans ses nombreuses luttes avec les Indiens il n'a eu qu'une seule fois l'épaule fracassée par une balle.

Leroux, vieux Canadien blanchi dans les prairies, n'avait pas d'états de service moins brillants. Il avait dû souvent défendre sa vie contre les Indiens des montagnes de San-Francisco, et il racontait à qui voulait l'entendre comment il avait été, sur le haut d'une colline, le point de mire d'un groupe d'Indiens qui l'avaient lardé de leurs flèches à pointe en pierre. Il était excellent pour retrouver la trace des bêtes de somme volées par les Indiens; il partait de ce principe qu'il faut laisser un jour d'intervalle entre le vol et la poursuite; et avec cette idée il surprenait presque toujours les Indiens, qui, ne se voyant pas suivis le premier jour, n'étaient déjà plus le lendemain sur leurs gardes.

C'est ce dernier qu'engagea M. Whipple moyennant 12 000 francs.

On partit le 3 novembre 1853 et, en suivant en aval le cours du Rio Grande, on arriva dans l'après-midi à Isléta, village qui a beaucoup de ressemblance avec Santo-Domingo. Le 13 on était à Laguna, localité à laquelle ses maisons grises et ses échelles conduisant d'un étage à l'autre donnent un aspect assez pittoresque.

A 10 kilomètres de là, dans un défilé étroit, se trouve l'établissement mexicain de Covero, dont les maisons pauvres et malpropres sont attachées aux flancs des rochers comme des nids d'hirondelles. Sur la place jaillit une source qui a donné naissance à la ville.

On y remarque une pierre, semblable à une urne gigantesque, s'élevant à 1m,34 de hauteur. Ce n'est pas un bloc de pierre qui aurait été entraîné jusque-là du sommet des rochers voisins et aurait pris cette forme sous l'influence de l'atmosphère ou de la pluie; cette urne fait partie de la même couche de grès sur laquelle repose son pied, qui surprend à

cause des inscriptions dont il est couvert. Ces inscriptions, en langue espagnole, proviennent du temps de la conquête et se rapportent à des faits ou à des personnages historiques. Elles sont accostées d'hiéroglyphes et de signes tracés par les Indiens. La plus ancienne de ces inscriptions porte la date du 16 avril 1606.

Le plateau sur lequel se dresse le rocher du Maure est divisé par un ravin sur les deux escarpements duquel se trouvent des ruines formant des angles droits de 102 mètres de longueur sur 68 de largeur.

« De même que dans toutes les ruines du Nouveau-Mexique, dit le voyageur, le sol est ici jonché de débris de vases et de tessons dont la quantité surprend au premier abord, et qui font présumer que dans ces villes anciennes on brisait, lors des fêtes, pour les usages et les sacrifices religieux, beaucoup plus de poteries que ne le comportent les accidents de la vie ordinaire. Les Indiens Pueblos emploient aussi des vases en terre de même forme; mais on ne remarque pas autour de leurs villes de tels amas de débris.

« Pourquoi les habitants de ces villes aujourd'hui détruites avaient-ils choisi les hauteurs ? On ne peut, sur ce point, former que des conjectures. C'était peut-être pour se garantir d'attaques ennemies, peut-être aussi pour recueillir et garder l'eau de pluie dans les excavations du rocher, l'eau manquant presque complètement dans le terrain bas. Plus tard les habitants descendirent des hauteurs dans la vallée et établirent leurs demeures sur le bord des rivières, afin de s'y livrer plus commodément à l'agriculture et à l'élève du bétail, dont les Espagnols leur avaient enseigné l'utilité.

« C'est en vain que dans le voisinage des ruines de l'*Inscription Rock* on cherche un pueblo encore habité; les descendants de ceux qui ont bâti ces murs sont morts ou ont émigré, et leurs traces doivent être depuis longtemps effacées dans le sud du Mexique. »

Après avoir passé la dernière chaîne des montagnes Rocheuses, à Camino del Obispo (chemin de l'Évêque), la caravane gravit, le 17 novembre, la Sierra Madre (montagne de la Mère), ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et le

LES ROCHERS DU MAURE.

Pacifique, et dont l'altitude est de 2750 mètres. Non loin de là se trouve un rocher de grès gris de près de 67 mètres de hauteur, que les Mexicains nomment rocher du Maure et les Américains Inscription Rock (rocher des Inscriptions), à cause de sa ténuité ; l'on ne comprend pas qu'il puisse soutenir la masse entière, d'autant plus qu'il est creux dans toute son étendue et assez profond pour qu'un homme puisse y entrer.

CHAPITRE V

Zuñi. — La fontaine de l'Ours. — Pierres précieuses dans les fourmilières. Forêt pétrifiée. — Les Indiens Tontos. — Le *Cereus giganteus*.

Après une marche de 32 kilomètres la caravane atteignit les sources de la rivière de Zuñi ou Rio del Pescado (rivière du Poisson). Zuñi, ville d'Indiens Pueblos d'environ 2000 âmes, ressemble à Santo-Domingo et de loin, avec ses maisons en terrasse, ses rues élevées, ses échelles, présente un coup d'œil assez pittoresque.

Malheureusement la petite vérole, qui sévissait dans la ville, empêcha les voyageurs d'y pénétrer, et ils établirent leur camp à 4 kilomètres de là, près d'un lac sacré de 8 mètres de diamètre et de 4 mètres de profondeur.

Pendant cette halte ils firent des excursions dans les montagnes voisines, par exemple à la fontaine de l'Ours. C'est une source entourée de rochers avec une seule ouverture assez grande pour que l'ours y passe la tête et boive. A quelques pas de là s'élève une cabane où s'embusque le chasseur : il ferme avec une pierre l'ouverture de la source, où conduit un sentier; l'animal s'aperçoit de l'obstacle, essaye de l'écarter avec ses pattes de devant et donne ainsi au chasseur le temps de l'ajuster à son aise.

La caravane se remit en route le 25 novembre. A peu de distance de Zuñi, on aperçut quelques autels ou lieux de sacrifice encore en usage. Autour étaient plantés, dans un certain ordre, de petits bâtons ornés de plumes, de planches travaillées et décorées de figures, de jouets en osier, etc.;

d'autres jonchaient le sol, ce qui indiquait que les visiteurs indiens renouvelaient de temps en temps les ornements.

Quand les voyageurs quittèrent ce lieu consacré, leur guide tira d'un sachet un peu de farine, le mit dans le creux de sa main et la souffla vers l'endroit où s'étaient arrêtés les étrangers, comme pour purifier l'air souillé par leur présence.

Le 30 novembre, après avoir passé la source de Navahoe, ils aperçurent dans le lointain les montagnes de San-Francisco, volcans éteints d'un aspect imposant, dont ils n'atteignirent la base qu'après plusieurs journées de marche.

En route on fit une assez curieuse découverte.

« Chez les Indiens Zuñis, dit M. Möllhausen, nous avons remarqué que plusieurs d'entre eux portaient aux oreilles des pierres précieuses, et surtout de gros et magnifiques grenats; nous ne pûmes tirer d'eux d'autres éclaircissements, sinon que ces pierres se rencontraient dans la direction du couchant, et nous étions très désireux de voir l'endroit qui les produit.

« Aujourd'hui notre désir a été satisfait.

« Une quantité de petites fourmilières couvraient les bas-fonds; ces éminences n'étaient formées que de petites pierres; et comme les grosses fourmis s'étaient retirées en terre à cause du froid, il était facile d'enlever des grenats, des rubis et des émeraudes sans être inquiétés par les insectes. Le soleil d'ailleurs nous favorisait dans cette opération. Les fourmis n'avaient sans doute pas eu la force de soulever de plus grosses pierres, car nous en trouvâmes fort peu excédant la grosseur d'un pois.

« Nous en recueillîmes une assez grande quantité de petites; ce qui fait penser que le sol en recèle d'autres de même espèce plus grosses et plus précieuses. Mais la nécessité où nous étions de hâter le pas pour atteindre une source vers le soir ne nous laissa pas le temps de chercher des trésors, et il n'était pas prudent de rester en arrière, à cause des Navahoes. »

LA VILLE DE ZUÑI.

Le 2 décembre l'expédition arriva dans la vallée du Rio Secco, où se trouve une forêt pétrifiée.

« De loin en loin, dit M. Möllhausen, on eût dit des masses de bois apportées par les eaux, ou bien une forêt dont les souches auraient été abattues pour le défrichement du sol. Des arbres gisaient à terre, entre lesquels quelques troncs étaient encore debout. Plusieurs avaient une longueur de 20 mètres, avec un diamètre proportionné; ils paraissaient sciés en blocs réguliers; non loin de là on remarquait un amas de copeaux et de branches brisées. Ce sont des arbres fossiles mis à nu par les eaux et qui se sont brisés par leur propre poids en blocs réguliers d'une longueur de $0^m,34$ à 1 mètre. Les plus gros ont $1^m,67$ de diamètre. Quelques-uns étaient creux; beaucoup semblaient à moitié brûlés et avaient une couleur sombre qui permettait pourtant de distinguer l'écorce, les fentes et les anneaux du bois. Quelques blocs montraient les plus belles teintes de l'agate et du jaspe rouge; d'autres, sous l'influence de la température, s'étaient émiettés en petits morceaux qui, taillés et montés, feraient de très jolis bijoux; d'autres enfin avaient conservé la couleur du bois : on croyait voir des poutres de sapin pourri, et il fallait les toucher pour se convaincre de la pétrification. Quand on les heurtait, ils se brisaient en morceaux pareils à des copeaux.

« Nous en recueillîmes plusieurs échantillons, en regrettant de ne pouvoir emporter des blocs d'une grande dimension. Nous cherchâmes en vain des empreintes d'herbes et de plantes; les seules choses que nous trouvâmes, outre les blocs de bois, furent des débris de fougères que nous prîmes d'abord pour des bois de cerf brisés. »

Dans les premiers jours de décembre la caravane campa sur les bords du Colorado Chiquito (Petit Colorado), rivière aux eaux rapides et abondantes, qui se réunit au Zuñi et au Puerco et va se jeter dans le Rio Colorado de l'ouest.

La saison s'avançait, la neige commençait à tomber, et l'on

entrait dans la région des volcans. Dans un ravin dont les flancs étaient des murs de lave refroidie, des Indiens Tontos et Yampays s'étaient misérablement établis.

Le sol était recouvert de terre fortement tassée pour rendre les pointes de lave moins saillantes et permettre aux hommes nus de s'étendre à leur aise; des murs en terre assez minces divisaient l'espace en petites chambres communiquant entre elles par des ouvertures aussi étroites que les portes et ne laissant passer qu'une personne à la fois : le souterrain ne paraissait pas avoir été habité depuis longtemps, car nous n'y trouvâmes aucune trace du séjour des indigènes; mais ces Indiens ont si peu d'objets mobiliers, et le peu qu'ils possèdent leur est si nécessaire, qu'ils ne doivent jamais perdre ou oublier la plus petite bagatelle. Les cavernes ne sont probablement habitées que pendant l'été, et à l'approche de l'hiver, très rigoureux dans ces contrées, ils descendent dans les vallées, où ils se garantissent mieux du froid.

Le 26 décembre apparut dans toute sa majesté la chaîne des montagnes de San-Francisco.

« Il y avait, dit M. Möllhausen, encore une distance de 16 kilomètres jusqu'à la base; mais nous pouvions parfaitement en distinguer la structure. Quatre cimes principales couvertes d'une neige éblouissante dominaient toute la chaîne; d'autres montagnes s'y appuyaient, à la vérité, et paraissaient liées avec elles ou du moins en être issues; mais elles ne servaient qu'à compléter le caractère de ces anciens volcans, qu'on ne pouvait méconnaître, quand même on n'eût pas été prévenu de leur voisinage par la marche des jours précédents à travers un sol volcanique.

« Des torrents de laves s'étaient creusé un lit profond; c'étaient maintenant des ravins boisés serpentant sur les flancs de la montagne depuis le sommet jusqu'à la base, et s'élargissant à mesure que de petits ruisseaux latéraux venaient y déboucher. Des forêts de pins et de cèdres montaient jusqu'à

mi-côte; là le bois s'éclaircissait, puis la végétation cessait tout à fait, et plus d'un tiers de la hauteur était enveloppé d'une neige immaculée où les inégalités du sol et les fissures se détachaient comme des ombres légères.

« Des troupes d'antilopes et de cerfs à queue noire parcourent ces forêts; mais l'animal le plus curieux est une espèce particulière d'écureuil (*Sciurus dorsâlis, S. Abertii*), connue seulement depuis peu de temps; sa longueur est de 0m,648 depuis la pointe du museau jusqu'à l'extrémité de la queue; il a des oreilles larges, presque rondes, poilues à l'intérieur et à l'extérieur et plus encore aux extrémités; sa couleur est gris sombre, à l'exception d'une raie sur le dos et sur le derrière des oreilles, laquelle est d'un beau brun foncé. Une ligne noire sur le flanc forme la démarcation entre la teinte du dos et celle du ventre, qui est blanche; le dessous de la queue est également blanc; le dessus est gris avec de longs poils blancs très saillants. »

Le lendemain, 27 décembre, on faisait halte à la source Leroux, ainsi nommée d'après le guide qui l'avait découverte; elle est située à 2490 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Depuis le fort Smith l'expédition avait parcouru 1983 kilomètres et depuis Albuquerque 650.

Les indigènes des montagnes de San-Francisco sont les *Cosninos* et les *Yampays*, de la famille des Apaches, placés au dernier rang de l'échelle sociale. Comme les Apaches, ils sont pillards, farouches et défiants; on n'est jamais parvenu à former des relations avec eux; la vue d'un blanc leur cause de l'effroi; cependant ils suivent les caravanes pour tuer, de leur cachette, les hommes et les animaux. S'ils avaient des objets précieux capables de tenter l'avidité des blancs, il est probable qu'on aurait renouvelé les tentatives pour les civiliser et qu'on eût réussi; mais ils présentent l'image de la plus hideuse pauvreté et ne se distinguent des bêtes sauvages que par la parole; ils sont laids et difformes, ce qui n'étonne nul-

LES MONTS DE SAN-FRANCISCO.

lement quand on songe à leur manière de se nourrir. Les baies des cèdres, les fruits d'une espèce de pin (*Pinus edulis*), le gazon et la racine de l'agave mexicaine, tels sont leurs moyens de subsistance. Ils aimeraient bien la viande; mais, étant de mauvais chasseurs, bien que leur pays abonde en gibier, ils n'en mangent que lorsqu'ils la volent aux habitants du Nouveau-Mexique ou aux chasseurs en marche.

Le 9 janvier la caravane traversa la Lava-Crîk (rivière de la Lave), à 16 kilomètres au nord des monts Bill-Williams, groupe d'anciens volcans aujourd'hui couverts de pins et de cèdres.

A partir de cet endroit le terrain baissait de 60 mètres par 1600 mètres. C'est en descendant toujours que les voyageurs atteignirent les bords d'une rivière qui, après beaucoup de détours, se dirige vers le sud-ouest.

« D'abord, dit M. Möllhausen, nous la prîmes pour le Bill-Williams, qui, sorti des montagnes de ce nom, se déverse dans le Rio Colorado. Notre erreur reconnue, nous baptisâmes ce cours d'eau Partridge-Crîk (rivière des Perdrix), à cause du grand nombre de ces oiseaux qui fréquentent les bords escarpés du ruisseau et dont la tête est ornée d'une huppe magnifique.

« Au reste il n'était pas facile de se convaincre de l'identité d'une rivière dont on ne connaît que l'embouchure et dont la source est supposée située dans les monts Bill-Williams; tous les autres renseignements relatifs à ce cours d'eau se bornent aux récits et aux témoignagnes d'un trappeur nommé Bill Williams, qui, descendant le grand Colorado, découvrit près des villages Mohaves l'embouchure d'une rivière qu'il remonta dans le but de prendre des castors. Il parvint ainsi dans le voisinage d'une chaîne à laquelle les chasseurs du Far-West (Ouest lointain) ont donné son nom ainsi qu'à la rivière, nom qui depuis a été transporté sur les cartes modernes. Il sera provisoirement assez difficile de déterminer

exactement la position géographique du Bill-Williams. Les rives du Partridge-Crik sont hautes et escarpées. »

La perdrix qui vole par centaines dans cette solitude a été nommée *Callipepla californica* et *Callipepla squammata* quand les plumes de la crête sont longues et pointues; elle a la grosseur d'un pigeon domestique; ses plumes sont d'une belle teinte brune et grise; ce qu'elle a de plus remarquable, c'est une aigrette de 0m,22 de long, large du haut, pointue en bas, bien fournie, que l'oiseau ramène en avant, penchée vers le bec quand il fuit à tire-d'aile ou qu'il est effrayé, mais que le reste du temps il porte en arrière.

Ici les animaux et les végétaux sont bien supérieurs à l'homme, comme le lecteur en jugera par ce portrait des Tontos[1] : « On ne peut concevoir des figures et des physionomies plus repoussantes; nous avions sous les yeux un jeune homme et un vieillard, tous deux de taille moyenne, de forte structure; grosse tête, front proéminent, pommettes saillantes, gros nez, bouche lippue et petits yeux à peine fendus qui jetaient des regards effarés, comme feraient des loups pris au piège. Leur teint était beaucoup plus foncé que je ne l'avais encore vu chez les Indiens; leurs cheveux pendaient en désordre, ils portaient aussi la queue indienne, nouée avec des morceaux d'étoffe et de cuir. Le plus jeune avait des mocassins déchirés, des jambières et une espèce de jaquette en coton; l'autre était vêtu d'une couverture navahoe en lambeaux, qu'il avait assujettie à l'aide d'épines; rien pour protéger ses pieds contre les pierres et les ronces du cactus, rien que les callosités dont ses jambes étaient couvertes. Leurs armes consistaient en un arc de 1m,50 de long et des flèches de 0m,90 munies de pointes en pierre. Vainement on essaya de leur arracher quelques détails sur la nature de leur pays.

Après avoir quitté ces hideux sauvages, les voyageurs arri-

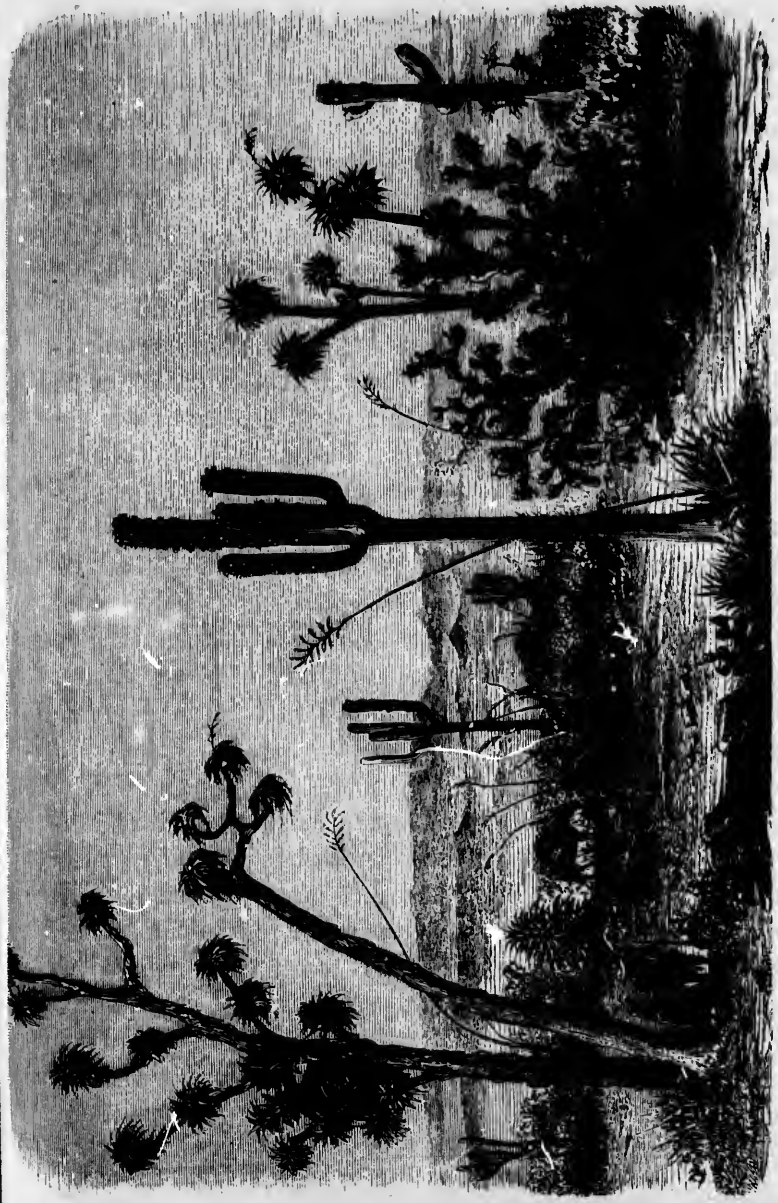
1. Le vocable espagnol *tonto* se traduit en français par *fou* ou mieux *sot*.

vèrent à un défilé qu'ils nommèrent Passe du Cactus, à cause du nombre de ces plantes dont le sol était émaillé.

Parmi ces arbres on distinguait le *Cereus giganteus*, le roi des cactus, connu en Californie et au Nouveau-Mexique sous

HUTTES D'INDIENS CHIMEHOUÈBES.

le nom de *Pétahaya*. Cette plante merveilleuse, qui a des branches et pas de feuilles, qui atteint une grosseur considérable et souvent une hauteur de 20 mètres, se rencontre jusque dans l'État de Sonora, au sud de la Californie. Elle croît dans les déserts les plus sauvages et les plus incultes



LE CEREUS GIGANTEUS.

cultes et trouve moyen de pousser ses racines entre les pierres et les rochers.

Sa forme varie suivant l'âge. La plus ordinaire est celle d'une énorme massue dont la pointe est tournée en bas et dont l'extrémité supérieure a une circonférence double. Tels sont les cactus de $0^m,64$ à 2 mètres; mais le diamètre tend à s'égaliser quand la plante pousse en hauteur; à $8^m,30$ c'est une colonne régulière qui commence à pousser des rameaux.

Des branches sphériques sortent du tronc, se recourbent en se prolongeant et s'élèvent alors à quelque distance, parallèlement avec lui. Un cactus à plusieurs rameaux ressemble exactement à un candélabre gigantesque, d'autant plus que les branches sont symétriques.

Quand on voit ces hautes tiges se dresser à la pointe extrême d'un roc, on ne conçoit pas qu'elles puissent résister à l'ouragan; mais elles doivent leur solidité à un système de côtes circulaires placées à l'intérieur de l'enveloppe charnue, du haut en bas de la plante, ayant $0^m,026$ à $0^m,039$ de diamètre et aussi dures que le bois du cactus. Quand la plante meurt, la chair tombe pièce à pièce des fibres du bois; le squelette gigantesque reste ainsi debout plusieurs années, jusqu'à ce qu'il périsse tout à fait.

Le tronc et les branches sont garnis dans toute leur longueur de cannelures régulières placées à égale distance; les fibres intermédiaires ont une direction perpendiculaire, ce qui donne à l'écorce du cactus une vague ressemblance avec un orgue d'église. Les crêtes du *cereus* sont armées de pointes grises symétriquement espacées, entre lesquelles brille la teinte vert clair de la plante.

De grosses fleurs blanches ornent en mai ou juin l'extrémité des branches et du tronc; aux mois de juillet et d'août des fruits savoureux les remplacent. Les Indiens récoltent ces fruits; c'est un de leurs mets favoris; ils s'en servent pour faire une espèce de sirop.

CHAPITRE VI

Le Rio Colorado. — Indiens des rives. — Les Mohaves.
La Fourche du Bill-Williams.

Le 19 février la caravane arriva au Rio Colorado et ne tarda pas à rencontrer des indigènes, quatre jeunes hommes grands et bien bâtis, appartenant aux tribus des Chimehouèbes, des Cutchanas et des Pah-Utahs, lesquelles ont entre elles une grande ressemblance physique. Chez ces Indiens, les hommes dont la taille est inférieure à deux mètres sont une exception.

Les femmes, au contraire, sont petites, ramassées, épaisses. Autour des reins elles portent un tablier ou jupon court en bandes d'écorce attachées à la ceinture par une extrémité, tandis que l'autre pend jusqu'aux genoux, ce qui de loin les fait ressembler à des danseuses de ballet; leur manière de marcher en se dandinant contribue à l'illusion. Leur tatouage est plus soigné et plus compliqué que celui des hommes. Pour la plupart elles peignent leurs lèvres en bleu, et leur menton, d'un coin de la bouche à l'autre, est orné de points et de lignes bleuâtres. Elles enveloppent jusqu'à un certain âge leurs nourrissons dans des bandes d'écorce et les portent ainsi partout avec elles.

1. Colorado de l'ouest, formé par la réunion de la Rivière Verte, du Yampah et du Rio Grande, qui prennent leur source au centre des montagnes Rocheuses. Après un cours de 1140 kilomètres, il se jette dans le golfe de Californie, appelé aussi mer Vermeille, à cause de la coloration rouge que lui donnent les eaux du fleuve.

Le 25 février la caravane reçut pour la première fois la visite en règle des Cutchanas, des Pah-Utahs et des Chimehouèbes, qui apportaient du maïs et des fèves sur des plats et dans des corbeilles élégamment tressées. On fit avec eux des échanges; ce qu'ils acceptaient le plus volontiers, c'était de la flanelle rouge, bien que vieille et déjà portée, tandis qu'ils repoussaient avec mépris la belle couleur vermillon qui, chez les tribus à l'ouest des montagnes Rocheuses, forme le principal article de commerce.

« Nous nous procurâmes ainsi, dit M. Möllhausen, des arcs de 0m,64 et des flèches de 2 mètres de long; les premiers consistent en un simple morceau de bois dur recourbé dont la corde est un boyau d'animal soigneusement tordu; les flèches sont composées de deux pièces : d'un roseau auquel on attache des plumes, et d'un petit bâton en bois dur qui entre dans le roseau et dont la pointe est garnie de pierres artistement taillées.

« Comment les Indiens parviennent-ils à travailler ces pierres, à les tailler en fer de lance pour les pointes de leurs flèches, c'est ce que je ne m'explique pas, surtout en l'absence d'outils en fer. La pierre est collée contre le bois avec un mélange de résine, de sorte que dans un combat, quand la flèche a blessé et qu'on la retire de la blessure, le bois s'enlève, mais la pointe reste dans la plaie.

« Outre cette arme offensive, ils ont encore une petite massue, espèce de marteau ou de maillet fait d'un seul morceau de bois; cette massue, longue de 0m,40, est en bois léger mais solide; le gros bout est rond comme la poignée et a son extrémité garnie d'une arête tranchante; la poignée est forée, ce qui permet d'y passer une forte courroie qui tient à la main; l'arme ne peut donc s'échapper, et la force du coup est plus que doublée; maniée par ces géants, cette massue, quoique petite, doit être très redoutable.

« Ces sauvages ont d'ailleurs le courage de l'ours en fu-

reur. Le capitaine Sitgreaves, qui visita il y a quelques années le Colorado, en sait quelque chose. Les Indiens l'attaquèrent pendant vingt minutes, restèrent exposés à son feu de mousqueterie et laissèrent quatre morts, sans compter ceux qu'ils emportèrent en se retirant.

« La conduite de ces Indiens à notre égard ne fut pas le moins du monde hostile; ils paraissaient comprendre le but de notre expédition et attacher de l'importance à des relations plus suivies avec les blancs; en se montrant hostiles, ils auraient pu nous faire beaucoup de tort et même désorganiser notre expédition, car ils nous entouraient par centaines. »

Par le fait, tous ces Indiens seraient facilement civilisables si l'on employait avec eux les voies de douceur et les bons procédés. Malheureusement ce n'est pas la politique de la race anglo-saxonne, pas plus que ce ne fut celle des Espagnols au XVI^e^ siècle, lors de leur conquête du Mexique et du Pérou.

Un seul exemple, pris dans l'histoire contemporaine, suffira à le prouver : c'est la guerre sans merci des Californiens contre la vaillante nation des Cauchiles, guerre occasionnée uniquement par la brutalité d'un marchand de bestiaux.

Au fond des montagnes de Mariposa[1] est un territoire nommé Four Criks (Quatre rivières), véritable paradis pour les indigènes.

Des sources nombreuses jaillissent de cette chaîne couronnée de neige et forment des ruisseaux qui serpentent à travers des champs de trèfle et des prairies odorantes, à travers des chênes centenaires et des pins gigantesques. Là s'élevait un arbre sacré, un chêne, le roi de tous les arbres d'alentour; sous son ombrage les Indiens tenaient leurs con-

1. Canton de la Californie renommé pour ses riches mines d'or. Il doit son nom à la Mariposa, rivière aurifère qui, sortant de la Sierra Nevada, est un des affluents de la rive droite du San-Joaquin.

seils, adoraient leur manitou, enterraient leurs guerriers et leurs sages.

Toutes les caravanes d'émigrants qui passaient par là avaient toujours respecté ce sanctuaire des Indiens jusqu'au jour où vint à passer un marchand avec son troupeau de bœufs. Les Indiens le reçurent avec bonté, s'offrirent même à lui construire un parc pour ses bestiaux; mais le bouvier jeta les yeux sur le chêne sacré, qui lui plut, et il résolut d'y dresser son étable.

Les Indiens eurent beau protester, il ne voulut rien entendre : il avait résolu d'installer ses bestiaux au milieu du sanctuaire indien, et, dit-il avec un juron, « rien ne pourra m'ébranler dans ma résolution ».

Exaspérés de cette violation des tombeaux, les Cauchiles tombèrent sur le vendeur de bestiaux, le massacrèrent, lui et ses gens, et se mirent en possession de son troupeau.

C'est ainsi que la guerre fut déclarée entre les indigènes et les blancs. Depuis ce temps beaucoup de victimes sont tombées des deux côtés; d'autres seront encore sacrifiées avant que les haines s'apaisent, et bientôt peut-être on cherchera, ou du moins on inventera quelque prétexte pour commencer une guerre semblable d'extermination contre les paisibles habitants du Colorado.

Le 26 février on aperçut les premiers Indiens Mohaves. Ils venaient faire du commerce avec la caravane.

Ces individus, à la taille herculéenne, étaient de la tête aux pieds tatoués en blanc, en jaune, bleu et rouge, selon qu'ils s'étaient frottés de chaux ou d'argile colorée. Sous cette couche de peinture leurs yeux brillaient comme des charbons. Pour se grandir encore, semblait-il, ils portaient sur la tête des plumes de vautour ou de cygne. L'un d'eux se distinguait par un vêtement singulier : il avait un gilet qui, rejeté par les gens de l'expédition comme hors d'usage, était, on ne sait comment, parvenu jusque chez eux.

« Ces indigènes, dit M. Möllhausen, nous environnaient par centaines dans leur costume de fête. Quand on observait ces figures blanches, rouges, bleues et noires, tatouées de lignes, de cercles et d'images bizarres, marchant appuyées sur leurs grands arcs, on croyait voir une légion de démons sur le point de commencer une ronde infernale; mais les rires qui éclataient de toutes parts témoignaient d'une bonne humeur universelle.

« J'étais occupé à dessiner les personnages les plus frappants; tous examinaient mon travail et y prenaient même plaisir. Les femmes m'amenaient leurs enfants et suivaient attentivement mes doigts sur le papier, veillant à ce que les lignes de couleur qu'elles avaient sur le corps et les tatouages de leurs petits fussent reproduits avec exactitude.

« Parmi les hommes, nous en remarquâmes plusieurs portant des perches légères de trois mètres et quelques centimètres de longueur. Nous ne pouvions deviner leur usage, quand nous vîmes des hommes sortir des groupes deux à deux pour se livrer à un jeu dont le sens reste un mystère pour moi, bien que je l'aie observé avec beaucoup d'attention.

« Les deux joueurs, tenant leur bâton en l'air, se plaçaient l'un à côté de l'autre; l'un d'eux portait en outre à la main un anneau fait de fibres d'écorce, d'environ $0^m,10$ de diamètre, Abaissant ensuite leur bâton, ils se précipitaient en avant; tout en courant, celui qui tenait l'anneau le laissait échapper de sa main; le cercle roulait donc devant eux; mais ils jetaient en même temps leur perche, de façon que l'une tombât à gauche et l'autre à droite de l'anneau, qui était ainsi arrêté dans sa course. Sans modérer l'ardeur de leurs mouvements, ils ressaisissaient les perches et l'anneau et couraient de la même façon dans l'espace de 40 pas de long qu'ils venaient de parcourir; toujours le cercle roulait, les perches tombaient, et ainsi pendant des heures entières, sans qu'on prît une minute de repos, sans qu'on échangeât une parole; quelques

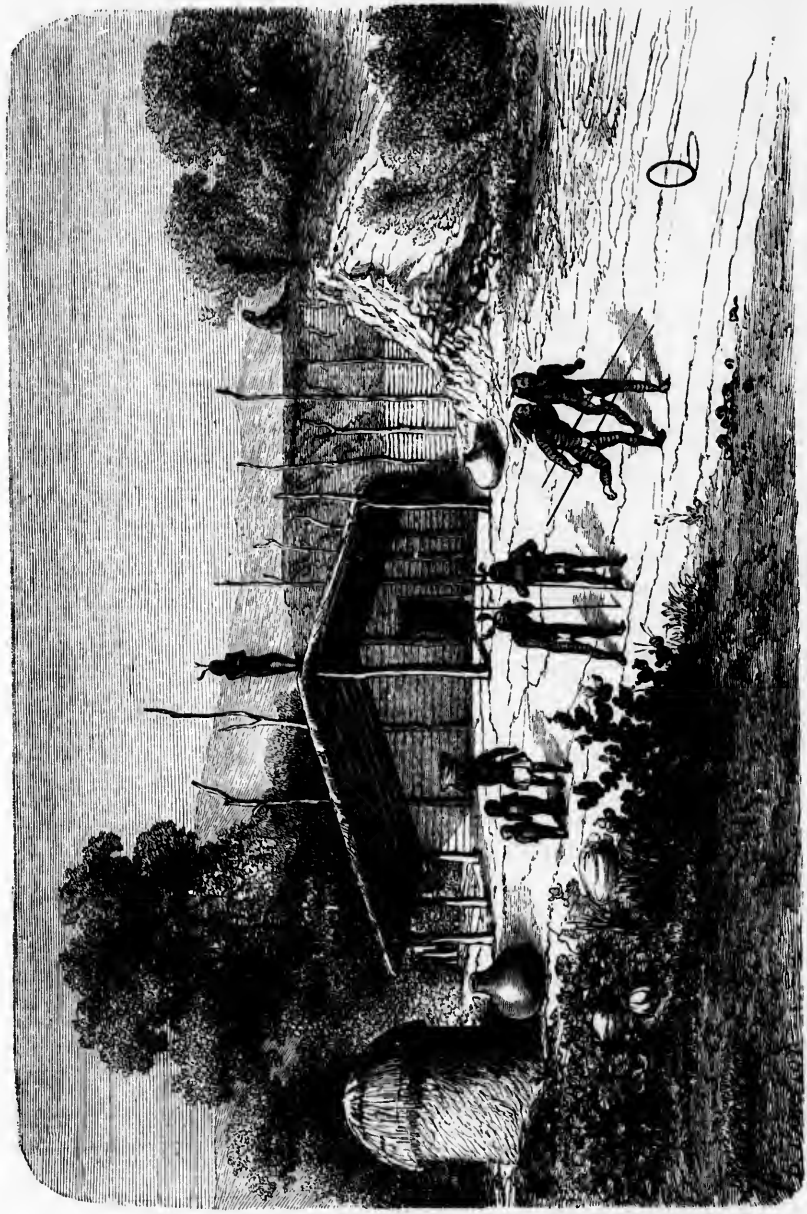
spectateurs Indiens s'étaient joints à eux; mais ils paraissaient, comme les acteurs eux-mêmes, complètement absorbés par l'intérêt du jeu; ils ne voulaient même pas que j'approchasse pour examiner de plus près et deviner peut-être le sens de cet exercice. Ils me firent entendre par des signes qu'il s'agissait d'affaires très importantes auxquelles ma présence pourrait nuire; et comme j'allais malgré cela passer outre, ils me menacèrent de me briser le crâne avec leur massue. Les bâtons doivent-ils traverser l'anneau ou tomber précisément à côté ? C'est ce que je ne puis dire. Ce que je sais, c'est que, dans les clairières isolées ou sur les bords du fleuve, les Indiens se livrent à ce jeu avec une passion qui rappelle celle de nos joueurs d'échecs. »

Le 28 février, après avoir traversé de petites clairières, des champs cultivés, la caravane arriva aux demeures des Indiens, disséminées et non agglomérées en villages.

L'apparition des voyageurs fit sensation parmi ces indigènes. Leur barbe, qu'ils avaient laissé pousser depuis un an et qui leur tombait jusque sur la poitrine, excitait surtout l'hilarité des femmes. Déjà, dans le campement, plusieurs d'entre elles avaient essayé de les tâter pour s'assurer qu'elles étaient naturelles. Ici elles se contentaient de rire de loin à gorge déployée, comme si la vue des étrangers leur causait de la répulsion. Ce qu'il y avait de curieux dans ce fait, c'est que les maris de ces dames sont très barbus, véritable phénomène chez les Peaux-Rouges. Il faut ajouter qu'ils s'entendent à merveille à couper cette exubérance pileuse ou à la brûler avec des pierres chauffées.

La traversée du Colorado offrit à l'expédition d'assez sérieuses difficultés.

« On avait, dit M. Möllhausen, choisi un endroit où s'élève une île au milieu du fleuve. A l'aide d'un bateau imperméable qu'on avait transporté dans les bagages depuis le Texas, et d'un radeau construit sur place, on parvint dans l'île; les



LE JEU DE L'ANNEAU, CHEZ LES MOHAVES.

mulets étaient entrés dans la rivière sans résistance; il n'en fut pas de même des moutons; à peine eurent-ils mis dans l'eau le bout de leurs pieds, que, saisis d'une terreur panique, ils s'enfuirent et disparurent dans les buissons. L'hilarité des Indiens ne connut plus de bornes; toute la bande courut après les moutons, les dépassant à la course, et le bois les déroba à nos regards. Comme nous avions encore une bonne distance à parcourir jusqu'à l'océan Pacifique, chacun de nous crut bien que, pendant ce trajet, c'en était fait de la viande de mouton pour notre dîner; mais on se consolait en pensant que la chair de mulet en tiendrait lieu.

« Qui jamais eût pensé revoir nos bêtes, dont les sauvages s'étaient emparés? Eh bien! nous étions dans l'erreur! car au bout d'un instant ces géants à la peau cuivrée reparurent, chacun portant devant soi son mouton; ils se jetèrent tête baissée dans la rivière; ceux qui ne portaient rien les accompagnèrent à la nage.

« Les indigènes n'avaient jamais vu pareille fête; ils entouraient le troupeau, poussant des cris de joie, soutenant les faibles que le courant menaçait d'entraîner, ramenant ceux qui s'écartaient de la ligne droite, et tout cela avec les signes de la gaieté la plus vive, comme des naïfs qui jouent et s'amusent. Ils arrivèrent ainsi dans l'île sans avoir perdu le moindre mouton. Leurs yeux témoignaient du plaisir qu'ils avaient éprouvé pendant cette course à la nage avec des animaux qui leur étaient presque inconnus; déjà ils se réjouissaient à l'idée de repasser de l'autre côté dans la même compagnie. »

Grâce à un chef mohave nommé Santiago, les voyageurs purent visiter une des tribus vivant au confluent du Gila. La relation donne de ces Indiens un portrait qui peut s'appliquer à la plupart des tribus stationnées ou errantes sur les rives du Colorado.

Les femmes sont corpulentes; leur habillement consiste en

PASSAGE DE LA FOURCHE DU BILL-WILLIAMS, PRÈS DU RIO COLORADO.

un jupon frangé, en écorce d'arbre, attaché autour des reins et tombant à mi-cuisses. Les hommes, grands, musculeux, bien bâtis, ont une physionomie agréable et pétillante d'intelligence. Les guerriers portent une ceinture ou plutôt un tablier blanc; leur chevelure, ornée de plumes d'aigle, se répand en tresses jusqu'au milieu du dos. Excellents cavaliers, ils manient avec adresse l'arc et la lance.

Ces Indiens entretinrent les voyageurs de fèves, de melons et d'herbes.

Après avoir parcouru la vallée du Bill-William's Fork (Fourche du Bill-Williams), qu'ils avaient abordée par une passe des plus pittoresques portant le même nom, la caravane arriva à l'embouchure de ce cours d'eau dans le Colorado et remonta ce dernier fleuve. Après un parcours de 55 kilomètres — on se trouvait alors à une altitude de près de 123 mètres au-dessus de l'Océan — les voyageurs purent se rendre compte des obstacles que le fleuve opposait alors à la colonisation.

« Il est vrai, dit M. Möllhausen, que le Rio Grande est aussi peu navigable que le Colorado et que ses rives ne sont couvertes que de rares forêts; mais l'extrême fertilité de la terre y favorise le développement de l'agriculture. Si le Colorado eût présenté les mêmes avantages, les missionnaires espagnols y auraient fondé, comme sur le Rio Grande, des établissements et des villes; on ne trouve qu'une mission espagnole en ruines dans le voisinage du Gila. Quand la vallée du Colorado sera traversée par un chemin de fer[1], elle ne manquera pas de colons; on y trouvera toutes choses en abondance, et les étroites vallées seront cultivées; mais il ne faut guère compter sur la navigation du Colorado, quoique au XIX^e^ siècle, avec de légers bateaux à vapeur, elle soit plus facile que jadis avec les bâtiments à voiles. La plus grande difficulté vient du flux, qui monte et redescend avec une violence ex-

1. La voie de fer est aujourd'hui construite et exploitée.

traordinaire, et a toujours arrêté ceux qui voulaient explorer le fleuve. »

C'est ce qui eut lieu il y a trois cents ans, quand les Espagnols parcoururent le golfe de Californie pour savoir si ce pays, dont ils ne connaissaient encore que la presqu'île et les côtes, était entièrement séparé de la Nouvelle-Espagne par le prolongement du golfe, ou bien s'il adhérait à la terre ferme. Ce n'est qu'en 1700 que le P. Kino put se convaincre que la Californie tenait au continent de l'Amérique et qu'elle n'en est séparée que par le Colorado.

En 1540, Fernando Alarchon découvrit l'embouchure du Colorado; il a raconté les dangers auxquels les vaisseaux furent exposés, comment on ne les sauva qu'avec peine, et la tentative qu'il fit pour remonter le fleuve avec des bateaux qu'on remorquait; il employa dans cette opération quinze jours et demi, tandis que pour retourner à ses navires il ne mit que soixante heures.

En 1746, nouvelle tentative du P. Gonzague, qui dut abandonner son entreprise à cause de la violence du courant. Dans les derniers temps, avant que la Californie appartînt aux États-Unis, l'embouchure du Colorado fut explorée par un lieutenant de la marine anglaise, M. Hardy; ses indications sont en général exactes, sauf la position qu'il assigne à l'embouchure du Gila dans le Colorado, à 16 kilomètres au-dessus de l'endroit où le Colorado se jette dans le golfe de Californie, tandis qu'en réalité elle est à plus de 200 kilomètres.

La partie du fleuve que les voyageurs eurent occasion de voir est profonde, rapide et navigable avec des bateaux à vapeur, excepté aux endroits où il existe des chutes d'eau, ce qui nécessitera l'établissement de canaux, et au-dessous de l'embouchure du Bill- William's Fork (Fourche du Bill-Williams), où le fleuve est resserré entre des rives étroites.

CHAPITRE VIII

Le désert. — Écailles de tortue près des sources. — Le lac de soude. Meurtre d'un Mexicain. — La piste espagnole. — Los Angeles.

Le 29 février les voyageurs se remirent en route pour gagner la rivière Mohave, dont ils comptaient suivre la vallée jusqu'à la fin de leur voyage.

Le jour même de leur départ ils virent plusieurs Indiens dont les cheveux, collés avec de la terre humide, étaient roulés en turban autour de la tête. Leur guide, Leroux, leur apprit que c'était une manière de se préserver de la vermine.

Le 1er mars ils abordèrent le vaste désert qui du Gila s'étend au nord-ouest sur une largeur de plus de 600 kilomètres. Les rares sources qui se trouvent dans les solitudes sont si bien cachées au milieu des montagnes, que, sans leurs guides, les explorateurs seraient passés à côté sans les apercevoir et que leur perte eût été certaine.

Après une marche pénible de 35 kilomètres à une altitude de 500 mètres, on rencontra la première de ces sources qui s'écoulait dans une charmante vallée, « un paradis enchanté, » dit Möllhausen. Tout y annonçait que dans la belle saison les indigènes y accouraient en foule. On y voyait de petits champs de blé et de maïs; le sol était jonché d'écailles de tortues, le mets favori des Indiens.

Leur manière de le préparer n'est pas moins cruelle que celle usitée dans le monde civilisé, où la chair est coupée sur le corps de l'animal encore vivant et débitée par morceaux.

Les carapaces noircies, disséminées çà et là, ne laissaient aucun doute sur le procédé des indigènes, qui posent la tortue vivante sur des charbons ardents et la rôtissent dans sa propre carapace.

Partout où l'on trouvait de l'eau, on trouvait aussi des restes de tortues ; mais jamais les voyageurs n'en purent prendre une en vie, preuve de la chasse acharnée que leur font les indigènes.

Le 5 la caravane parvint à la ligne de partage des eaux du Colorado et de celles de la Mohave ; c'était l'altitude la plus grande qu'eussent atteinte les explorateurs, et ils ne devaient pas la dépasser jusqu'à la fin du voyage. Depuis le fort Smith ils avaient parcouru 2650 kilomètres, 1308 depuis Albuquerque et 156 depuis le Colorado de l'ouest. En quittant ce dernier fleuve ils se trouvaient à 122 mètres au-dessus du niveau de la mer ; sur la ligne de partage, par 35°11′ de latitude nord et 113° 21′ de longitude ouest, ils avaient atteint 1631 mètres, c'est-à-dire qu'à partir du Colorado ils avaient monté de 1754 mètres.

La caravane avait quitté le désert montagneux et abordait le désert de sable. La marche n'en devint que plus lente et plus difficile.

« La journée du 7 mars, dit M. Möllhausen, fut une des plus pénibles. A chaque pas nos bêtes enfonçaient dans le sable échauffé par les rayons du soleil ; aucune brise ne rafraîchissait l'atmosphère. Arrivés aux collines volcaniques et aux dunes de sable, nous découvrîmes la seconde partie de la vallée, qui s'étendait comme une vaste plaine de neige ; nous crûmes d'abord que c'était un effet du mirage qui faisait paraître tout en blanc ; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître que nous étions au bord du bassin d'un vaste lac complètement à sec. Le sel, dont l'eau est imprégnée, était resté en dépôt sur le sol, où il formait une couche de l'épaisseur du doigt ; on y enfonçait jusqu'à la cheville, et comme nous

marchions ou chevauchions l'un derrière l'autre, nous creusâmes ainsi un profond sentier.

« La plaine que nous traversions dans la direction sud-ouest fut appelée par nous *Soda Lake* (lac de Soude). A peu près au centre du bassin je sortis des rangs pour examiner à loisir et graver dans ma mémoire la scène bizarre de la nature que j'avais sous les yeux, et dont l'uniformité ne se prêtait pas au dessin.

« Vers l'est, le sud et l'ouest, on apercevait la fin du lac; car des bandes de sable jaune s'allongeaient entre la plaine blanchâtre et les collines avoisinantes. Au nord la perspective était si intéressante, si différente de tout ce que j'avais vu jusque-là, que je ne pouvais en détourner les yeux. A travers une large porte fermée par l'accumulation de plusieurs rochers, je voyais dans le lointain le lac s'unir avec l'horizon. Pareilles à des obélisques, des masses de roches isolées s'élevaient çà et là, formant des îles au milieu de cette mer saline desséchée.

« Apercevais-je en effet l'extrémité du lac? ou bien, s'étendait-il encore bien loin vers le nord? C'est ce que je ne puis dire; car, la base de ces îles rocheuses paraissant aussi large que leur sommet, et l'air vacillant au-dessus du lac, nul doute que, par suite d'une réfraction des rayons lumineux, les objets ne parussent sous une autre forme. Néanmoins, tant que je pus observer ce paysage, c'est-à-dire jusque dans la matinée du lendemain, j'eus toujours sous les yeux le même phénomène.

« Nous atteignîmes dans l'après-midi la fin du lac de Soude; mais nous étions à peine au centre de la vallée, qui se prolongeait bien loin vers le sud. A l'endroit où le terrain commence à onduler, notre guide annonça de l'eau. Nous aperçûmes, en effet, quelques cavités contenant une eau limpide, et nous nous baissâmes pour apaiser notre soif ardente; mais à peine nos lèvres y avaient-elles touché, que nous recu-

âmes avec dégoût : c'était une eau salée et non potable. »

Il était assez difficile de comprendre comment pouvaient vivre les indigènes de ces régions, les Pah-Utahs. En effet, depuis qu'ils avaient quitté le Colorado, les seuls êtres vivants que les voyageurs eussent rencontrés étaient quelques lézards à cornes. Ils en arrivèrent à la conviction que les Indiens ne se nourrissent que de racines, de gazon, de serpents, de lézards et de grenouilles. Ils obtiennent parfois une nourriture plus substantielle, quand ils peuvent voler les mulets d'un voyageur isolé qu'un malheureux hasard conduit dans les sentiers qu'ils fréquentent.

Une aventure semblable arriva précisément à l'un des membres de la caravane.

Depuis longtemps ces perfides Indiens suivaient l'expédition, s'abritant derrière les rochers ou se blottissant dans le sable, ce qui est une de leurs cachettes favorites. On s'en était aperçu; chacun était sur ses gardes, comprenant la nécessité de ne pas s'écarter de la colonne expéditionnaire.

Malheureusement un Mexicain, négligeant les préceptes de la plus vulgaire prudence, resta en arrière avec trois mulets; quand on s'aperçut de son absence, un détachement dont faisait partie M. Möllhausen se mit à sa recherche. Il était trop tard pour lui venir en aide : les Indiens avaient déjà pris la fuite avec les mulets. Le détachement se mit aussitôt à leur poursuite.

« Dans un ravin, dit M. Möllhausen, l'un des mulets, épuisé, n'ayant pas la force d'aller plus loin, avait été tué par les sauvages, coupé en morceaux et emporté de cette façon. Aussi ne trouvâmes-nous là qu'un os rongé et des entrailles; les Indiens paraissaient même avoir bu le sang, ou du moins l'avoir recueilli je ne sais comment et transporté avec eux.

« Nous parvînmes enfin dans une gorge étroite qui tournait autour d'un rocher à pic isolé de trois côtés. Nous nous doutions bien que le camp des Indiens n'était pas éloigné,

mais nous ne savions pas qu'il se trouvait justement de l'autre côté du rocher. En tournant à l'entour, nous aperçûmes dans un enfoncement la fumée d'un petit feu que les Indiens venaient de quitter quelques instants auparavant; ils n'avaient pas eu le temps de prendre leurs arcs et leurs flèches.

« Nous nous divisâmes aussitôt et courûmes sur les hauteurs voisines pour envoyer au moins un coup de fusil aux fugitifs; mais nous ne vîmes rien que les roches nues et arides qui se dressaient de toutes parts.

« Le camp abandonné par les Indiens semblait une caverne de meurtre; le feu, alimenté par des branches sèches, brûlait sous la cendre, couverte des entrailles de nos mulets remplies de sang. Les têtes coupées et les os des deux mulets gisaient çà et là; au milieu de ces débris sanglants on voyait, jetés pêle-mêle, des armes et des ustensiles de ménage artistement tressés en osier, et, non loin, le bonnet et le pantalon du pauvre Mexicain. Le malheureux devait avoir souffert une mort atroce, car son vêtement ensanglanté était percé de flèches à sept endroits différents. La victime avait sans doute fui devant ses meurtriers, qui l'avaient percée coup sur coup, et nul doute que son sang ne fût mêlé à celui des mulets dans un vase qui se trouvait là.

« Nous cherchâmes le cadavre de l'infortuné pour lui rendre les derniers devoirs, mais inutilement. Je vis bien, en montant sur le rocher au pied duquel se trouvait le camp, que les sauvages s'étaient enfuis à notre approche. Au sommet, d'où l'on jouit d'une perspective étendue, se trouve en effet une caverne formée par la nature; c'est là que plusieurs de ces cannibales s'étaient reposés pendant leur affreux festin, ne perdant pas des yeux ce qui se passait au-dessous. Leur gloutonnerie immodérée les avait sans doute empêchés de se sauver à temps avec les objets qui appartenaient à la bande, composée à peu près de douze à seize individus, et qui par conséquent tombèrent entre nos mains.

« Nous conservâmes les armes et quelques-unes des plus belles corbeilles d'osier; quant au reste, nous en fîmes un

INDIENS MOHAVES.

tas en y joignant les débris des mulets, et, après avoir recueilli des broussailles dans le voisinage, nous y mîmes le feu pour détruire tout ce qui provenait de ces malheureux. »

La caravane cheminait alors dans un pays de plaines. Au loin se dressaient les cimes puissantes des monts San-Bernardino. La route de l'ouest étant dès lors parfaitement tracée, les guides devenaient inutiles. Les Indiens reprirent donc le chemin de leurs prairies, emportant les présents que méritaient leurs bons services. Toutefois ils refusèrent deux mulets que leur offrait le lieutenant Whipple; ces animaux les auraient embarrassés dans les chemins détournés qu'ils comptaient prendre pour éviter les Pah-Utahs, dont ils redoutaient la perfidie.

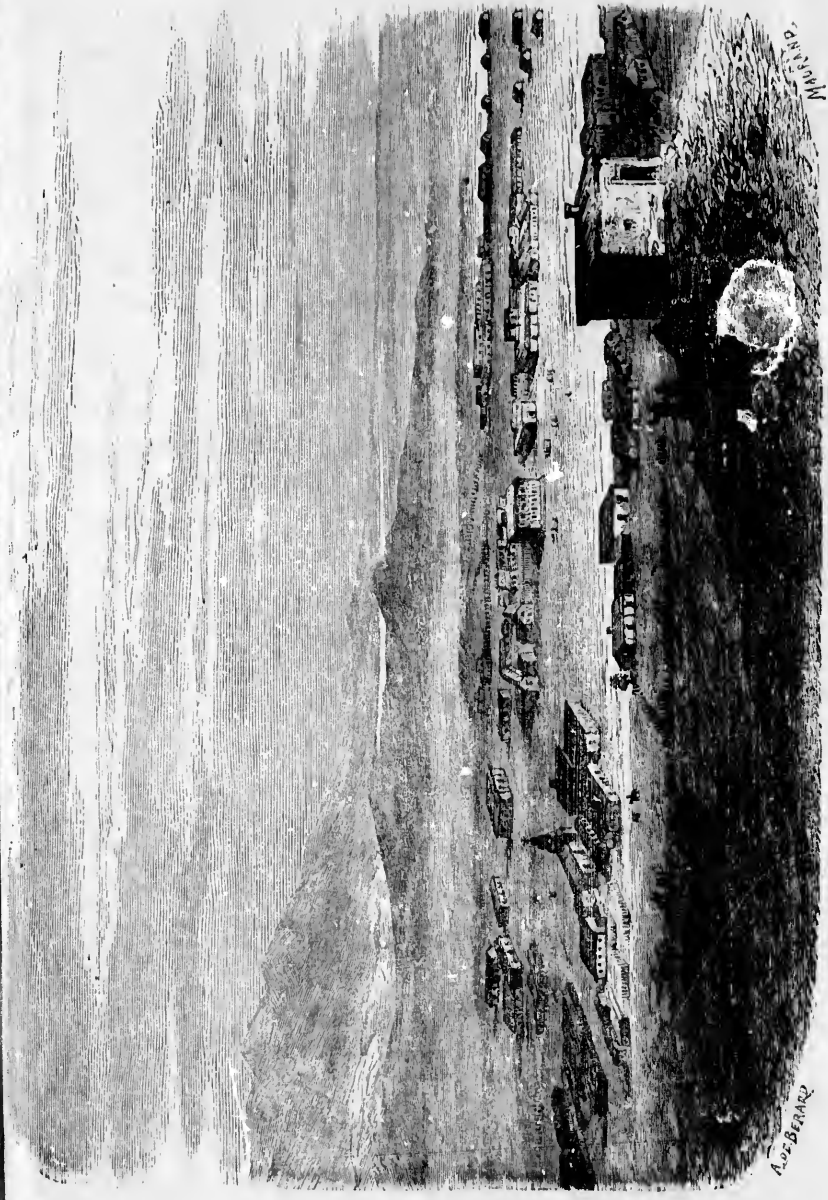
Après une marche de 5 kilomètres, la caravane aborda enfin la grande route de l'émigration californienne, connue sous le nom de *Piste espagnole* (Spanish Trail), et qui, des établissements de la vallée de San-Bernardino, conduit au lac Salé[1].

Les rives de la Mohave, que les explorateurs suivirent sur un espace de 70 kilomètres, étaient bordées de saules, alternant avec de grands arbres et des gazons plus semblables à des roseaux qu'à des herbes. Partout se voyaient les traces de l'activité qui, en certaines saisons, devait régner sur cette route : ici des arbres abattus, des places noircies par le feu, des roues de chariots brisés; là des ossements d'animaux tués pour les repas des émigrants.

Sur la route gisait un crâne humain que beaucoup de passants avaient probablement poussé du pied.

« Nos gens, dit M. Möllhausen, firent de même. Je descendis pour voir si ce n'était pas un crâne d'Indien à joindre à notre collection; non : c'était le crâne d'un blanc, probablement d'un émigrant qui avait trouvé la mort dans le désert après quelques jours de route, — la mort avec la perte de ses espérances! Était-ce un pauvre artisan, ou bien un riche spécula-

1. Ce lac est situé dans l'Utah, qui, en 1848, fut cédé par le Mexique aux États-Unis avec le Nouveau-Mexique. Il se trouve au nord du lac Utah, avec lequel il communique.



PUEBLO DE LOS ANGELES.

teur; un père de famille, parti pour procurer du pain à sa famille, ou quelque touriste curieux?... Ce crâne, qui avait été le jouet des hommes et des animaux, je le déposai dans un épais fourré, pour qu'il fût à l'abri des injures et tombât tranquillement en poussière.

« Des émigrants, bien portants ceux-là ! passèrent et nous racontèrent une triste nouvelle. Le capitaine américain Gunnison, qui commandait une expédition semblable à celle du lieutenant Whipple, mais plus au nord, venait d'être massacré, avec une dizaine de ses compagnons, par une bande d'Indiens de l'Utah ! »

Quittant la Mohave, large en cet endroit de plus de 34 mètres, la caravane aborda la plaine, large de 56 kilomètres, qui la séparait des monts San-Bernardino. Le lendemain elle traversa la *passe Cajon*, d'où l'on n'a plus qu'à descendre pour atteindre le Pacifique.

Depuis le lac de Soude (372 mètres au-dessus du niveau de la mer) jusqu'à la passe Cajon, on avait parcouru 177 kilomètres et l'on s'était élevé de 1184^{m},64 de plus, de sorte que l'on avait atteint une altitude de 1556 mètres. On était éloigné de 2880 kilomètres du fort Smith et de 390 kilomètres du Colorado.

« Nous laissâmes à droite les monts San-Bernardino, dit M. Möllhausen. Ici nous rencontrâmes une tout autre végétation. Partout de la verdure : le buisson de Californie, d'un si beau vert et qui couvre de vastes espaces de terrain, ainsi que le magnifique pin de Douglas avec ses branches pendantes et ses aiguilles d'une teinte sombre.

« Aussitôt après que nous eûmes traversé le San-Bernardino, qui se jette dans le Pacifique, des pluies torrentielles commencèrent à tomber. Le ciel était triste, la cime des montagnes était enveloppée d'une atmosphère brumeuse; les vêtements mouillés collaient sur notre corps; mais qu'importe? n'étions-nous pas sur la lisière des plaines de la côte californienne?

« Je ne puis décrire l'impression que produisirent sur moi ces prairies du vert le plus tendre, parsemées de collines aussi verdoyantes, de groupes d'arbres et de *ranchos* ou métairies... La vie éclatait dans chaque germe, dans chaque bourgeon. La pluie était une pluie féconde ! »

Après avoir pendant si longtemps vécu dans le désert, les voyageurs devaient certes trouver un grand charme à ce réveil de la nature printanière.

Ils éprouvaient un bonheur non moins vif à rentrer dans le monde civilisé, à voir les travaux des hommes. Çà et là des fermes, des vignobles, dont les propriétaires, habitant souvent fort loin, laissent la garde à de misérables Indiens désignés sous le nom d'*havias*, espèce de serfs qui, moyennant une maigre nourriture, s'engagent à faire tous les travaux nécessaires; d'immenses troupeaux dans les plaines, et quelques cavaliers que l'on regardait avec une curiosité égale à l'admiration qu'inspirait la rare beauté de leurs montures.

Ce fut à travers ces belles campagnes que l'expédition parvint à *Pueblo de los Angeles*[1], terme d'un voyage trop accidenté qui avait duré onze mois. Aussi, en arrivant en vue de la petite ville, les voyageurs poussèrent-ils d'énergiques et joyeuses exclamations.

La petite ville n'avait rien qui pût intéresser les explorateurs, anxieux de se rapatrier. Le 24 mars ils s'embarquaient à San-Pedro, sur le steamer *Frémont*, qui les mena à San-Francisco, d'où ils partirent joyeusement pour Washington.

Pendant tout le voyage ils avaient parcouru en ligne directe une distance de près de 2100 kilomètres.

1. Los Angeles, ville maritime de la Californie, chef-lieu du comté de même nom, est située à 20 kilomètres de l'océan Pacifique, auquel elle est réunie par un chemin de fer de 34 kilomètres aboutissant au port de San-Pedro. Le village situé sur le port a pris le nom de Wilmington. La population est d'environ 5700 habitants, parmi lesquels on compte plusieurs centaines de Français.

LES

PEAUX-ROUGES DES BASSINS DE LA COLOMBIE

ET DU HAUT MISSOURI

AVANT-PROPOS

J'ai cru intéressant d'ajouter aux voyages de MM. Milton, Cheadle et Möllhausen l'analyse d'une fort intéressante narration d'excursions chez les tribus indiennes de l'Amérique du Nord effectuées par M. Georges Catlin, citoyen des États-Unis.

M. Georges Catlin, un voyageur passionné et intrépide doublé d'un artiste, n'a pas craint de s'enfoncer seul dans les territoires occupés par des tribus sauvages, pour la plupart hostiles aux Européens et réfractaires à la civilisation. Il a sérieusement et consciencieusement étudié les mœurs, les coutumes, les traditions de cette race rouge qui n'a pas d'histoire; l'un des premiers, il l'a mise dans une vive lumière, grâce aux notes, aux documents, aux dessins recueillis pendant un voyage qui s'est prolongé pendant de longues années.

J'ai personnellement beaucoup connu M. Catlin lorsque, en 1843, il accompagnait à Paris une troupe d'Indiens de la

tribu des Ioways. Le tout Paris d'alors est venu voir cette exhibition dans la salle Valentino, transformée en musée et dont les murs étaient tapissés des costumes, des armes, des ustensiles, des tableaux rapportés par M. Catlin de son excursion.

Le motif qui poussa ces Indiens à faire une tournée en Europe est assez curieux pour que j'en dise quelques mots.

Désireux de renoncer à la vie nomade et de s'attacher à la glèbe, les Ioways cédèrent aux sollicitations d'un impresario américain du nom de Melody et consentirent à se rendre en Angleterre et à s'y montrer en public, à la condition qu'au retour ledit Melody leur ferait construire des maisons de pierres, pour remplacer leurs wigwams ou habitations de peau de bison. M. Catlin les rencontra en Angleterre et les décida sans peine à se rendre en France. Ils n'eurent pas à se repentir de ce détour. Parfaitement accueillis par le public et aux Tuileries, ils furent accablés de présents. Le plus séduisant de ces dons à leurs yeux, fut un uniforme de commandant de la garde nationale que le roi Louis-Philippe fit délivrer à chacun des guerriers de la bande.

Cette bande se composait d'une quinzaine d'individus, hommes, femmes et enfants. Parmi eux se trouvaient le chef de paix de la tribu, le *Nuage Blanc*, avec sa femme et sa fille, le chef de guerre, la *Pluie qui marche*, et un véritable hercule, type de beauté virile, nommé le *Petit Loup*.

J'ai chaque jour fréquenté ces Indiens pendant leur séjour à Paris[1] et j'ai longuement causé avec M. Catlin. C'est ce qui me permet de dire que les détails sur les Peaux-Rouges américains qu'il a condensés dans sa relation sont de l'authenticité la plus absolue.

1. « Tous les jours M. H. Vattemare consacre deux heures à leur faire un cours d'histoire élémentaire, et il m'a assuré qu'ils l'écoutaient toujours avec intérêt, souvent avec enthousiasme. » (George Sand, *Relation d'un voyage chez les sauvages de Paris.*) Je n'ai pas besoin d'ajouter que je conversais avec eux par

Mais avant d'analyser cette relation, qui ne se rapporte d'ailleurs qu'à certaines tribus indiennes, il me semble utile de donner quelques indications générales sur l'origine et la situation actuelle de l'ancienne race autochtone.

Et d'abord, d'où vient-elle? D'Asie, certainement. Tous les auteurs compétents sont d'accord sur ce point.

En consultant une carte, le lecteur constatera que le littoral du continent américain qui fait face à l'Asie est découpé par d'innombrables canaux et baies d'une grande profondeur, offrant une ligne d'atterrissage et de navigation côtière d'une étendue presque sans égale dans le monde. En considérant le rapprochement de ces côtes, toutes deux habitées par des populations de même race, il est permis de se demander où finit l'Asie et où commence l'Amérique.

« Il serait facile, dit l'historien américain Prescott, à l'habitant de la Sibérie orientale ou du Japon de diriger son canot d'île en île jusqu'au rivage américain, sans être jamais plus de deux jours en mer. »

Cet avis est partagé par deux autres chefs incontestés du mouvement scientifique moderne, le commodore Maury et M. Lyell.

Grâce à des documents authentiques, on sait que dès le v[e] siècle de notre ère des voyages ont, à diverses reprises, été entrepris par des missionnaires bouddhistes chinois vers la terre de Fousang (ou de l'aloès), contrée qui ne saurait être que la partie du littoral américain comprise entre l'embouchure de la Colombie et celle du Gila.

En résumé, il semble démontré que le bassin du Colorado a été une de ces grandes voies ouvertes dès le principe de notre humanité au parcours de l'homme primitif, sauvage, vivant de proie, aux investigations du chasseur, au canot d'é-

l'intermédiaire d'un interprète qui traduisait en dialecte ioway ce que je lui disais en anglais.

corce du pêcheur, aux étapes successives de leurs familles errantes, et enfin à la diffusion de leur postérité.

Au moment de l'invasion européenne, c'est-à-dire dès les premières années du XVI^e^ siècle, cette postérité était maîtresse de tout le continent américain. On sait comment certaines de ces nations ont été anéanties, comment les autres ont, par la force des armes ou la corruption, été refoulées loin des bords des deux océans et cantonnées dans les déserts de l'ouest.

La condition actuelle des tribus autochtones de l'Amérique du Nord et les rapports politiques ou sociaux qui existent entre elles et le gouvernement des États-Unis, restent enveloppés dans une obscurité relative, la grande République ayant absorbé dans son rayonnement les évolutions de cette race jadis si puissante. Il n'est pas indifférent d'étudier les migrations forcées de cette race intelligente, chez qui l'amour de l'indépendance demeure si vivace et la répugnance pour toute alliance avec les visages pâles si absolue, qu'elle est restée elle-même, en dépit de la civilisation à laquelle certaines tribus se sont résignées à se plier.

Une question se présente naturellement à l'esprit : les Peaux-Rouges cantonnés aujourd'hui à l'ouest du Mississipi doivent-ils, en définitive, éprouver le même sort que ceux qui occupaient autrefois tout le territoire compris entre le grand fleuve et l'Atlantique?

Cette question a préoccupé beaucoup de penseurs en France et en Angleterre; mais presque tous l'ont envisagée à un point de vue trop général, ce qui conduit nécessairement à des appréciations erronées. C'est ainsi que l'on considère les Peaux-Rouges comme adonnés toujours à la vie sauvage, exposés à des guerres incessantes avec les blancs qui les entourent, n'entretenant avec eux que des relations incompatibles avec leur organisation en tribus sédentaires, et dont la conséquence fatale sera la disparition de l'Indien américain de la

surface du globe. C'est encore ainsi que l'on s'imagine que les indigènes n'ont recueilli de la civilisation que des vices et une grande faculté de nuire, malgré les efforts du gouvernement des États-Unis pour améliorer leur condition et réparer autant que possible le tort qui leur a été fait.

Il n'en est pas ainsi, heureusement. Les Indiens ne sont pas, tous, les sauvages que l'on croit. On peut les répartir en deux classes : les Indiens civilisés et ceux que l'on appelle « Indiens des plaines ».

Les premiers parlent généralement la langue anglaise, possèdent une instruction plus ou moins développée; quand ils ne sont pas placés sous l'empire immédiat des lois des États dans lesquels ils résident, ils obéissent à des lois qui leur sont propres et ont un gouvernement modelé sur celui des blancs.

Dans les vieux États de l'Union américaine, aussi bien que dans quelques-uns des nouveaux, on les trouve établis dans ce qu'on nomme les « réserves »; tel est le cas des Sénécas et des Onéidas dans l'État de New-York et des Miamis dans l'Ohio. Ces « réserves », sections de territoires proportionnées à la population des tribus, sont habitées exclusivement par les Indiens. Elles sont en général d'une faible étendue, et leurs possesseurs vivent sous le régime des lois de l'État. Ces concessions remontent à une date très reculée; elles ont eu pour origine le désir de sauver de la dissolution et de protéger les descendants des anciens propriétaires du sol.

Les « Indiens des plaines » sont presque universellement nomades et promènent leur vie errante sur l'immense territoire qui s'étend depuis les montagnes Rocheuses à l'est jusqu'aux confins actuels de la civilisation. Ils vivent de chasse, possèdent d'excellents chevaux, ne quittent jamais leurs armes et sont perpétuellement en guerre, soit avec les États-Unis, soit entre eux. On les trouve aux États-Unis, en plus ou moins grand nombre, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux

possessions britanniques. Si on les juge d'après les lois morales qui leur sont propres, on ne saurait nier que quelques-uns d'entre eux ne ressemblent aux portraits qu'en ont tracés les romanciers ; mais si on les compare à d'autres types, moins on en parlera, mieux cela vaudra.

Lorsque s'effectua le rapide développement de l'Ouest, c'est à-dire de la région située à l'ouest des monts Alléghanys, les Indiens se trouvèrent en trop grand nombre pour pouvoir tous trouver place dans des limites aussi étroites que les réserves occidentales. Ceux qui habitaient la rive orientale du Mississipi s'étaient plus ou moins civilisés. Dans le but de prévenir les luttes sanguinaires qui ne pouvaient manquer de résulter des empiètements des blancs, le gouvernement des États-Unis acheta successivement aux Indiens le terrain nécessaire à l'établissement des émigrants. C'est ainsi que s'éteignirent les droits de propriété des Indiens dans la plus grande partie des États du Tennessee et du Mississipi et d'autres États de l'ouest.

Mais il était impossible d'opposer une digue au flot toujours croissant de l'émigration blanche. Les Indiens se trouvant de plus en plus pressés, le gouvernement finit par conclure avec les Choctaws, les Chickasaws, les Chérokîs et les Crîks des traités aux termes desquels ces tribus émigrèrent dans une région désignée depuis sous le nom de « territoire Indien », située à l'ouest du Mississipi, entre la rivière Rouge au sud, la rivière Arkansas au nord, l'État de même nom à l'est, et le Nouveau-Mexique, alors possession espagnole, à l'ouest.

Cette région, à ce que l'on supposait à cette époque, était tellement excentrique, que jamais les blancs ne devaient venir en contact avec les nouveaux occupants. Elle était fertile, riche en minéraux. Les États-Unis, en en assurant aux Indiens la propriété exclusive et perpétuelle, s'engageaient à les garantir de toute intrusion, quelle qu'elle fût, et les lais-

saient libres de constituer à leur guise leur gouvernement local, soit d'après la mode de leurs ancêtres, soit d'après les règles de la civilisation. C'est là que les Choctaws, les Chickasaws, les Chérokis, les Criks et plus tard les Séminoles résidèrent en paix pendant une longue période d'années.

Le Congrès édicta des lois pour régler les rapports entre ces tribus et les blancs, désigna des agents qui, résidant dans le pays, veillaient à l'observation de ces lois, et, conformément aux traités, construisit des forts et établit des garnisons dans le but de garantir aux Indiens leurs nouvelles demeures.

Ainsi éloignés du contact des blancs, et grâce à cette protection éclairée, les Indiens civilisés adoptèrent la forme républicaine de gouvernement, envoyèrent leurs enfants aux écoles, abandonnèrent la chasse pour l'agriculture et l'élevage des bestiaux, eurent une langue écrite et, avec le temps, cessèrent de regretter leur terre d'origine de l'est du Mississipi.

Au nord de ce territoire on trouve les Sioux, au sud les Comanches, nations restées sauvages. C'est avec ces « Indiens des plaines » qu'une guerre indienne est toujours imminente. Les tribus occupant le territoire Indien se sont toujours tenues à l'écart de ces nations, les considérant, en somme et en leur qualité d'hommes civilisés, comme des sauvages; elles étaient d'ailleurs protégées contre leurs attaques par les forts et les garnisons ci-dessus mentionnés.

Il faut dire que tous ces faits sont antérieurs à la guerre de 1846 avec le Mexique. Cette guerre, qui fit de la Californie et du Nouveau-Mexique des parties intégrantes des États-Unis, et l'acquisition subséquente de l'Arizona, eurent pour résultat de modifier profondément la situation des tribus du territoire Indien. Au lieu de rester en deçà des frontières des États-Unis, le territoire Indien se trouva au centre des contrées méridionales. Les cinq nations: Choctaws, Chickasaws,

Chérokîs, Criks et Séminoles ayant pris parti pour la Confédération du Sud pendant la guerre de la sécession, on soutint à Washington, pendant un certain temps et jusqu'à plus ample informé, que les traités qui garantissaient à ces nations la possession exclusive du territoire étaient abrogés et que les États-Unis pouvaient disposer à leur gré de cette région devenue essentiellement centrale.

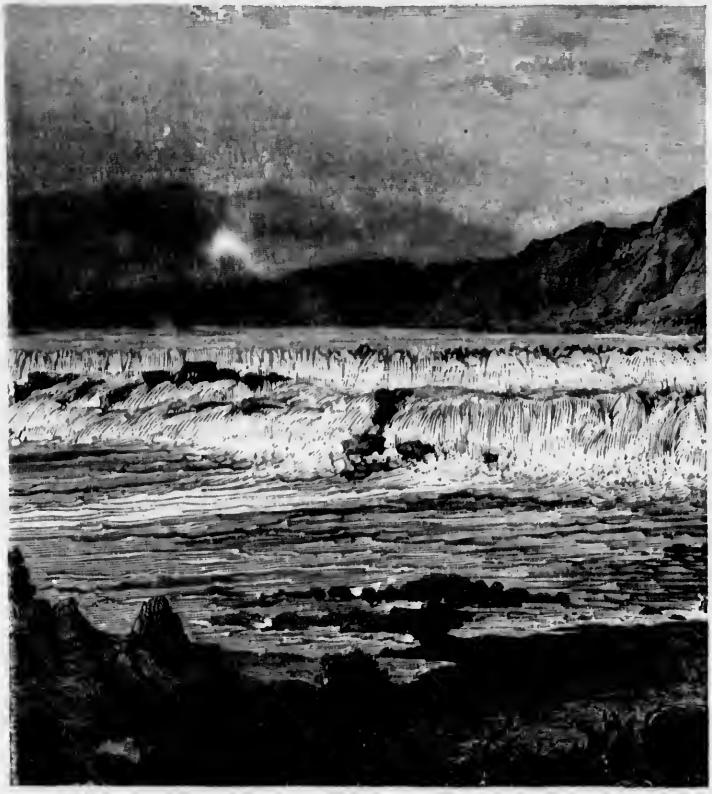
Il était important, indépendamment du droit, que les États-Unis rentrassent en possession de ce territoire, car les blancs avaient commencé à affluer vers les « réserves » septentrionales dont j'ai parlé plus haut, et il était nécessaire de préparer une demeure aux Indiens que la force des circonstances devait sous peu forcer à quitter ces « réserves ».

Pour obvier autant que possible à ces résultats de la guerre, les indigènes du Territoire envoyèrent des députations à Washington. Un nouveau traité fut conclu, aux termes duquel, tout en maintenant les nationalités indiennes, le gouvernement des États-Unis avait le droit d'introduire dans le Territoire les tribus civilisées, et celles-là seulement qu'il jugerait à propos d'éloigner des « réserves » septentrionales.

Ainsi le territoire Indien, plus important en étendue que beaucoup des États de l'Union, est et doit être occupé, non par des Indiens sauvages, hostiles aux États-Unis ou susceptibles de le devenir, mais par des associations civilisées dont les délégués, envoyés à Washington, étaient de vrais gentilshommes par le costume, les manières, la tenue, parfaitement au courant des usages de la société et très jaloux de le prouver.

Le chef principal de la nation choctaw, M. Allen Wright, un Indien pur sang, homme d'une grande valeur et d'une haute intelligence, était gradué d'une université du Nord et en outre membre du clergé de la communion presbytérienne. Les chefs des délégations des Chickasaws, des Chérokîs et

des Criks étaient tous des hommes bien élevés; l'un d'eux avait même, pendant la guerre, occupé un siège dans le Congrès confédéré.



GRANDES CHUTES DU SERPENT OU LEWIS. (Voy. p. 186.)

Les Choctaws et les Chickasaws ont des « conseils nationaux » organisés sur le plan du Congrès des États-Unis; une magistrature consistant en une cour suprême et des cours inférieures pour la justice civile, et une cour criminelle, une cour pour enregistrer et valider les testaments, dans chacun

des comtés entre lesquels la nation est divisée, et un chef du pouvoir exécutif, nommé chef principal chez les Choctaws et gouverneur chez les Chickasaws.

Le traité de 1866 entre les États-Unis et les Choctaws et Chickasaws fut discuté par les délégués, dans les moindres détails de ses cinquante articles, avec un esprit de critique des plus déliés : ce qui suffit pour placer ces Indiens sur un des plus hauts degrés de l'échelle humaine au point de vue de l'intelligence.

De tout ce qui précède il résulte que la race rouge est parfaitement apte à apprécier les bienfaits de la civilisation et à se plier à ses prescriptions. L'une des meilleures preuves qu'on en puisse donner, c'est que la question de l'éducation est devenue l'objet des constantes préoccupations des nations du territoire Indien et qu'elle a été très sagement réglementée par leur législation. Le gouvernement des États-Unis est tout disposé à les aider à marcher dans les généreux efforts dont le succès contribuera certainement à la conservation d'une race si maltraitée pendant une longue suite de générations : résultat dont tous les hommes de cœur devront se féliciter.

On le voit, un abîme sépare aujourd'hui les Indiens du Territoire et les Indiens des plaines, qui ont conservé dans toute leur plénitude les mœurs de leurs ancêtres et sont bien loin d'être disposés à renoncer à leur existence vagabonde pour se fixer à la glèbe. Mais cet abîme n'est pas infranchissable. Au point de vue ethnologique, les facultés intellectuelles ont un égal développement chez tous les enfants de la race rouge, et il est permis d'espérer que dans un avenir plus ou moins prochain la civilisation parviendra à éteindre les instincts de fauve auxquels seuls obéissent les Comanches et les Sioux.

Hippolyte Vattemare.

CHAPITRE PREMIER

Les Nayas. — Danse de la médecine. — Les Têtes-Plates. — Les Crows (Corbeaux). — La Grande-Coulée. — Chute de la rivière du Serpent.

Dès que G. Catlin eut pris terre sur le sol de la Colombie, il se mit en route, avec sa boîte à couleurs et ses pinceaux, pour les districts occupés par les Indiens. Il était accompagné d'un nègre fugitif de la Guyane portugaise, nommé César, qu'il avait recueilli et pris à son service dans l'Amérique du Sud, sur les bords de l'Amazone.

Les premiers indigènes qu'il visita appartenaient à la tribu des Nayas. Le chef l'invita à dîner et à fumer, et l'avertit que le soir les docteurs de la tribu donneraient en son honneur un bal de *médecine*.

Après un repas composé de gibier, la nuit vint. Alors, au milieu de cris épouvantables, d'aboiements, de chants, on vit une douzaine de torches flamboyantes s'approcher du wigwam (case) du chef, devant lequel commença la danse des masques.

« Bizarre, dit Catlin, est un mot imparfait pour rendre les excentricités incroyables et les bouffonneries qui eurent lieu devant nous. César fut pris d'un tel accès de rire qu'il faillit en étouffer.

« Imaginez-vous quinze ou vingt personnages, tous hommes faits, masqués ou habillés de la plus étrange manière ; plusieurs spectateurs des deux sexes, placés au premier rang, étaient costumés de semblable façon.

MASQUES ET DÉGUISEMENTS POUR LA DANSE DE LA MÉDECINE.

« Le conducteur de la danse, un grand docteur[1], le plus excentrique de tous, représentait le *Roi des outardes;* un autre indigène figurait le *Roi des plongeons*, un troisième le *Docteur des lapins*. Il y avait le *Frère du diable*, le *Faiseur de tonnerre*, la *blanche Corneille*, l'*Ours qui voyage la nuit*, l'*âme du Caribou*, ainsi de suite, jusqu'à ce que les noms des animaux à poil ou à plume fussent épuisés.

« Les masques des danseurs sont très ingénieusement faits; on les creuse adroitement dans un bloc solide de bois, de manière qu'ils puissent être adaptés à la figure; ils sont retenus dans l'intérieur par une courroie transversale qui va d'un coin à l'autre de la bouche transversale du masque, de sorte que, quand il est placé, la courroie de cuir est prise entre les dents, ce qui permet de contrefaire et déguiser la voix; ils sont en outre couverts de dessins bizarres de couleurs variées.

« A l'exception de celui du conducteur de la danse, ces masques portaient une botoque (rondelle de bois) à la lèvre inférieure, pour rappeler la singulière coutume qui existe dans ce pays.

« Ce sont principalement les femmes qui portent la botoque; cependant quelques hommes ont adopté cette mode, qui est de plus en plus suivie par les deux sexes à mesure qu'on remonte la côte dans la direction du nord. Il en est de même des masques qu'on rencontre jusque chez les Aléoutes.

« Toutes les femmes n'ont pas la lèvre percée, et celles qui l'ont ne portent leur botoque que dans certaines occasions, à des époques fixées, quand elles se mettent en grande parure. Elles la retirent pour manger et pour dormir, ou quand elles ont à parler beaucoup, car avec ce bijou incommode il y a bien des mots qui ne peuvent être prononcés.

1. A chaque tribu indienne est attaché un docteur ou médecin qui exorcise les maladies et fait la pluie ou le beau temps.

« On perfore la lèvre dès le plus jeune âge, et cette ouverture, presque imperceptible au début quand la botoque est ôtée, se conserve et s'agrandit pendant toute la vie. »

Du pays des Nayas, Catlin se rendit avec César à Astoria, petite ville située sur le fleuve Columbia, à l'endroit où il commence à être navigable.

A 80 kilomètres plus haut, sur la même rivière, est le pays des Dalles; c'est un endroit fameux de temps immémorial, où dix mille Indiens vivent des quantités inouïes de saumons qu'ils prennent dans un courant furieux qui parcourt plusieurs kilomètres à travers de petits canaux comprimés entre les rochers. Les poissons, fatigués de leur lutte, s'arrêtent dans ces eaux bouillonnantes. Les Indiens n'ont alors qu'à enfoncer leurs harpons pour les retirer chargés de proie.

Ces Indiens se nourrissaient uniquement de ce poisson, frais ou séché; mais la cupidité s'est emparée de cette industrie et les classes civilisées en profitent, tandis que les anciens et réels propriétaires meurent de faim et de regrets de ce qu'ils ont perdu, dans un pays où il n'y pas d'autres ressources.

Ayant appris de quelques émigrants que les Paunchs ou Gros-Ventres, une subdivision de la grande famille des Crows ou Corbeaux, avaient traversé les montagnes au nord de la rivière du Saumon et étaient campés dans les vallées près des sources de ces cours d'eau, notre voyageur prit la résolution d'aller les rejoindre.

Il se trouvait alors au milieu des Klatsaps, des Chinouks, des Clickatats, des Walla-Wallas, des Nez-Percés et des Spokans, tribus principales de la famille des Têtes-Plates.

Les Têtes-Plates, ainsi nommés à cause de leur singulière coutume d'aplatir la tête de leurs enfants dès la naissance, forment une des plus nombreuses tribus, sinon la plus nombreuse, qui soient à l'ouest des montagnes Rocheuses; ils occupent tout le pays autour de la basse Colombie et l'île de Vancouver.

C'est un peuple maritime, car ils vivent dans un pays où il n'y a à peu près que du poisson pour se nourrir, et ils passent leur existence en canot.

INDIENS TÊTES-PLATES.

La tribu est divisée en trente bandes environ.

Ce sont surtout les femmes qui ont, presque sans exception, la tête aplatie, et cette habitude incompréhensible est tout simplement une affaire de mode, d'ornementation.

Voici comment s'effectue le supplice de l'aplatissement national :

Le berceau, creusé dans un bloc de bois, a une sorte de levier élastique qui, placé à la hauteur de la tête de l'enfant, presse son front peu à peu et, chaque jour, est resserré par des cordes attachées de chaque côté du berceau ; l'enfant ne peut remuer, retenu qu'il est par des bandes qui passent d'un côté à l'autre du berceau. Les os du crâne, étant, à cet âge, cartilagineux, prennent facilement la forme qu'on veut leur donner, et dans cette tribu la tête des enfants est au bout de deux ou trois mois aplatie pour toute la vie.

Cette déformation artificielle modifie la forme et la position des organes sans altérer leurs fonctions naturelles. Il est prouvé, en effet, que ceux qui ont la tête ainsi aplatie sont aussi intelligents que ceux de la même tribu qui n'ont pas subi cette opération.

Serrant d'aussi près que possible les bords méridionaux, presque impraticables, de la rivière du Saumon, Catlin, accompagné de César et d'un guide, arriva le dixième jour auprès d'un grand village crow formé de 40 ou 50 tentes en peaux.

Les Crows ou Corbeaux ont conservé leurs belles formes natives : ils n'ont pas été déformés en passant leur vie accroupis dans des pirogues, leurs yeux ne se sont pas bridés à force de froncer les sourcils pour éviter l'effet que produit le soleil reflété par l'eau, leurs têtes n'ont pas été comprimées dans un étau, leurs lèvres n'ont pas été allongées par des blocs de bois. Ils constituent probablement la race la moins affaiblie, la moins changée de la souche originaire de l'Américain du nord.

D'après leurs traditions, ils occupaient jadis toute la chaîne des montagnes Rocheuses et les belles vallées qui en découpent les pentes, depuis les sources de la Saskatchéouane au nord jusqu'à l'endroit où finit la chaîne au sud, c'est-à-dire jusqu'au Mexique.

Ils prétendent que leurs ancêtres formaient une grande nation dès avant le déluge, et que ceux qui purent atteindre les sommets des montagnes furent sauvés de la catastrophe; qu'ils sont la plus ancienne souche de l'Amérique et l'unique type de l'Américain à son origine; qu'ils descendent des Toltèques et des Aztèques qui fondèrent les cités de Mexico, de Palenque et d'Uxmal. Et en effet, assure Catlin, leurs coutumes, leur extérieur, leurs légendes, les mêmes que celles des tribus qu'il avait visitées plus au sud jusqu'à l'isthme de Panama, tout tend à faire retrouver en eux une branche des Toltèques et des Aztèques du Mexique et du Yucatan.

Le chef du village, nommé Mocassin Jaune, homme fort intelligent, reçut le voyageur avec bienveillance et lui raconta brièvement et clairement ce que l'on pourrait nommer l'histoire moderne de sa tribu, histoire qu'il tenait de son père et de son grand-père.

« Les Crows, dit-il, habitaient d'abord les montagnes et les vallées environnantes, d'où leurs ennemis de la plaine étaient impuissants à les déloger; mais depuis que les chevaux avaient paru dans les plaines, un grand nombre de Crows étaient descendus dans les prairies et avaient été mis en pièces par les Sioux, les Pieds-Noirs et d'autres tribus ; ainsi fut détruite une grande partie de leurs forces. »

« Pendant que j'étais assis dans la cabane du chef, écrit Catlin, et que plusieurs autres Indiens m'entouraient, j'essayai, selon mon habitude constante à une première entrevue, de faire connaître le but de ma visite. Je commençai à leur montrer mes portraits. Tout à coup l'un des Indiens pousse une exclamation et saute en l'air : « Bi-îts-i-cure! Bi-îts-i-cure! » Il venait de reconnaître un des leurs dont j'avais fait le portrait vingt ans auparavant. Tout le monde le reconnut comme lui; plusieurs Indiens sortirent du wigwam en courant, traversèrent le village et revinrent hors d'haleine avec Bi-îts-i-cure en personne.

« Il me regarda fixement pendant une seconde, puis s'écria : « How! how! bon! bon! » et me serra fortement la main. Je lui montrai alors son portrait et priai l'interprète de lui dire que j'avais gardé sa figure soigneusement.

« Pendant que nous renouvelions connaissance, j'avais fermé le portefeuille. Je le rouvris; ils virent alors plusieurs de leurs ennemis, les Sioux, les Pieds-Noirs; puis vint le portrait de Ba-da-ah-chon-du (le Sauteur), un des chefs de leur race. Tous le reconnurent, et Bi-îts-i-cure leur déclara qu'il m'avait vu le peindre vingt ans auparavant, sur les bords de la rivière Pierre-Jaune.

« Je leur fis dire par l'interprète que cent mille hommes blancs avaient vu l'image de leur chef et qu'ils pouvaient juger, en la voyant si bien conservée, combien ils l'avaient respectée. Le chef se leva alors, me fit signe de l'imiter et me donna l'accolade; toute l'assistance fit de même.

« Ba-da-ah-chon-du, représenté en grand costume, la tête ornée de plumes d'aigle de guerre, portait sa robe de peau de buffle sur laquelle ses victoires étaient peintes; il avait sa lance à la main, son bouclier et son carquois attachés sur son dos, son sac à tabac suspendu à la ceinture et ses guêtres garnies des *scalps* enlevés par lui à des ennemis vaincus.

« Bi-îts-i-cure m'apprit que ce grand guerrier était mort peu de temps après mon départ, et que sa famille et beaucoup de ses amis avaient attribué ce malheur au portrait que j'avais fait de lui; « mais je leur ai dit, ajouta-t-il, qu'ils étaient dans l'erreur, et j'en ai la preuve, puisque j'existe encore, moi, après tant d'années. »

« Je répliquai à mon tour qu'aucun homme de bon sens ne pouvait craindre quoi que ce soit en faisant représenter son visage, et que chez les blancs tout le monde avait son portrait; ils m'approuvèrent avec leur « how! bon! » et le lendemain je mis, comme ils disaient, « la peau » de plusieurs d'entre eux sur mes toiles. Je commençai par le jeune chef qui me donnait

l'hospitalité ; je le représentai faisant sa toilette, huilant avec de la graisse d'ours, que sa femme lui versait dans la main, ses longs cheveux détachés. Quant à la pauvre femme, qui selon une coutume du pays ne devait pas être aussi parée que son mari, elle était obligée de porter les cheveux courts.

« On voit chez les Crows beaucoup d'hommes ayant la chevelure si longue, qu'elle traîne par terre de 0^{m},60 à 0^{m},90. »

Mocassin Jaune donna à son hôte un guide fidèle pour traverser la rivière du Saumon dans la montagne et la rivière du Serpent (Snake) dans la vallée. Ce dernier cours d'eau porte aussi le nom de Lewis, son premier explorateur.

La chaîne de montagnes qui court de l'ouest à l'est, perpendiculairement aux montagnes Rocheuses, prend dans sa partie orientale le nom de montagnes Noires (Black Hills). Suivant les géologues, elle a été couverte par la mer, et ne doit sa position actuelle qu'au soulèvement des montagnes Rocheuses.

Toute cette région est sillonnée de longues traînées de basalte, et peut-être aucun point du globe ne renferme un plus imposant spécimen de cette roche que celui qui, sous le nom de *Grande Coulée*, croise à angle droit, de ses prodigieux escarpements, le grand coude que la Columbia décrit entre le confluent du Spokane et celui du Serpent.

Ce ne fut qu'après six journées d'une marche pénible que notre voyageur atteignit la vallée du Serpent.

« Comme beaucoup de choses en ce monde, dit Catlin, cette vallée était belle de loin ; mais de près!... Il n'y avait pas un brin d'herbe, pas un arbre, ni même un buisson ; on voyait seulement çà et là quelques touffes d'artémisia, et partout des cendres volcaniques qui, sans cesse poussées par les vents, effacent, avant qu'on puisse les voir, tous les chemins, par conséquent toutes les traces des êtres vivants.

« On n'aperçoit aucun animal, pas un lapin, ni même une poule des prairies ; nous en étions réduits à la queue de

BA-DA-AH-CHON-DU, CHEF CROW. (Voy. p. 181.)

notre dernier saumon fumé, et nous n'avions rien pour nos pauvres bêtes. Nul moyen de se reposer dans ce pays désert et désolé.

« Nous continuâmes notre course le matin, et vers midi nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau où il y avait enfin de l'herbe en quantité suffisante pour que nos chevaux pussent se rassasier et reprendre des forces pour nous transporter ; un peu avant le coucher du soleil nous approchions d'un petit espace couvert d'arbres que nous avions vu la veille, et bientôt après nous atteignions, non le Fort Hall, l'un des comptoirs de la Compagnie des pelleteries, situé dans le haut de la rivière du Serpent, mais un campement d'une trentaine d'émigrants des États-Unis, qui avaient traversé les montagnes Rocheuses au sentier du Midi et se dirigeaient vers l'Orégon. »

Catlin, en effet, s'était trompé de chemin en débouchant dans la vallée ; le fort Hall se trouvait à 32 kilomètres sur la droite.

Le lendemain la troupe d'émigrants se mit en route pour le fort Boissey, autre comptoir américain situé à 225 kilomètres plus loin sur la route de l'ouest.

« César et moi, dit Catlin, nous montâmes à cheval et nous accompagnâmes, à leur grande satisfaction, nos nouvelles connaissances, car notre destination était la même ; nous suivîmes donc la route des émigrants, craignant comme eux de perdre nos pauvres bêtes. Nous souffrions de l'odeur fétide qui s'exhalait des cadavres des chevaux et des bœufs laissés sur le chemin ; en deux jours nous en rencontrâmes plus de cinquante ; nous vîmes deux de ces animaux tombés ensemble, encore attachés au même joug.

« Le second jour, un interprète, homme de couleur dont on m'avait parlé dans le campement, se trouva sur notre route ; il montait un superbe cheval, avait un costume recherché et était armé d'une carabine de premier choix ; il

LA GRANDE COULÉE, SUR LA RIVIÈRE COLUMBIA. (Voy. p. 182.)

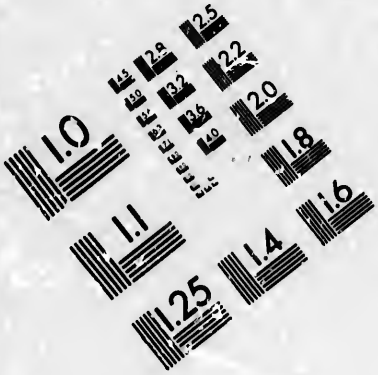
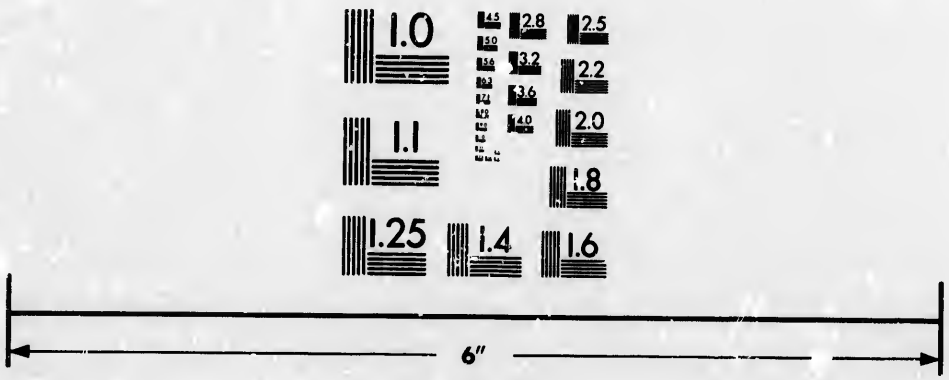
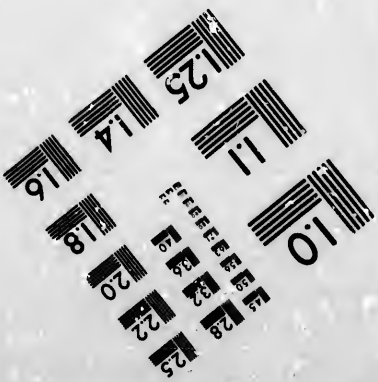


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

parlait français, anglais et plusieurs langues indiennes. J'appris de lui que son métier, ainsi que je le présumais, était de galoper au milieu des chemins difficiles pour secourir les caravanes qui traversaient le pays à cette époque; on lui donnait ce qu'on voulait pour le remercier des services qu'il rendait ainsi.

« Il me dit aussi qu'il ne fallait qu'un jour pour arriver aux chutes « fumantes » de la rivière du Serpent, qui se trouvaient tout près de l'endroit où il était né; il connaissait par conséquent tout le pays environnant. Je m'arrangeai avec lui pour qu'il m'y conduisît le lendemain.

« La courageuse petite colonie nous donna des provisions pour plusieurs jours, et nous la quittâmes, espérant la rattraper après avoir passé un jour ou deux à visiter les cataractes, car elle cheminait bien doucement. »

Les grandes cataractes fumantes de la rivière du Serpent peuvent être classées parmi les plus rares curiosités de la nature. Elles n'ont ni la forme, ni la grandeur de la chute du Niagara; mais leur caractère particulier, non moins imposant, frappe le voyageur d'une façon toute différente.

Sur un espace de quelques centaines de kilomètres à la ronde et dans diverses directions, le pays est aussi aride et aussi dévasté que les déserts de l'Arabie. On n'aperçoit pas la moindre végétation, pas un oiseau, pas un insecte; la terre est couverte de sable ou de poussière légère composée de pierre blanchâtre pulvérisée et de cendres volcaniques.

Dans le milieu de cette vaste plaine désolée on aperçoit, sur une longueur de plusieurs kilomètres, une chaîne de colonnes de vapeurs paraissant sortir de la surface de la terre comme la fumée des feux d'un campement abrité par un pli de terrain; en approchant on peut à peine se rendre compte de leur origine; il faut pour cela que l'on soit tout à coup arrêté par l'ouverture béante d'un profond abîme, — l'a-

bîme où roule et gronde, hurle et bondit le Snake ou rivière de Lewis.

Si l'on veut contempler ces cataractes fameuses, au lieu de diriger ses regards en haut ou droit devant soi, comme on fait ordinairement pour voir une chute d'eau, il faut se pencher sur le vide et regarder pour ainsi dire sous ses pieds. Pendant un trajet de 5 à 6 kilomètres la rivière coule ou plutôt tombe entre deux murailles perpendiculaires de basalte hautes de 45 à 60 mètres, espacées d'environ 210 mètres et présentant, à 500 ou 600 mètres d'intervalle, des angles saillants et rentrants sur lesquels s'appuient des ressauts de rocs à pic d'où bondissent les eaux.

Cette disposition en gradins d'inégale hauteur, échelonnés pendant un certain nombre de kilomètres au fond d'une profonde coupure aux parois perpendiculaires, est un trait saillant, caractéristique et commun à toutes les cataractes des montagnes Rocheuses. On le retrouve identiquement le même à 800 kilomètres, de l'autre côté de la chaîne, dans la grande chute du Missouri.

La forme en zigzag du canal limite dans les deux cas la vue de la scène; mais la rage frénétique d'une énorme masse d'eau bondissant, écumant, jaillissant alternativement d'une muraille à l'autre, comme si elle était le jouet d'un caprice furieux, offre à l'œil du spectateur et au pinceau de l'artiste un spectacle des plus rares et qui dépasse tout ce que l'imagination peut rêver.

CHAPITRE II

Les Mandans. — L'O-Ki-Pa.

Chez toutes les tribus indiennes de l'Amérique du Nord il existe, outre une foi profonde de la personnalité humaine après la mort, une doctrine, une tradition et des rites communs, lesquels se rattachent aux plus antiques croyances de la haute Asie : fait qui contribuerait à confirmer ce que j'ai dit plus haut à propos de l'origine de la race rouge.

La doctrine des Peaux-Rouges repose sur la *dualité divine*, c'est-à-dire sur le principe bon et le principe mauvais; ces principes, qui dans les plus vieux monuments de l'Hindoustan portent les noms de Cpento-Maingu et Anghro-Maingu, sont désignés dans la plupart des dialectes de l'Amérique du Nord sous ceux de Kitchi-Manitou et Matchi-Manitou.

La tradition est celle d'un déluge auquel un seul couple de la race humaine aurait survécu.

Les rites sont basés sur l'expiation. Ils dérivent de la catastrophe diluvienne et s'y rattachent ; leur but est tout à la fois d'en célébrer la commémoration et d'en conjurer le retour.

Ces rites sont résumés dans l'O-Ki-Pa des Indiens Mandans, que Catlin visita deux fois, et qui à ce moment occupaient, au nombre de deux à trois mille, un village situé sur la rive gauche du Missouri, à environ 2400 kilomètres de la ville de Saint-Louis.

D'après notre voyageur, les mœurs, la tournure, le costume

des Mandans les faisaient facilement distinguer des autres tribus indiennes. De taille moyenne, confortablement, souvent même richement vêtus de pelleteries, tous portaient des jambières et des mocassins (chaussures) de peaux élégamment brodés de soies de porc épic teintes de diverses couleurs. Chaque homme avait sa tunique et son manteau, qu'il endossait ou quittait suivant la température, et chaque femme sa robe de peau de daim ou d'antilope, couvrant le bras jusqu'au coude, et le corps entier depuis la poitrine jusqu'aux chevilles.

Leur teint, la couleur des cheveux et des yeux leur donnaient généralement un air de ressemblance avec les autres nations américaines; mais parmi eux un certain nombre, le cinquième ou le sixième peut-être, avaient la peau presque blanche; les cheveux de ceux-ci, gris d'argent de l'enfance à la vieillesse, leurs yeux bleu clair, leur face ovale et n'offrant pas les angles saillants qui caractérisent si fortement les tribus indiennes, témoignent sans aucun doute d'un mélange de sang étranger.

Presque tous les hommes suivaient une mode extrêmement curieuse et particulière à cette peuplade : leur chevelure, qui leur couvrait le dos et tombait jusqu'aux hanches et parfois aux mollets, était divisée en mèches aplaties, larges de $0^m,02$ à $0^m,05$, entre lesquelles ils laissaient des intervalles de $0^m,05$ à $0^m,07$ pour les remplir de glu durcie et d'argile rouge ou jaune.

Ce peuple, qu'on nommait aussi Noumah-ka-kî (les Faisans), avait toujours été un des plus hospitaliers de la frontière des États-Unis. — « Jamais Mandan n'a tué d'homme blanc, » était une phrase proverbiale usitée dans ces régions, et que la tribu répétait avec un juste orgueil.

Longtemps avant son arrivée chez les Mandans, Catlin avait entendu parler de l'O-Kî-Pa, la grande fête annuelle de la tribu, et il se décida à assister à sa célébration.

« Tout en dessinant le portrait d'un chef, dit-il, je demandai un jour à mon modèle quand aurait lieu la fameuse cérémonie.

« Aussitôt, me répondit-il, que les feuilles des saules du rivage seront bien épanouies.

— Les feuilles des saules? mais qu'ont-elles à faire avec votre fête?

— L'oiseau porta au Grand Canot une branche de saule, et les feuilles en étaient bien épanouies. »

« Au lecteur de s'imaginer la surprise avec laquelle j'écoutais cette phrase, sur les lèvres d'un sauvage, au centre des terres indiennes, à 2400 kilomètres de toute civilisation, et l'empressement que je mis à poursuivre mon enquête sur un sujet aussi inattendu que digne d'intérêt.

« A mes questions sur l'oiseau dont il parlait, le chef ne put d'abord répondre clairement; mais, prenant mon bras, il me conduisit par les avenues tortueuses du village jusqu'à ce qu'il aperçût un couple de colombes picorant sur un des wigwams. « Voilà l'oiseau ! s'écria-t-il; c'est une grande médecine! »

« Je me rappelai alors que l'on m'avait engagé à respecter ces volatiles, très nombreux autour de la demeure des Mandans, qui les protégeaient avec une respectueuse vénération. La légende de la colombe messagère ne se retrouvant pas dans les versions diluviennes des autres tribus américaines, il faut supposer que les Mandans l'ont reçue, à une époque inconnue, par la voie de l'Atlantique. »

L'O-Kî-Pa, cette fête très profane au premier abord, mais en réalité strictement religieuse, et solennisée dans presque toutes ses parties par le jeûne, la prière, les sacrifices et toutes les formes d'une sincère dévotion, est sans nul doute consacrée par les Mandans à la commémoration annuelle de l'histoire du déluge, qu'ils nomment Mî-ni-ro-ka-ha-sha (les

caux rentrent dans leur lit). Ils y rattachent : la danse des bisons (Bel-lohk-na-pick), à la rigoureuse observance de laquelle ils attribuent le passage des animaux qui doivent leur servir de nourriture pendant le cours de l'année; et l'initiation des jeunes gens arrivés à la virilité depuis la dernière fête.

On les soumettait à une longue abstinence et à de terribles tortures, qui, disait-on, fortifiaient leurs muscles et les préparaient aux souffrances les plus dures. Les chefs, spectateurs de la scène, jugeaient des forces respectives des néophytes et de leur aptitude à supporter les privations et les supplices, si souvent le lot du guerrier indien. Ils savaient désormais à quoi s'en tenir sur chacun d'eux et, dans un suprême danger, pouvaient remettre au plus digne le commandement de leurs bandes. Ici je laisse la parole à Catlin.

« L'époque de la cérémonie étant enfin venue, un matin dès l'aurore le Grand Médecin, ou sorcier de la tribu, fit son apparition sur le sommet d'un wigwam et annonça qu'il voyait quelque chose de fort extraordinaire sur l'horizon du couchant. Au lever du soleil un grand homme blanc, venu du côté de l'ouest, allait entrer dans le village et ouvrir la loge de la Médecine.

« En quelques minutes les toits des cabanes et tous les monticules furent couverts d'hommes, de femmes et d'enfants aux aguets. A l'instant précis où le premier rayon de soleil illuminait le village, un cri simultané s'éleva de la foule, et bientôt éclatèrent des gémissements plaintifs et des clameurs prolongées. Les chiens aboyaient ou hurlaient. Tout était mouvement et terreur apparente; on préparait les armes, on courait aux chevaux, comme si l'ennemi allait se précipiter sur le village pour l'enlever d'un coup de main.

« Tous les yeux étaient tournés alors vers la prairie, où, à la distance d'un kilomètre environ, on apercevait un homme

seul, descendant la colline et s'avançant en ligne droite. Il atteignit bientôt la palissade derrière laquelle une formidable troupe de guerriers armés de piques et de boucliers se tenait prête à le recevoir. Le chef de ces guerriers, sortant du front de bataille, somma l'étranger de dire d'où il venait et quelle était sa mission. « Je viens, répondit celui-ci, de ma demeure dans les hautes montagnes du couchant, et je vais ouvrir la loge de la Médecine; ne m'empêche pas d'entrer, ou la tribu tout entière sera certainement détruite. »

« Le principal chef et ses compagnons, en ce moment assemblés dans la cabane du conseil, les figures peintes en noir, furent alors appelés et se rendirent à la palissade; ils saluèrent l'étranger comme une vieille connaissance : « Noumohk-muck-a-nah, » *l'homme unique, le premier homme.* Tous lui serrèrent la main et l'invitèrent à entrer; il les harangua alors pendant quelques minutes, leur rappela que, seul de la race humaine, il avait échappé à l'inondation et était descendu de son canot sur une haute montagne du couchant, où il demeurait encore; il venait ouvrir la loge de la Médecine pour que les Mandans pussent célébrer la fin du déluge et offrir aux eaux les sacrifices qui devaient empêcher le retour de la même calamité.

« Aussitôt qu'il eut franchi la porte sous l'escorte des chefs, les cris et les terreurs des habitants cessèrent comme par enchantement. On ordonna aux femmes et aux enfants de faire silence, de rentrer dans les wigwams et de museler les chiens, pendant toute cette journée qui appartenait au Grand Esprit.

« Hommes, femmes, enfants, les chiens eux-mêmes, jouaient si bien leurs rôles dans cette étrange et effrayante scène, que je ne me serais guère senti les nerfs assez solides pour l'examiner de près, si je n'avais été prévenu que c'était seulement le prélude de la cérémonie.

« Je suivis donc mon hôte à la palissade et assistai à la ré-

ception de l'étrange visiteur. A première vue, il paraissait très âgé et n'avait d'autre costume qu'une robe faite de quatre peaux de loups blancs; son corps, sa figure, ses cheveux étaient blanchis avec de l'argile, et à quelque distance on l'aurait pris pour un centenaire de race blanche. Il portait dans la main gauche une grande pipe, objet des plus sacrés qu'il présentait à la vénération du peuple.

« Suivi par la foule en bon ordre, il s'avança jusqu'à la loge de la Médecine, que lui seul paraissait avoir le moyen d'ouvrir ; il entra aussitôt, et on m'assura que nul n'y avait pénétré depuis l'année précédente.

« Les chefs retournèrent ensuite à la loge du Conseil, laissant le mystérieux personnage seul possesseur de la cabane sacrée; quelques instants après il parut à la porte et réclama, pour l'aider dans les labeurs du jour, quatre hommes du nord, du midi, de l'orient et du couchant, dont les mains et les pieds fussent nets et purs, afin de ne pas souiller le saint édifice. Les quatre individus demandés ne tardèrent pas à paraître ; ils se mirent immédiatement en devoir de balayer la loge et de tout préparer pour les cérémonies du lendemain matin ; le sol, d'argile battue mélangée avec du gravier, et les murs en torchis, furent soigneusement décorés de branches de saule et d'herbes aromatiques cueillies dans la prairie.

« Le reste de ce jour, et tous les Mandans enfermés chez eux avec défense d'en sortir, le premier homme se présenta à la porte de chaque cabane; il s'arrêtait sur le seuil et appelait le chef de famille. « Qui est-là? Que me veux-tu? » répondait celui-ci. Nou-mohk-muck-a-nah racontait alors la destruction du genre humain par le déluge. « Je fus sauvé sur le Grand Canot et ma demeure est au couchant; moi seul j'ouvre la loge de la Médecine pour que les Mandans célèbrent leur sacrifice annuel. A la porte de chaque wigwam je viens chercher un outil aiguisé que j'offrirai aux eaux,

puisque c'est avec de tels instruments que le Grand Canot fut construit. »

« Partout on lui remettait quelque outil d'acier et de fer préparé pour la circonstance. Vers le soir il déposa sa récolte dans la loge, et on ne s'en occupa plus jusqu'au coucher du soleil, le dernier jour de la fête. Nou-mohk-muck-a-nah reposa seul cette nuit-là dans la loge de la Médecine.

« Le lendemain matin, dès l'aube, il parut sur le seuil et invita les jeunes hommes qui voulaient devenir des guerriers à sortir de leurs wigwams, où les autres habitants du village restaient encore enfermés.

« Quelques minutes après une cinquantaine de jeunes gens, tous ceux de la tribu qui, depuis l'année précédente, avaient atteint l'âge prescrit, formaient un magnifique groupe devant la cabane sacrée. Leurs corps étaient entièrement nus, mais enduits de la tête aux pieds d'argile de diverses couleurs, blanche, rouge, jaune ou bleue et verte; ils avaient chacun le bouclier de peau de buffle au bras, l'arc dans la main gauche, le sac de médecine dans la main droite. Ils se rangèrent en « file indienne », suivirent Nou-mohk-muck-a-nah dans la loge et prirent leur place le long des parois, suspendant arc et carquois au-dessus de leur tête avant de se coucher sur le sol.

« Le « premier homme » appela alors le principal médecin ou sorcier de la tribu et lui conféra la charge de grand-maître des cérémonies en lui remettant la pipe qu'il portait si respectueusement la veille; « elle avait été sauvée avec lui dans le Grand Canot » et paraissait le centre même de tous ces mystères.

« Puis Nou-mohk-muck-a-nah serra la main du sorcier et quitta la cabane en annonçant qu'il retournait dans sa demeure au couchant; on ne le reverrait plus que l'année suivante, lorsqu'il viendrait encore ouvrir la loge de la Médecine. Il passa par le village, toucha la main aux chefs et disparut

quelques moments après derrière les collines d'où nous l'avions vu descendre le jour précédent. »

Une circonstance heureuse permit à notre voyageur de pénétrer dans le temple et d'étudier ce que pas un blanc n'avait vu avant lui : les mystères de la loge de la Médecine ; mystères si soigneusement cachés aux profanes, que dans le corridor séparant les deux portes deux sentinelles armées écartaient les curieux, les femmes surtout, qui n'ont jamais réussi à jeter le moindre coup d'œil dans l'intérieur. Un agent de la Compagnie américaine, qui pourtant habitait le village depuis dix ans, n'avait pu encore obtenir la permission de pénétrer dans l'enceinte sacrée.

Catlin venait de terminer un portrait de l'illustre docteur, grand-maître des cérémonies, ce qui avait prodigieusement flatté la vanité de celui-ci. Dans l'excès de sa joie, il alla jusqu'à monter sur un wigwam, tenant la feuille par les coins et criant à ses compatriotes : « Je suis vraiment le plus grand de la tribu, mon portrait ayant été fait avant celui du grand chef; Catlin est le plus grand médecin de tous les blancs et un grand chef, puisqu'il a su faire de moi une copie si ressemblante que les femmes et les enfants riaient tous en la regardant. »

Ce personnage, souverain maître de la loge sacrée, aperçut Catlin debout près de la porte avec l'agent de la Compagnie et un de ses engagés. Il vint à eux, passa son bras sous celui de l'artiste et le conduisit poliment dans la salle, en permettant à ses compagnons d'entrer aussi. Tous les trois prirent leur place, et de toute cette journée, ainsi que des trois suivantes, ils la quittèrent à peine, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

« Le grand-maître des cérémonies, dit Catlin, s'étendit alors près du feu, dans le centre de la loge, la pipe de médecine en main. Il commença à gémir et à crier vers le Grand Esprit, tout en surveillant les jeunes candidats, qui, pendant quatre

jours et quatre nuits, ne devaient ni manger, ni boire, ni dormir : dures privations produisant une extrême lassitude, amaigrissant le corps et préparant les jeunes gens aux tortures prochaines.

« Cette « veillée des armes » se nommait, d'après la légende traditionnelle : Rentrée des eaux dans leur lit.

« L'aspect de la loge était singulièrement étrange et pittoresque. Sur le sol, orné comme les parois de rameaux de saule et d'herbes aromatiques, on avait symétriquement disposé des crânes de bisons et d'hommes; près du sorcier se trouvaient quatre outres, objets du plus profond respect, et dont la fabrication avait dû exiger autant de soin que d'adresse.

« Ces vases, contenant de 15 à 20 litres d'eau, étaient faits en cuir de fanons de bison, cousus de manière à ressembler autant que possible à une grande tortue couchée sur le dos. Chaque outre était munie d'une sorte de queue en pennes de corbeau et d'une baguette qui servait aux musiciens pour marquer la mesure de la danse sacrée. N'oublions pas, avec ces ih-ti-ka ou tambours, deux autres instruments de musique fort importants aussi, placés tout auprès : des crécelles en forme de gourdes et confectionnées en cuir brut et desséché.

« Les outres paraissaient fort anciennes; les Mandans m'assurèrent même qu'elles contenaient de l'eau depuis le déluge, et je dus renoncer à connaître l'époque où on les avait remplies de nouveau. J'offris plusieurs fois, et jusqu'à concurrence de cent dollars, des marchandises de la Compagnie en échange d'un de ces tambours si étranges de forme et d'ornements; mais c'était « une chose de médecine » qu'on ne pouvait céder à aucun prix.

« Tel fut l'intérieur de la loge pendant trois jours et une partie du quatrième.

« Au dehors, autour du « Grand Canot », les habitants du

village célébraient de leur côté une foule de curieuses et grotesques cérémonies, dont la plus bizarre fut certainement la « Bel-lohk-na-pich », danse qui, avons-nous dit, assurait, d'après eux, le passage des bisons durant toute l'année.

« Cette mise en scène chorégraphique se répéta quatre fois le premier jour, huit le second, douze le troisième et seize le quatrième, toujours devant le Grand Canot.

« Les coryphées de ce ballet aussi sauvage qu'étrange étaient huit Mandans affublés de peaux de bison encore munies de leurs cornes et de leur queue. Essayant de se maintenir dans la position horizontale, ils imitaient de leur mieux l'aspect et les mouvements de l'animal; le cuir de la tête leur servait de masque et ils regardaient par l'orifice des yeux.

« Ces hommes entièrement nus, tous bariolés de la même façon, produisaient un effet vraiment extraordinaire. Le tronc, les membres, la tête étaient peints en noir, en rouge et en blanc; deux cercles concentriques marquaient toutes les articulations, celles même de la mâchoire, des doigts et des orteils; sur l'abdomen était figuré le visage d'un enfant, le nombril représentant la bouche. Une touffe de poils de bison leur ornait les chevilles; dans la main droite ils tenaient une crécelle et dans l'autre un bâton mince de six pieds de longueur. Enfin, un fagot de branches de saule, aussi épais qu'une gerbe de blé, attaché solidement sur leur dos, complétait leur fantastique accoutrement.

« Ainsi déguisés, nos huit acteurs formèrent un quadrille et se placèrent des quatre côtés de « l'Arche », représentant ainsi les quatre points cardinaux; entre chacun de ces couples dansant les mêmes pas et tournant le dos au Grand Canot, de nouveaux figurants, bâton et crécelle en main, ne tardèrent pas à paraître. Au nombre de quatre, les derniers venus avaient pour tout vêtement un magnifique jupon d'hermine et de plumes d'aigle et une coiffure composée des mêmes riches matériaux. Deux d'entre eux, représentant « la nuit »,

étaient peints en noir de jais, au moyen de graisse et de charbon, et de nombreuses taches blanches parsemaient leurs

PEINTURE DES ACTEURS DE LA DANSE DES BISONS.

corps d'*étoiles;* les autres, aussi rouges que le vermillon les avait pu faire, étaient bariolés de raies blanches figurant les « rayons du matin » et symbolisaient le jour.

« Ces douze personnages, seuls engagés dans la danse pro-

LA DANSE DES BISONS.

prement dite, la répétaient chaque fois sans variation apparente. Nombre d'autres Indiens, représentant les divers ani-

LE JOUR ET LA NUIT.

maux du pays, ajoutaient encore à l'étrangeté de la scène et méritent une description sommaire.

« Tout se faisait sous la direction du vieux maître des cérémonies, l'O-kî-pa-ka-sî-ka, simplement vêtu d'une couche

épaisse d'argile jaune qui lui recouvrait même les cheveux. A chaque reprise de la danse, son indispensable pipe sacrée dans les mains, il sortait de la loge, suivi d'hommes portant des crécelles et de quatre vieillards peints en rouge, coiffés de plumes d'aigle et chargés des tambours en forme de tortue. Les cinq acolytes s'asseyaient auprès du Grand Canot et chantaient au bruit de leurs instruments, pendant que l'ordonnateur, appuyé sur l'Arche, criait à pleine voix vers le Grand Esprit. Du côté opposé, deux hommes barbouillés de jaune, accroupis sur le sol et vêtus de fourrures d'ours gris sous lesquelles ils cachaient leur visage, grondaient sans cesse, faisant mine de dévorer tout ce qui les approchait ou de se précipiter au milieu de la danse sacrée. Pour les engager à se tenir tranquilles, les femmes leur présentaient des plats de viande aussitôt saisie et emportée vers la prairie par les « aigles chauves », deux individus peints en noir, à l'exception de la tête, des pieds et des mains, blanchis à l'argile.

« A leur tour ceux-ci étaient poursuivis dans la plaine par un groupe nombreux « d'antilopes », petits garçons passés à la couleur jaune, sauf la tête peinte en blanc, et ornés de queues en poil de daim.

« On voyait encore : deux « cygnes », corps blancs, nez et pieds noirs; deux « serpents à sonnettes », au corps soigneusement peint de manière à ressembler à celui du reptile, chacun tenant d'une main une crécelle, de l'autre une botte de sauge sauvage; deux « castors », dont le déguisement se composait d'une peau de bison laissant passer la tête et d'une queue de castor adaptée à la ceinture; deux « vautours » : corps brun, tête et épaules bleues, nez rouge; deux « loups ». — Ceux-ci poursuivaient les antilopes, et chaque fois qu'ils parvenaient à saisir des petits garçons, les ours accouraient et faisaient semblant de les dévorer pour les punir d'avoir enlevé la viande que leur apportaient les femmes.

« Tous ces acteurs imitaient assez bien les habitudes de leurs

modèles, et chacun avait sa chanson spéciale qu'il répétait constamment pendant la danse, sans en comprendre la signification ; c'étaient des hymnes « de Médecine », au sens perdu

LE SERPENT ET LE CASTOR

ou oblitéré pour le profane vulgaire, et compris des seuls individus qui dès leur jeunesse et à des prix exorbitants se faisaient initier aux mystères.

« A la fin de la danse les différents acteurs se mettaient à mugir, chanter ou crier, chacun à sa façon, et formaient bientôt un chœur des plus assourdissants ; les uns dansaient, les autres sautaient, d'autres encore essayaient de voler ; les castors donnaient des coups de queue et les ours des coups de patte ; les serpents agitaient leurs crécelles ; les loups hurlaient ; les bisons se roulaient sur le sable ou se dressaient sur leurs pieds de derrière, enfin tous ensemble se précipitaient en dansant vers une cabane peu éloignée, où ils vinrent s'asseoir en groupes pittoresques, jusqu'à ce que le Maître sortît de nouveau de la loge et, appuyé sur l'Arche, appelât autour de lui danseurs, musiciens, quadrupèdes et oiseaux.

« Cette cabane qui pendant les quatre jours de fête servait de vestiaire aux acteurs, était aussi une « loge de la Médecine », et comme telle formellement interdite à ceux qui ne jouaient pas de rôle dans la cérémonie. L'ordonnateur en chef voulut bien me confier à un sorcier sous l'escorte duquel je pus assister aux diverses phases de la toilette, — spectacle dont la plus fertile imagination peut seule se représenter l'étrangeté et la bizarrerie. Aucun des acteurs ne se mêlait de la besogne, mais, couché ou debout, il ne bougeait pas plus qu'une statue entre les mains de l'artiste. Chaque peintre avait sa tâche particulière, son dessin spécial, et tous travaillaient avec le plus grand soin pour mériter les applaudissements, lorsque leur œuvre paraîtrait aux regards du public.

« Il est plus difficile qu'on ne le croit sans doute de se faire une juste idée de l'effet de ce bariolage grossier sur ces corps nus. C'est là, je le déclare, une de ces scènes qu'on ne peut se figurer sans en avoir été témoin ; nulle description ne saurait rendre la beauté singulière de ces hommes aux formes sculpturales, peints de diverses couleurs, couchés en groupes ou se mouvant rapidement.

« Quarante hommes environ prenaient part à la danse et

représentaient les quadrupèdes, les oiseaux ou les reptiles du pays; quarante jeunes garçons jouaient les antilopes; en tout quatre-vingts individus peints de la tête aux pieds de la manière la plus fantastique. Ajoutons-y les cinquante néophytes attendant l'heure des tortures dans la loge sacrée, et de leur côté entièrement couverts d'argile jaune, rouge ou mi-partie bleue et verte; nous aurons un total de cent trente personnages sur le corps, les membres ou la chevelure desquels on n'aurait pu découvrir un pouce carré de leur couleur naturelle!

« Pendant chacune des danses, les quatre vieillards qui frappaient sur les outres-tambours suppliaient par leurs chants le Grand Esprit de leur continuer ses faveurs et d'octroyer abondance de bisons pour l'année suivante. Ils rentraient ensuite dans la loge pour soutenir par leurs prières le courage et la fermeté des jeunes gens : « Le Grand Esprit, disaient-ils, avait prêté l'oreille à leur voix; au dehors l'atmosphère même était pleine pour eux de paix et de bonheur; les femmes et les enfants pourraient fermer les gueules et saisir les pattes des ours gris; enfin, depuis le commencement de la fête on appelait le Mauvais Esprit, et le Mauvais Esprit n'avait pas encore osé répondre à leur sommation. »

« Mais le dernier jour, au milieu du dernier ballet, une rumeur soudaine, courant à travers les groupes, annonça l'arrivée d'un mystérieux personnage venant du côté de l'ouest. De nouveau les femmes criaient, les chiens hurlaient, tous les yeux se tournaient vers la prairie. A une distance de deux à trois kilomètres on apercevait un homme noir courant en zigzag et s'élançant dans différentes directions; il finit par approcher du village, où il entra au milieu des cris des femmes et des enfants, qui simulaient la plus grande consternation.

« O-ki-hî-di (le Hibou ou Mauvais Esprit) se précipita alors vers la place où continuait la danse des Bisons, et

chacun de s'enfuir sur le passage du monstre. Son corps, peint en noir de jais au moyen de graisse et de charbon pilé, était décoré de cercles d'argile blanche tracés sur le tronc,

LE SORCIER OU MAUVAIS ESPRIT.

les membres et autour des yeux; des dentelures blanches, figurant des crocs énormes, ornaient la bouche, et des deux mains il tenait une mince baguette longue de 2m,40, ter-.

minée par une pomme rouge qu'il faisait glisser sur la terre en courant.

« Après avoir traversé la foule qui entourait les danseurs, il se dirigea vers les groupes de femmes, qui se sauvèrent de tous côtés en donnant les signes de la plus grande terreur, tombant les unes sur les autres et criant au secours. L'O-kì-pa-ka-sî-ka (grand-maître des cérémonies), quittant le Grand Canot sur lequel il s'appuyait pour gémir pendant les danses, ne tarda pas d'arriver à la rescousse, armé de sa pipe sacrée; il regarda fixement le hideux personnage et, élevant le mystérieux symbole, tint l'ennemi en respect par son talisman jusqu'à ce que les femmes et les enfants se fussent mis en sûreté.

« A chaque nouvelle tentative de l'Esprit malin pour attaquer ou troubler la partie faible de la population réfugiée dans le village, le maître des cérémonies quittait son poste auprès du Grand Canot pour se jeter à la traverse du démon, et le mettait en fuite.

« Ces scènes se répétèrent jusqu'à ce que l'homme noir, paraissant confus et fatigué, se rapprochât du lieu de la danse, où les femmes, délivrées de toute crainte, le suivirent et se groupèrent autour de lui.

« Dans cette conjoncture, une vieille matrone s'avança à pas de loup auprès du démon, les deux mains pleines de boue jaunâtre qu'elle lui lança adroitement sur la face, d'où les ordures lui retombèrent sur le corps, dont elles déteignaient la peinture à mesure qu'elles se collaient à la graisse d'ours. Le malheureux avait beau se tourner pour éviter une nouvelle attaque, d'autres projectiles l'assaillaient de tous côtés; à la fin une virago lui arracha sa baguette et la rompit en deux sur son genou; ses compagnes se saisirent des morceaux et les réduisirent en petits fragments qu'elles jetèrent à la figure du vaincu. Sa puissance et sa couleur disparues à la fois, il commença à pousser des gémissements lamentables et

courut vers la prairie pour tomber entre les mains d'un autre essaim de femmes qui l'attendaient en dehors de la palissade; accablé d'invectives et de railleries, couvert de boue, moulu de coups de bâton, il put à grand peine échapper à cette dangereuse escorte, et s'en retourna du côté d'où il était venu.

« Les amazones rentrèrent alors au village et retournèrent en triomphe au lieu où se célébrait la fête. Quatre matrones conduisirent devant la Loge sacrée l'héroïne qui avait arraché son pouvoir au monstre, et l'élevèrent sur le toit, juste au-dessus de la porte. Debout sur ce piédestal, elle harangua la foule pendant quelques minutes : « la force créatrice lui appartenait, elle avait droit de vie et de mort sur tous; elle était la mère des bisons et pouvait à son gré les appeler ou les empêcher de venir ».

« Elle ordonna ensuite aux danseurs de s'arrêter et aux quatre musiciens de rapporter leurs tambours dans la Loge. Elle renvoya au « vestiaire » les autres acteurs et fit suspendre à quatre perches les têtes de bisons et les crânes humains qui jonchaient le sol de l'enceinte sacrée; elle invita les chefs à entrer et à s'asseoir pour être témoins des tortures qui se préparaient pour les jeunes gens, et dit au maître des cérémonies de se placer près du feu en fumant la « pipe de médecine », pendant que les opérateurs, armés de couteaux et d'échardes de bois, commenceraient leur sanglante besogne. Puis elle réclama la plus magnifique robe de femme qu'on pût trouver dans le village, juste récompense de celle qui avait vaincu le démon et possédait le pouvoir de créer tous les bisons nécessaires aux besoins de l'année suivante. Sa demande était *péremptoire;* il lui fallait ce costume pour conduire ce soir-là la danse du « Festin des Bisons ».

« Le maître des cérémonies apporta donc la belle robe : « Jeune femme, dit-il, tu t'es aujourd'hui attiré une grande

renommée, et l'honneur de conduire la danse t'appartiendra ce soir au Festin des Bisons. »

C'est par cette cérémonie que se terminèrent les réjouissances de la matinée, quatrième jour de l'O-Kî-Pa.

Le côté moral de ces rites étranges et souvent répugnants est trop clair pour qu'il soit besoin d'y insister. Le malin Esprit voulait méchamment troubler les cérémonies religieuses; mais tous ses desseins avaient été déjoués par le pouvoir magique de la pipe sacrée, et les femmes qu'il voulait tromper l'avaient chassé ignominieusement.

Une fois le calme rétabli au dehors, on songea à soumettre aux tortures les candidats couchés le long des murs de la Loge, affaiblis et émaciés par le jeûne et la privation de sommeil de ces trois jours et demi.

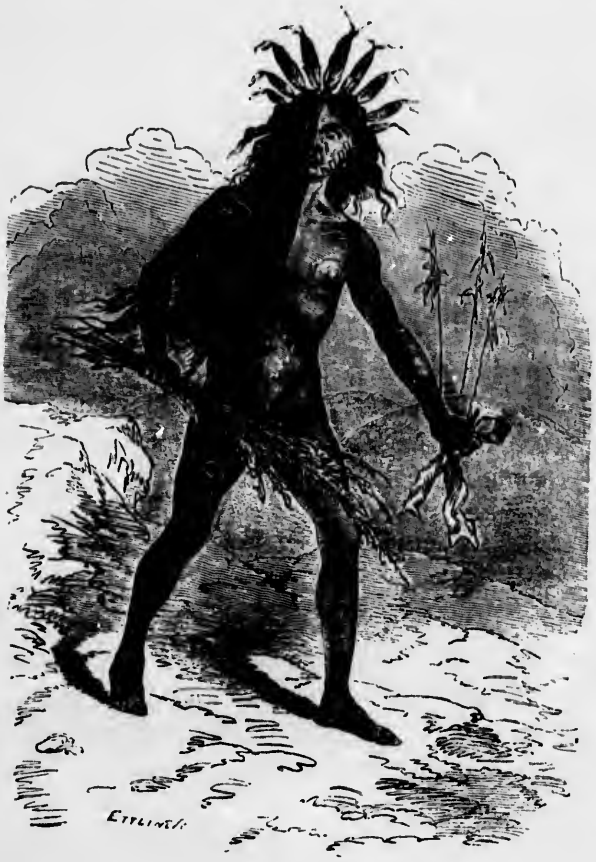
Ici, j'aborde la partie véritablement odieuse de ces rites bizarres et je dois citer textuellement.

« Deux hommes étaient installés près du centre de l'enceinte; le premier, armé d'un grand couteau pointu à deux tranchants émoussés, de manière à produire le plus de souffrance possible, se tenait prêt à pratiquer les incisions prescrites dans la chair des néophytes; le second s'était muni de chevilles de bois, épaisses d'un doigt et pointues des deux bouts, qu'il devait introduire dans les blessures aussitôt que son compagnon en aurait retiré le couteau.

« Les deux bourreaux, sorciers probablement, étaient peints en rouge, la tête et les pieds noirs. Un masque cachait le visage de celui qui tenait le couteau : il devait rester toujours inconnu à ses victimes. Son corps et celui de son compagnon étaient couverts de cicatrices soigneusement relevées par des couleurs brillantes, témoignant d'une manière irrécusable qu'eux aussi avaient passé par les mêmes épreuves.

« Un des malheureux candidats se leva enfin et se traîna vers ces hommes. L'opérateur lui saisissant successivement, entre le pouce et l'index, la peau et la chair de l'avant-bra ,

du coude, puis des jambes, au-dessus et au-dessous du genou, sur le mollet et sur le péroné, les perfora lentement avec son couteau et termina par la poitrine et les deux épaules.



UN TOURMENTEUR.

« Lorsqu'ils arrivaient au lieu du supplice, plusieurs de ces jeunes gens, me voyant prendre des notes, me faisaient signe de les examiner tout à mon aise et s'asseyaient devant le tortionnaire sans qu'un seul de leurs muscles parût trembler. Ils

me regardaient en souriant, tandis que le couteau traversait leurs chairs avec un bruit sourd qui me donnait le frisson, et qu'un nuage humide voilait mes yeux à la vue du sang qui découlait sur leurs corps.

« Les incisions pratiquées et les chevilles de bois lardées au travers, on descendit par le sommet du wigwam une corde de peau brute dont on fixa solidement un des bouts aux échardes des épaules ou de la poitrine des patients. Chacun de ceux-ci tenait dans sa main gauche son sac de Médecine; on suspendit son bouclier aux taquets du bras droit, et à tous ceux des avant-bras et des jambes on attacha un crâne de bison dont le poids devait empêcher le pauvre torturé de se débattre. A un signal donné, en frappant sur la corde, les hommes placés sur le toit le hissèrent alors à trois ou quatre pieds du sol, jusqu'à ce que les objets fixés aux chevilles pussent osciller librement; puis un autre individu, le corps peint en rouge, les mains et les pieds noirs, commença à faire tourner le pendu sur lui-même, au moyen d'une courte perche dont il était armé.

« Le mouvement de rotation, assez lent d'abord, s'accéléra bientôt et ne s'arrêta plus avant le complet évanouissement de la victime. Les affreux supplices que venaient d'endurer les jeunes candidats, le couteau, l'insertion des échardes, la pendaison même, ne leur avaient pas arraché une plainte, un murmure; mais dès les premiers tours de la corde ils commencèrent à crier vers le Grand Esprit, implorant la force de supporter sans mourir leurs terribles souffrances. Je ne saurais dépeindre le son lugubre de ces clameurs qui me fendaient l'âme et qui s'éteignaient par degrés, à mesure que le patient perdait connaissance.

« Je n'ai pu obtenir la traduction de ces prières; mais elles m'ont paru toutes semblables et faisaient sans doute partie du rituel de la fête.

« Quand, à bout de souffle, les malheureux suppliciés, sans

LA GRANDE ÉPREUVE.

mouvement, la tête tombant en avant ou en arrière, la langue projetée hors de la bouche, avaient absolument l'apparence de cadavres et que les assistants prononçaient les mots : « Mort! mort! », les bourreaux qui faisaient tournoyer les patients frappaient sur la corde, qu'on abattait aussitôt.

« La durée de la suspension était de 15 à 20 minutes.

« La souffrance horrible causée par cette dernière torture, et que prouvaient les cris, plus lamentables à mesure que s'accélérait la vitesse, était due à la sensation écœurante du mouvement giratoire, et surtout à la tension exercée sur les chevilles de bois par le poids des crânes de bisons emportés par la force centrifuge. Cette double agonie, tous les Mandans adultes l'avaient traversée à leur tour, imités, en partie du moins, par beaucoup d'autres Indiens du Far-West.

« Après cette horrible épreuve, à laquelle ils se soumettaient au nombre de deux ou trois à la fois, un homme s'avançait et retirait des corps gisants à terre les chevilles auxquelles la corde était fixée et qui, passées sous une portion des muscles du dos ou de la poitrine, avaient supporté le poids du patient; toutes les autres restaient insérées dans la chair.

« On eût pris ces jeunes gens étendus sur le sol pour des cadavres hideux. Il était interdit de leur donner des secours : en ce moment ils jouissaient du privilège inestimable d'avoir remis leur vie à la garde du Grand Esprit; le Grand Esprit seul devait leur rendre la force de se lever et de marcher.

« Aussitôt qu'un de ces malheureux était capable de se soulever, il se traînait vers une autre partie de la loge, où devant un crâne de bison s'asseyait un homme masqué, le corps rouge, les mains et les pieds noirs et armé d'une hachette. Le patient levait le petit doigt gauche et l'offrait au Grand Esprit, en le remerciant à haute voix d'avoir écouté ses prières et conservé sa vie pendant cette terrible épreuve; il le posait ensuite sur le billot, où un coup de hache le tranchait en un clin d'œil.

« J'ai même vu plusieurs de ces jeunes gens présenter immédiatement après l'annulaire, et ne conserver que le pouce et les deux autres doigts pour tenir l'arc, la seule arme portée de la main gauche.

« On m'a montré des chefs et des guerriers qui avaient offert le petit doigt de la main droite, comme sacrifice beaucoup plus méritoire; d'autres, hommes célèbres par leur courage, m'ont fait voir sur leur poitrine et sur leurs membres de nombreuses balafres prouvant que plusieurs fois ils s'étaient volontairement soumis à ces affreuses tortures.

« Les néophytes ne semblaient pas se préoccuper de ces blessures. En effet, la section des artères digitales n'amena ni hémorragie, ni inflammation; sans doute la circulation du sang se trouvait fort ralentie par l'état de faiblesse auquel les avaient réduits quatre jours de jeûne et d'insomnie.

« Tous ces supplices avaient lieu en présence des chefs et des autres dignitaires de la tribu, qui venaient reconnaître parmi les candidats l'âme la plus ferme et le corps le mieux trempé; ils notaient dans leur mémoire celui qui, sans s'évanouir, restait longtemps suspendu par ses chairs déchirées, ou reprenait le plus tôt sa connaissance, afin de lui confier un jour les postes dangereux et le commandement des guerriers.

« A mesure que six ou huit des jeunes gens avaient passé par les épreuves que je viens de décrire, on les conduisait hors de la loge, les crânes de bisons encore attachés aux échardes et traînant après eux, pour les soumettre à de nouvelles et peut-être même plus douloureuses souffrances.

« Cette partie de la cérémonie, appelée Ieh-ki-nah-ka-napick, ou la dernière course, avait lieu devant la tribu rassemblée. Les « Bisons », débarrassés de leurs masques, et les autres acteurs de la danse, coiffés de plumes d'aigle, étaient maintenant rangés en cercle et se tenaient par des guirlandes de sauge; ils commencèrent bientôt à pousser des cris perçants et à tourner autour de l'Arche avec une vitesse in-

croyable. En dehors de cette ronde, les victimes, encore tout ensanglantées, furent placées à égale distance les unes des autres. Deux jeunes gens aux formes athlétiques, peints mi-partie bleu et rouge et portant dans la main une botte de rameaux de saule, s'approchèrent alors de chaque néophyte, le saisirent par des bandes de cuir attachées aux poignets, et l'entraînèrent dans une course furieuse autour du Grand Canot; les crânes de bison et les autres poids suspendus aux chevilles rebondissaient sur le sol; tout cela au bruit des acclamations de la foule et des danseurs, qui criaient à tue-tête pour étouffer les plaintes des pauvres diables vaincus par l'excès de leurs souffrances.

« Pas un de ces malheureux dont l'ambition ne fût de courir le plus longtemps possible et de se relever le premier après avoir perdu connaissance; mais ils étaient maintenant si exténués que presque tous tombèrent de faiblesse avant d'avoir parcouru la moitié du cercle, et parfois même, le visage dans la boue, ils furent entraînés sans merci par leurs tourmenteurs, jusqu'à ce que tous les poids fixés à leurs blessures eussent été arrachés violemment.

« Cette dernière torture était indispensable : les honorables cicatrices qu'ils prisaient si haut ne se seraient point produites si on avait simplement retiré la cheville par un des bouts; il fallait qu'elle déchirât les chairs pour qu'il se produisît une balafre de $0^m,02$ au moins de longueur. Parfois même elle était si solidement fichée dans le corps, que, pour l'en arracher en brisant les muscles, les spectateurs devaient sauter sur les crânes de bisons, tandis qu'on entraînait le patient à toute vitesse.

« Le malheureux supplicié, délivré enfin de tous ces appendices, restait gisant sur la terre, semblable à un cadavre lacéré, et les deux tortionnaires, jetant leurs branches de saule, s'enfuyaient en toute hâte vers la prairie, comme pour échapper à la punition de leur crime.

« Personne n'aurait osé venir au secours des pauvres initiés; ils se trouvaient de nouveau sous la garde du Grand Esprit et demeuraient étendus sur le sol jusqu'à ce que le Grand Esprit leur donnât la force « de se lever sur leurs pieds ». On les voyait alors, couverts de filets de sang, chanceler à travers la foule et regagner leur wigwam, où sans doute on pansait leurs plaies et où ils pouvaient enfin réparer leurs forces par la nourriture et le sommeil.

« Les chefs de la tribu assistaient aussi à cette dernière course, afin de juger en toute connaissance de cause de la force et du courage de leurs futurs guerriers.

« Aussitôt que six ou huit jeunes gens étaient « expédiés » de la sorte, un nouveau groupe sortait de la loge et se soumettait aux mêmes tortures, ou en choisissait d'autres plus pénibles encore. Cinquante candidats environ passèrent ainsi sous mes yeux pendant cette journée.

« Le nombre des incisions et celui des crânes qu'on y fixait était invariablement le même pour tous; mais dans la première épreuve on donnait aux patients le droit de décider s'ils voulaient être suspendus par la poitrine ou par les épaules, et dans la seconde s'ils préféraient se laisser traîner comme je viens de le dire, ou errer sans nourriture par les prairies jusqu'à ce que, par la suppuration des plaies et la désorganisation des tissus, ils fussent débarrassés enfin des chevilles enfoncées dans leurs chairs.

« Je n'oubliai pas de demander si jamais ces terribles initiations n'avaient de suites fâcheuses pour les jeunes guerriers qui les subissaient; mais les traditions de la tribu ne mentionnaient qu'un seul cas de mort en pareille occurrence. Le cadavre demeura étendu trois jours sur la terre, sans que parents ou médecins voulussent y toucher; ils espéraient toujours que le Grand Esprit le rappellerait à la vie. La victime leur paraissait du reste moins à plaindre qu'à féliciter :

« Le Grand Esprit l'avait ainsi voulu, et sans nul doute pour le plus grand bien du jeune homme. »

« Après que le dernier patient eut quitté la loge de la Médecine, le grand sorcier y rentra seul, rassembla les outils tranchants qui s'y trouvaient déposés et se rendit sur la berge du Missouri, escorté de toute la tribu; avec force cérémonies, il fit de ces objets une offrande propitiatoire aux eaux du fleuve, en les précipitant du sommet des rochers dans des abîmes dont la profondeur devait les garder à jamais. Puis il invita toute la nation à rendre grâces au Grand Esprit.

« Ainsi finit l'O-Kî-Pa.

« Il me reste à parler du « Banquet des Bisons », étrange couronnement de ces rites expiatoires.

« La nuit venue, les crieurs publics de la circonstance, vieillards armés de crécelles qu'ils agitaient avec violence, parcoururent les allées du village en annonçant que le gouvernement de la nation était remis à une femme, à celle qui avait désarmé le Mauvais Esprit et dont ils devaient attendre leurs bisons pendant l'année suivante : cette nuit-là les chefs n'étaient plus que de vieilles femmes et n'avaient pas le droit d'élever la voix. Tous les Mandans devaient rentrer dans leurs wigwams, et personne ne pouvait se montrer au dehors, à l'exception des heureux convives invités par Rah-la-copuck-chî (la femme chef) au Festin des Bisons, qui allait commencer devant le Grand Canot.

« La société d'élite fut bientôt réunie et s'assit en cercle sur la terre, en face de l'Arche. On y voyait en premier lieu les coryphées de la danse, les huit buffalos, débarrassés maintenant de leur couche de peinture. C'est en leur honneur surtout que se donnait la fête actuelle, qu'il ne faut pas confondre avec la « Fête des Bisons », qu'on célébrait vers la fin de l'année et qui avait un but différent de la cérémonie dont nous parlons, tout en offrant avec elle quelques points de ressemblance.

« Après les huit buffalos parut le « grand Médecin », accompagné de plusieurs vieux chefs de la tribu et de cinq musiciens : les quatre tambours et celui qui avait tenu la crécelle. La femme chef s'était, en outre, empressée d'engager huit ou dix jeunes femmes mariées à venir avec elle s'acquitter des hommages que la coutume du pays réservait aux chasseurs de bisons, pourvoyeurs de la tribu, et à la vieillesse vénérée.

« Commencée par un repas ayant pour intermèdes la fumée d'une énorme pipe passant de main en main, puis des pas chorégraphiques qui, en pays civilisé, eussent appelé l'intervention de la police, la fête se prolongea fort avant dans la nuit, au milieu d'une orgie indescriptible, où la licence avait sa mise en scène et ses rites prescrits, comme cela avait lieu dans la célébration des mystères honteux de certains cultes de l'antiquité. »

N'est-il pas surprenant de voir une scène de scandaleux délire suivre immédiatement une cérémonie religieuse du plus sombre caractère? Mais, avant de condamner pour ce fait une pauvre peuplade ignorante et superstitieuse, il faut se demander si ce n'est pas une propension inhérente à la nature humaine de noyer dans la débauche le chagrin, le repentir, le deuil même des morts les plus aimés. Ne la retrouve-t-on pas, cette propension, dans les pays civilisés et chrétiens?

Quelle qu'ait été chez les Mandans l'origine de ces étranges coutumes, elles n'existent plus que dans les souvenirs des voyageurs, et les scènes qui viennent d'être retracées appartiennent désormais à l'histoire du passé américain.

« La peuplade des Mandans est *morte*, dit Catlin, par suite de l'odieux système de trafic qui accroît rapidement la fortune des aventuriers ou des compagnies, mais qui entraîne à sa suite pour les malheureux Indiens la dissipation, la misère, la maladie et la mort. »

J'ai déjà dit quelques mots à ce sujet dans l'avant-propos de cette étude. La confirmation en est fournie par un éminent historien américain, M. Schoolcraft, auquel il faut toujours revenir quand il s'agit de la race rouge.

« Peu de tribus de l'Ouest lointain (Far West), dit-il[1], ont éprouvé autant de vicissitudes de fortune et une décadence aussi rapide que celle des Mandans. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'elle occupait neuf villages sur les deux rives du Missouri, en un point beaucoup plus rapproché du confluent du Mississipi. Deux de ces villages étaient à l'est et sept à l'occident du fleuve; tous étaient entourés par des remparts circulaires de terre battue, et leur population réunie ne devait pas être au-dessous de quinze mille âmes, à en juger du moins par l'étendue des ruines de ces enceintes qu'on a retrouvées et mesurées de nos jours.

« Là, en 1738, pour la première fois, les Mandans eurent des rapports avec les *Faces pâles :* c'était une expédition de découvertes partie du Canada sous la direction des frères Vérendrie, des Français auxquels revient l'honneur d'avoir les premiers remonté le Missouri et exploré les plaines de la Saskatchéouane.

« En 1773, un sieur Mackintosh, agent de la Compagnie de commerce de Montréal, retrouva les neuf villages mandans dans la même situation. Il nous a laissé une description étendue et un peu romanesque de la réception qu'on lui fit, de la prospérité de la population mandane et de sa supériorité sur les peuplades voisines par ses facultés intellectuelles, par son courage et par ses penchants belliqueux.

« Hélas, l'esprit guerrier est la pierre d'achoppement des petites nations comme des grandes ! L'héroïsme des Mandans leur attira la haine de leurs voisins.

1. *Information respecting the history of the Indian tribes of the United States* (Renseignements relatifs à l'histoire des tribus indiennes des États-Unis), t. III, ch. v.

« Une coalition des Sioux, des Chéyennes, des Assiniboines, des Corbeaux et autres Indiens des prairies se forma contre eux, et les opérations de cette croisade sauvage furent poussées sans trêve et sans relâche pendant trois années successives, jusqu'à ce que les Mandans, accablés par le nombre et reculant de positions en positions, eussent abandonné leurs villages les uns après les autres. Leurs bandes dispersées et bien affaiblies purent enfin se réunir et se concentrer au sommet du grand coude que forme le Missouri en inclinant au sud, le long du coteau des Prairies. Ils s'y fortifièrent dans deux villages séparés par le lit du fleuve, à 2685 kilomètres de son confluent avec le Mississipi.

« Cet évènement dut se passer en 1776. Vingt-huit ans plus tard, ils y reçurent la visite de l'expédition commandée par les officiers de l'état-major américain, Clarke et Lewis, chargés par le gouvernement de l'Union d'explorer le bassin du Missouri et les deux revers des montagnes Rocheuses. Ce fut un incident mémorable et heureux dans l'histoire de la peuplade, car les voyageurs se déterminèrent à hiverner dans son voisinage. Ils élevèrent un fort à peu de distance du village de la rive gauche, ouvrirent avec les Mandans un commerce d'échanges et des relations amicales dont un long hivernage ne fit que resserrer les liens. Le capitaine Clarke, même, en une occasion, n'hésita pas à marcher avec un détachement de sa troupe contre les Sioux, qui menaçaient ses nouveaux alliés d'une attaque désastreuse.

« Cette généreuse intervention lui attira au plus haut degré l'affection, le respect et la confiance de la peuplade. Les chefs de celle-ci reconnurent la sagesse des conseils que, suivant les instructions de son gouvernement, il leur prodiguait, afin de les guérir de cette manie de guerres continuelles qui avait réduit le nombre de leurs villages de neuf à deux et qui les entraînait à une extinction totale et prochaine.

Ils promirent solennellement de se conformer à ces conseils; mais déjà n'était-il pas trop tard ?

« Aucun recensement de la population mandane, à cette époque, n'a été donné par Clarke et Lewis. Le chiffre de trois mille deux cents âmes indiqué postérieurement par le bureau des affaires indiennes nous paraît trop élevé. Peut-être celui de mille six cents, adopté pour 1837, est-il plus près de la vérité; car il est reconnu que, parmi les tribus non industrielles du Far West, le chiffre des naissances balance rarement celui des décès naturels et le plus souvent reste bien au-dessous. »

Voilà, certes, un lugubre tableau; Catlin l'assombrit encore.

« Le quatrième été après mon départ du village, dit-il, le vapeur de la Compagnie du Missouri vint de Saint-Louis, chargé d'eau-de-vie et de marchandises et portant deux membres de la Compagnie. Il jeta l'ancre près de la berge, et on invita les natifs à visiter le bâtiment pour faire des échanges. Ils accoururent sans défiance, ignorant que la petite vérole régnait à bord.

« Par cette coupable légèreté, je dis plus, par cette barbarie inhumaine des agents de la Compagnie, la maladie se communiqua à la malheureuse peuplade : les morts et les suicides qu'elle entraîna à sa suite furent tellement nombreux, qu'en moins de trois mois il restait à peine trente-deux Mandans habitant le village, et quelques autres individus de la même souche mariés chez les Minnitaries, tribu voisine et alliée.

« Peu de mois après la fin de l'épidémie, la nation hostile des Ricarries[1], qui demeurait à environ 280 kilomètres plus bas sur les bords du Missouri, s'avança vers le nord et s'empara sans difficulté du village mandan, mieux bâti que

1. Arickaras, suivant l'orthographe du Bureau des affaires indiennes.

le sien et à proximité d'un établissement de la Compagnie.

« Les tristes survivants de la tribu furent réduits en esclavage; mais à peine les Ricarries étaient-ils en possession de leur nouvelle résidence, que les guerriers Sioux les attaquaient à leur tour. Ils assaillirent le village et, au milieu d'une lutte acharnée, à laquelle les Mandans avaient été forcés de prendre part, ceux-ci, au signal de l'un d'entre eux, s'élancèrent soudain en dehors des palissades et se précipitèrent, hommes, femmes et enfants, sous les pieds des chevaux des Sioux, préférant une mort prompte à l'obligation de vivre, selon leur expression, « en chiens des Ricarries ».

Il faut dire toutefois que des rapports postérieurs, publiés par l'Institut Smithsonien et le Bureau des affaires indiennes de Washington, modifient dans une certaine mesure ces renseignements, fournis à Catlin par un agent supérieur de la Compagnie américaine des fourrures sur le haut Missouri.

Il résulte de ces documents qu'un certain nombre de Mandans fugitifs et recueillis par leurs alliés et voisins, les Minnitaries, auraient survécu à la catastrophe racontée par Catlin; que dix ans plus tard, ne pouvant supporter l'idée de perdre leur nom et leur nationalité en s'amalgamant avec d'autres tribus, ils s'étaient groupés tous ensemble dans un village construit non loin de leurs anciennes demeures, et qu'ils y vivaient pacifiquement en s'essayant à l'agriculture. En 1853 leur population, qui semblait en voie de s'accroître, s'élevait à près de 400 âmes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS..... v

DU CANADA A L'OCÉAN PACIFIQUE.

I. — De Québec à la rivière Rouge. — Descente de la rivière. — Tempête-ruban. — Disette. — Arrivée au fort Garry..... 12

II. — Le fort Garry. — Organisation de la caravane. — Départ. — Le fort Carlton. — La Belle Prairie. — Construction d'une cabane pour l'hiver.. 23

III. — Chasse aux trappes. — Animaux à fourrure. — Le wolverène. — Vie des trappeurs..... 33

IV. — Chasse aux rats musqués. — Départ de la Belle Prairie. — Les Castors. — Le fort Edmonton..... 45

V. — En route pour les montagnes Rocheuses. — Jasper-House. — Passage de l'Athabasca. — La Cache de la Tête-Jaune. — Le Fraser. — Naufrage sur la rivière du Canot..... 54

VI. — Vallée de la Thompson. — Mont Milton. — Traversée de la forêt vierge. — Passages difficiles. — Découverte d'un squelette. — Sortie de la forêt. — Kamloups — Yale. — Le Caribou. — Retour en Europe. 71

DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE PAR LE SUD

I. — Fort Smith. — Les tribus indigènes du territoire indien..... 87

II. — Le fort Arbuckle. — Le Castor Noir et les Delawares. — Incendie de la prairie. — Chasse aux bisons. — Mirage..... 96

III. — Monts des Antilopes. — Les Indiens Comanches. — Campement d'Indiens Kioways. — Bal dans la Prairie. — Le Llano Estacado. 110

IV. — Séparation de l'expédition. — Santo-Domingo. — Socorro. — Justice sommaire. — Albuquerque. — Les Apaches et les Navahoes. — Le rocher du Maure..... 119

V. Zuñi. — La fontaine de l'Ours. — Pierres précieuses dans les fourmilières. — Forêt pétrifiée. — Les Indiens Tontos. — Le *Cereus giganteus* 134

VI. — Le Rio Colorado. — Indiens des rives. — Les Mohaves. — La fourche du Bill-William..... 143

VII. Le désert. — Écailles de tortue près des sources. — Le lac de soude. — Meurtre d'un Mexicain. — La Piste espagnole. — Los Angeles. 154

Pages.

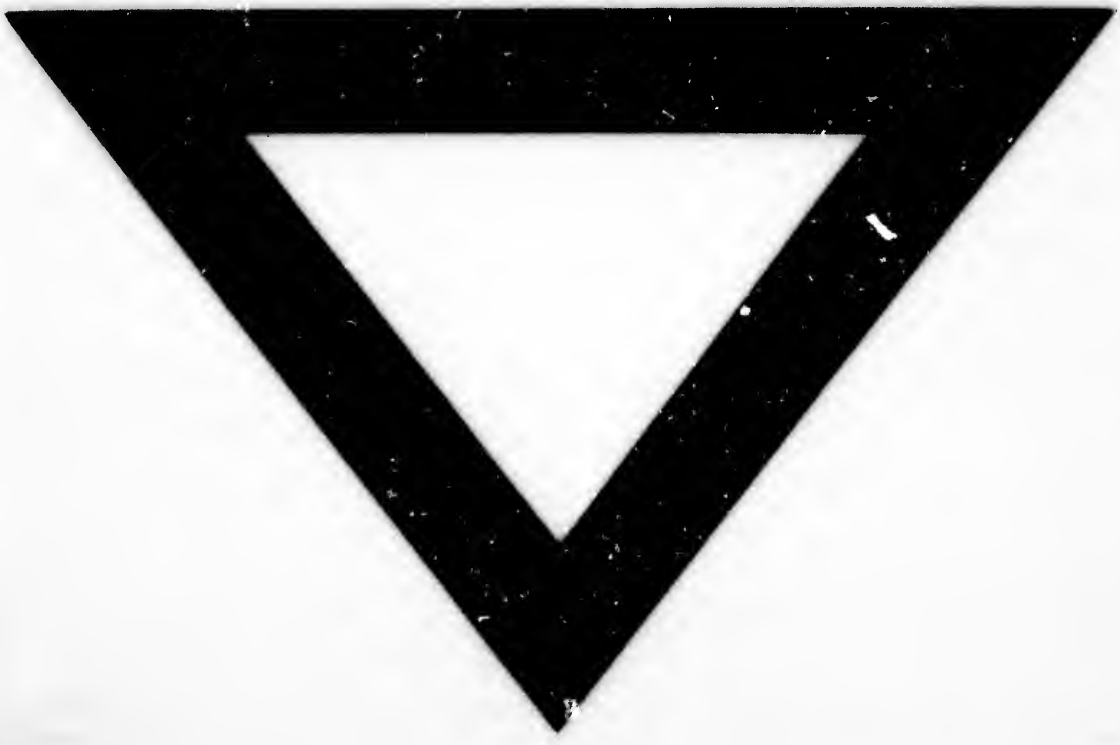
LES PEAUX-ROUGES DES BASSINS DE LA COLOMBIE ET DU HAUT MISSOURI.

AVANT-PROPOS 164

I. — Les Nayas. — Danse de la médecine. — Les Têtes-Plates. — Les Crows (Corbeaux). — La Grande Coulée. — Chute de la rivière du Serpent 174

II. — Les Mandans. — L'O-Ki-Pa 188

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Pages.
...ours.
... 164
Les
Ser-
... 174
... 188